

LE MARI DE LA REINE

PAR
ÉRIC DE CYS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1 Rue Gazan, PARIS

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine pour fillettes et garçons.

Le numéro : 1 franc.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

c92727

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION**

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratielle*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yoëlle*.
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindros*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux Roses*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CL0 : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Enfant à escarboucle*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 24. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Héroic, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'almerais almer*. — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELL : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de l'udivine*.
 Martha FIEL : 215. *L'Audacieuse Désirion*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier Alout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui ! (Adapté de l'anglais.)*
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Marylu.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêves et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêves d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petite. — 42. *Odetta de Lymaille.* — 50. *Les Mauvaises Amours.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Veece de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
 Max de VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Eric de CYS

Le Mari. de la Reine

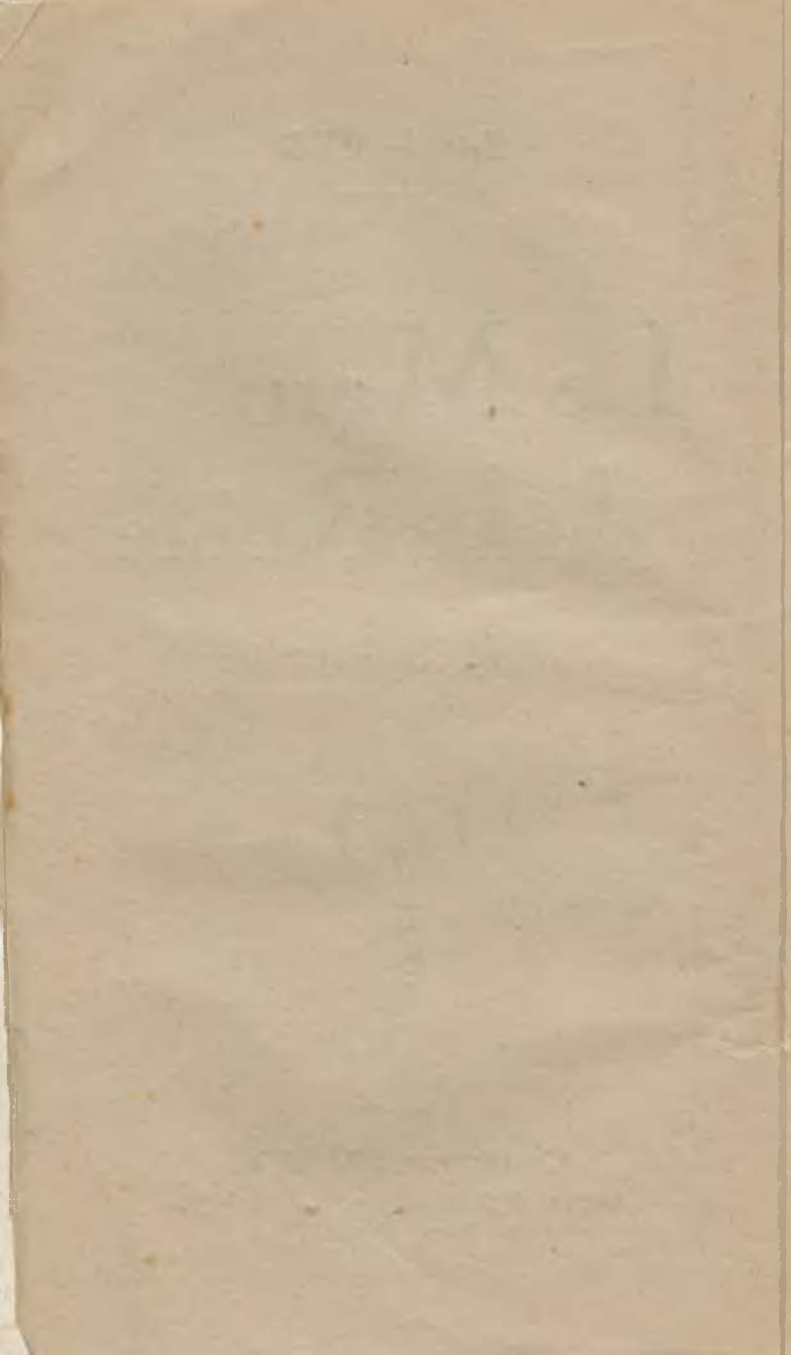
Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV)



Le Mari de la Reine

PREMIÈRE PARTIE

I

Il y avait exactement trois voyageurs, un chien, deux fonctionnaires des chemins de fer, sous la forme du lampiste et du préposé au charroi des colis postaux, lorsque Migueline, après avoir arrêté son automobile contre la porte interdite au public, apparut sur le quai de la station de Pontalric.

Immédiatement, un murmure courut : « M^{lle} de Gerlande!... M^{lle} de Gerlande! » Puis l'on se tut et on la regarda, pendant que le chef de gare, surgi de son bureau, venait, avec un grand salut, informer la jeune fille du retard de l'express.

Migueline répondit par ce sourire gracieux et distant que l'on enseigne dès l'enfance aux princesses royales, et, aussitôt, se mit à arpenter le trottoir de son pas souple de sportive.

Elle sentait que chacun, ici, l'admirait — elle était très jolie, — mais il lui paraissait tellement naturel d'inspirer ce sentiment à ses compatriotes qu'elle n'en tirait plus vanité. C'était, en somme, par excès d'orgueil qu'elle parvenait à rester simple.

Elle marchait droite, les cils levés, et s'arrêta un instant pour contempler la ville pittoresquement étagée au-dessus de la rivière, dont la ligne mou-

vante scintillait entre une file de peupliers semblables à de grands cierges d'or. Les tours de l'ancien château, les dômes des églises et le clocher de la cathédrale s'enlevaient en vigueur sur le bleu très pâle du ciel d'automne. C'était un joli paysage, gracieux, un peu artificiel; il laissait une impression reposante.

Migueline, se retournant, apparut en plein soleil. La lumière très douce d'une matinée d'octobre nimait sa silhouette élancée, mise en valeur par le costume de coupe impeccable; elle était grande, avec un port très fier; la tête, petite, aux lignes d'une pureté classique, aurait dû plier sous le poids des cheveux blonds, si brillants qu'ils ressemblaient à du fil d'or tressé. D'admirables yeux bleus, fendus en amande, éclairaient ce visage auquel on ne pouvait rien reprocher, sinon d'être presque trop parfait; car sans doute était-ce cette perfection même qui le rendait froid, malgré l'éclat des prunelles et le rose délicat des joues.

Tout en elle respirait la santé, l'équilibre, la satisfaction de vivre, et vraiment le contraire eût été surprenant. Partout où elle passait, Migueline de Gerlande attirait les regards, tenait la première place. N'importe quelle autre femme de son âge eût éprouvé une véritable griserie; elle, non. Jamais cerveau féminin n'avait été moins influençable, ni cœur de jeune fille moins prénable. Belle et froide, elle marchait dans la vie en triomphatrice, sans même une pensée de coquetterie, parce qu'elle avait tous les jeunes hommes à ses pieds et ne se souciait d'en relever aucun.

De la même allure nette et gracieuse, Migueline continuait sa promenade, et les voyageurs accrus de plusieurs unités, le lampiste dont l'intelligence paraissait des plus bornées, le préposé aux colis postaux qui oubliait de coller ses étiquettes, contemplaient, émerveillés, cette jeune reine de Pontalric, dont la beauté était presque un orgueil pour la ville.

Un retardataire, visiblement terrifié par la peur d'avoir manqué son train, accourait, lancé comme

un bolide, et faillit heurter Migueline. C'était l'abbé Mourroux, ami intime du comte de Gerlande.

Ce petit homme sec et noir, à la figure intelligente, aux yeux observateurs, s'arrêta net, croyant être victime d'une illusion : Migueline de Gerlande, en promenade sur un quai de gare, à huit heures un quart du matin!!!

Voyant l'ébahissement du vieil ami, M^{lle} de Gerlande se mit à rire. C'était harmonieux, clair et vibrant comme un chant de cloches italiennes.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, c'est bien moi. Rassurez-vous : je ne quitte pas subrepticement le toit de mon père. Vous n'avez pas besoin de courir à la maison pour le prévenir.

Un sourire découvrit les fortes dents blanches de l'abbé Mourroux :

— Merci de me l'apprendre!... Mais vous voir ici,... à cette heure,... il y a de quoi me surprendre! Que faites-vous, si je ne suis pas indiscret?

Les sourcils dorés de Migueline se rapprochèrent par une imperceptible contraction. Lorsqu'elle cessait de sourire, son expression devenait extrêmement hautaine :

— Ce que je fais? Une corvée!... Attendre quelqu'un à la gare, connaissez-vous chose pire?

— Mon Dieu!... il y a dans l'existence des incidents autrement pénibles!

— Laissez-moi achever. Attendre ma tante Puyméran et Tancrède...

L'abbé fit ce qu'il put pour ne point grimacer.

— M^{me} de Puyméran est..., commença-t-il.

— Assommante! coupa Migueline sans ambages. Je vais être obligée de la subir pendant trois semaines au moins, car cette chère femme a coutume de s'incruster, et papa est tellement poli!... Au départ, il lui dira : « Comment, déjà? Mais c'est une apparition, Madeleine! »

— Il le pense? interrogea l'ami de M. de Gerlande, incrédule.

— Je ne sais pas..., peut-être. Quand on est bien élevé, vous savez, c'est indestructible. Ainsi, moi,

vous voyez, même moi, je me suis levée à sept heures, ce matin, pour cueillir ma tante au débarqué, et, se lever à sept heures, quand ce n'est pas pour monter à cheval, c'est dur!... Je l'ai fait, cependant; j'aurai le courage de répondre aux démonstrations amicales de mes bons parents. Je me laisserai même embrasser par ma tante, et c'est ça qui est joyeux, être embrassée par une tante!

Changeant de ton tout à coup, elle interrogea :

— Quelle opinion avez-vous de Tancrède?

Pris de court, l'abbé chercha une inspiration dans l'affiche en couleurs placée là pour inciter les gens innocupés à visiter la Foire de Lyon.

Migueline l'observait, curieuse.

— C'est un jeune homme..., finit par articuler l'abbé Mourroux, quelque peu embarrassé, eh bien! c'est un bon et excellent jeune homme.

— Voilà! fit Migueline gravement. Et puis?

— Et puis? répéta son interlocuteur démonté, mais... rien.

M^{lle} de Gerlande eut un petit rire :

— Ce n'est pas trop!... Moi, j'ajouterai : docile comme l'agneau, doux comme l'ange, déjà tout dressé à l'obéissance par sa maman. En un mot : un parfait prince consort.

— Comment?... Un...? s'écria l'abbé Mourroux, stupéfié. Voulez-vous dire...

— Oh! je vois très bien le coup monté. Ma tante Madeleine est une mère dévouée, elle rêve un riche mariage pour son fils; ma dot est bonne à prendre. Elle connaît le désir de mon père de me garder chez lui si je me mariais. Qu'à cela ne tienne! Tancrède est habitué à jouer ce rôle de petit garçon très soumis. Il continuera avec plaisir... Par malheur, je suis fort indépendante, pas du tout disposée à sacrifier ma liberté au profit d'un monsieur quelconque, fût-il prêt à me contrarier le moins possible. J'ai l'horreur des hommes sans énergie, mais je suis autoritaire; deux volontés se rencontrant produisent des heurts..., du moins je le suppose.

— Je suppose, moi, dit l'abbé, détachant ses mots

avec un sourire, que la volonté de la femme cède alors devant celle du mari.

Les yeux bleus de Migueline devinrent froids comme du métal. Sa bouche se courba, dédaigneuse :

— Obéir, moi? J'aimerais mieux la mort! Je suis bien trop moderne pour accepter comme nos mères la supériorité masculine, et je me plais trop dans mon état présent pour vouloir en changer. Quoi qu'il en soit, Tancrede, accoutumé à dire *amen* à son auguste mère, serait tout heureux de m'offrir son nom, sa patience et autres qualités. Pauvre *boy*!... Il aura deux peines : celle de se mettre à mes pieds et celle de se relever..., le tout au figuré, car ces jeux de scène ne sont plus à la mode.

« Oh! ce n'est pas un mauvais garçon, Tancrede, poursuivit-elle avec condescendance; il est bonne raquette, mais il ne faut pas le voir au volant d'une auto! Il est lamentable! Avec lui, il faudrait toujours marcher au ralenti, et j'aime la vitesse. »

Elle débitait cela drôlement, mais le vieil ami, qui la connaissait bien, lisait au fond des yeux spirituels et gais autre chose que l'esprit et la gaieté : l'expression d'une volonté froide, d'un orgueil incommensurable dont jamais personne n'était venu à bout.

En écoutant Migueline déclarer : « Obéir? J'aimerais mieux la mort! » il songeait qu'il ne s'agissait point là d'une boutade. M. de Gerlande n'avait jamais cherché à faire plier sa fille; d'abord, il l'aimait trop pour cela; ensuite, eût-il essayé, il n'eût rien obtenu.

Après un temps, l'abbé remarqua :

— Je ne m'explique pas comment une pareille... combinaison a pu germer dans le cerveau de la baronne de Puyméran et de votre père. Des cousins germains!... Êt puis il est..., il n'est pas très bel homme, Tancrede!

Il se représenta le très petit baron de Puyméran à côté de cette jeune fille à la stature magnifique; visiblement, il était choqué.

— Papa? s'écria Migueline, mais une idée sem-

blable ne lui est jamais venue à l'esprit ! Il n'aurait garde, croyez-le, de chercher un gendre. Sa frayeur de tous les instants est de ne voir partir avec un mari. C'est extraordinaire, en vérité. Comment un père tranquille, casanier, toujours plongé dans ses livres, peut-il s'accommoder d'une fille allante, sportive et volontaire comme moi ?

L'abbé Mourroux faillit répondre : « En effet, je ne le comprends pas ! » Il s'en tira par un de ces gestes qui sont d'une grande ressource par leur signification imprécise.

Une lueur un peu plus douce passa dans les prunelles altières de la jeune fille.

— Pourtant, cela marche très bien entre nous, dit-elle. Papa est tellement bon et parfait : je l'adore !

— Au fond, observa l'abbé, enfilant la porte ouverte par cet aveu d'affection filiale, si vous ne voulez pas lui donner un fils par alliance, c'est parce que vous n'avez encore point rencontré un homme de sa valeur. Il est rare de trouver réunis autant de qualités, une intelligence, un cœur aussi...

— Oui, interrompit Migueline. Il a tout. Je pense qu'avec lui ma mère a dû être heureuse. Il ne lui a certainement jamais imposé aucune contrainte... Mais, je ne sais si vous l'avez remarqué, les filles des femmes ainsi favorisées ont souvent la « noire » au point de vue conjugal. Alors, tenter la chance... !

— Autrement dit, vous avez peur ?

Migueline redressa encore la tête. Son visage devint grave, et cela lui donnait l'air dur comme une déesse guerrière.

— Peur ? dit-elle, laissant tomber les mots du bout des lèvres. Je n'ai pas eu l'occasion d'employer ce terme. Ce serait donc la crainte de ne plus pouvoir continuer à mener ma délicieuse vie actuelle. Cela m'ennuierait beaucoup, il est vrai.

— Ainsi, dit le vieil abbé, sur un ton de plaisanterie, M. de Puyméran n'a pas de grandes chances d'être un jour le « mari de la reine » ?

Il mettait dans la fin de sa phrase un soupçon

d'ironie, Migueline riposta gaîment, avec son inégalable sourire fait de grâce orgueilleuse :

— Non, aucune ! C'est tant mieux pour lui, d'ailleurs, car il serait terriblement malheureux avec moi !... et je ne souhaite de mal à personne.

Elle s'interrompt pour remarquer sans transition :

— L'express n'arrive pas, c'est assommant ! Je déteste attendre.

L'abbé glissa d'un ton détaché :

— Mais, puisque vous n'avez pas de plaisir à voir arriver M^{me} de Puyméran..., c'est toujours autant de pris sur... l'ennemie !

— C'est vrai, reconnut Migueline, souriant de nouveau ; mais j'aurais préféré sortir à cheval ce matin, et non me promener entre des malles et des ballots dont je ne peux même pas lire les étiquettes pour me distraire !...

Elle changea de ton pour interroger :

— Allez-vous être absent de Pontalric pendant longtemps, Monsieur l'abbé ? Vous savez que mon père serait deux fois plus ravi encore qu'à l'ordinaire de vous voir à la maison. Il compte sur vous sans trop tarder ; vous l'aidez à supporter la conversation de ma tante Madeleine.

L'abbé Mourroux résidait soi-disant toute l'année à Pontalric sans en sortir, sauf pour aller quelquefois passer deux ou trois jours chez des amis. Comme il avait des relations intimes dans toute la province, ces « deux ou trois jours » de déplacement se renouvelaient chaque semaine.

Cette fois, il se rendait simplement chez son confrère Mgr Clovis Bannelier, homme très savant, futur membre de l'Institut, disaient ses collègues, et promit de venir voir le plus tôt possible comment le comte de Gerlande s'accommodait de la société de sa belle-sœur, bien qu'il éprouvât personnellement une sympathie des plus modérées à l'endroit de la mère de l'inestimable Tancrede.

M^{lle} de Gerlande n'escomptait aucune joie de la visite de sa tante, mais, si accoutumée qu'elle fût

à suivre en tout son bon plaisir, la force de la bonne éducation triomphait de sa mauvaise humeur. Elle parvint à sourire d'une façon aimable en voyant, dès avant l'arrêt de l'express, M^{me} de Puyméran lui adresser, à travers la glace de son wagon, des petits signes amicaux de la main. Et pourtant ces manifestations publiques l'horripilaient.

Le jeune Tancredé bondit sur le quai au moment où l'abbé Mourroux s'engouffrait dans un compartiment avec une précipitation extrême, car il avait peur de ne pouvoir s'empêcher de rire. Migueline fixait sur son cousin un regard dont toute passion était absente. Non, certainement, ce jeune homme n'avait aucun espoir d'être jamais le gendre du comte de Gerlande, même en jurant obéissance complète à sa femme.

La distinctive du baron de Puyméran était l'exiguïté des dimensions. On lui aurait donné quinze ans. Il avait de petits pieds, de petites mains, de petits traits, et un costume tourterelle. Devant la superbe Migueline, il ressemblait à un collégien. Elle était obligée de baisser les yeux pour le regarder.

Tancredé secoua la main de la jeune fille, en prononçant d'une façon assez désinvolte :

— Bonjour, Migueline. Tu es venue nous attendre... C'est formidable !

— Oui, répliqua celle-ci, sur le ton moqueur des cousines qui n'adorent point leur cousin ; je n'aime pas me lever de bonne heure ; aussi ce n'est pas pour toi, c'est pour ma tante. Laisse-moi la saluer, veux-tu ?

— Comment donc ! fit Tancredé, éclatant de rire, précipite-toi dans ses bras ! Pendant que maman sera occupée à t'embrasser, je rassemblerai les colis à main sans me faire enlever !

Migueline retint mal un sourire condescendant. A vingt-trois ans, Tancredé était toujours un enfant pour sa mère.

Tancredé vit le sourire et ne fut pas content.

Mais la baronne, qui, à cette minute, daignait poser son auguste pied sur le trottoir, fut conquise par la bonne grâce de sa nièce. Il ne lui en fallait pas beaucoup pour être charmée, car elle pensait sans cesse au chiffre de la dot de cette fille unique et voyait d'ores et déjà ce capital entre les mains de son fils.

Il eût même été plus exact de dire entre ses mains à elle, car Tancrède — un enfant ! — ne pourrait trouver mauvais de voir sa mère gérer les biens de sa femme.

M^{me} de Puyméran n'avait, certes, aucune arrière-pensée de lucre. M^{me} de Puyméran était autoritaire, sans plus. Mais elle l'était, par exemple, à la cinquantième puissance. Cette tendance, jadis refrénée par M. de Puyméran, s'était notoirement développée par le veuvage.

L'abbé Mourroux, caché derrière le store de son compartiment, regardant Tancrède et la baronne, pensait :

« C'est un bon jeune homme, mais il a l'air idiot !... Après tout, c'est peut-être la faute de sa mère : elle ne lui laisse pas le temps de souffler. Je comprends qu'il ait envie de se marier ! »

M^{me} de Puyméran arracha Tancrède à ses essais de conversation avec Migueline, pour l'envoyer auprès de la femme de chambre qui se débrouillait avec les bagages. Cette esclave, chargée comme une simple mule, pliait sous le poids des malles et des caisses à chapeaux.

Devant cet amoncellement de colis, Migueline, la mort dans l'âme, se dit qu'elle aurait sa tante sur les bras pendant quatre semaines au moins.

Il suffisait de voir M^{me} de Puyméran emplir toute la gare de sa personnalité remuante et prépondérante, harceler son fils d'objurgations, tancer sa camériste et déclarer : « Si je n'étais pas là pour veiller à tout ! » accompagnant cette remarque d'un soupir tiré du plus profond de sa poitrine, pour former le souhait ardent de se retrouver à la même place, mais à l'effet de lui dire adieu. Et Tancrède

ne se révoltait pas!... Il avait une fameuse dose de patience!

Jamais, jusqu'à ce jour, Migueline n'avait éprouvé la moindre compassion pour son cousin. Ce matin, exaspérée par la baronne, elle songeait :

« C'est un bon garçon, Tancrede. S'il était venu seul, j'aurais eu du plaisir à le recevoir. »

Elle chercha quelque chose d'amical à dire à ce docile jeune homme, et prononça, très gracieuse :

— Tu vas trouver Pontalric un peu plus animé qu'à l'ordinaire. On commence à s'amuser beaucoup.

Tancrede ouvrit des yeux tout ronds et devint rouge comme une betterave. Il avait l'air pénétré de bonheur; sans doute, chez lui, la joie se traduisait seulement par la violence du coloris, car il ne dit rien.

Sa mère utilisa cette minute de silence pour répondre à sa place, ce qui était bien dans ses habitudes.

— T'on cousin ne pense guère à s'amuser, dit-elle d'un air quasi austère. Il est très sérieux. Il travaille.

Tancrede parut estomaqué d'apprendre à quel point il était laborieux. Il répliqua d'un ton de bonne humeur :

— Oh! tu sais, Migueline, ne me grimpe pas trop vite sur un piédestal. C'est une idée de maman, ça, me faire travailler. Oui, les *Hautes Etudes Politiques et Commerciales*. C'est chic, c'est tout à fait jeune homme du meilleur monde qui veut faire quelque chose. Seulement, moi, je suis spécialisé dans le contraire.

— Dans quoi? interrogea la jeune fille, amusée.

— Dans ne rien faire du tout... Ça donne tellement moins de peine!... Si l'on danse chez vous, tant mieux! Ce sera plus récréatif que préparer les Hautes Etudes susdites..., lesquelles sont infiniment trop hautes pour moi.

M^{mo} de Puyméran, vexée, coupa, très sèche :

— Ne dis pas de sottises, veux-tu?... Migueline, je ne t'ai pas demandé comment va ton père? C'est

impardonnable, mais le voyage m'a laissé une migraine affreuse. Hier, je sentais ma névralgie — j'ai des névralgies terribles! — il faut un courage héroïque pour supporter cela; mais je n'ai pas voulu retarder mon arrivée. Vous auriez été déçus.

« Oh! non! » pensa irrévérencieusement sa nièce. Et, tout haut, elle invita, très froide, car elle était de plus en plus agacée :

— Si vous avez tous vos bagages, nous pourrions rejoindre la voiture?

— Oui, oui, répondit la baronne, ennuyée d'être coupée — elle aimait parler de ses innombrables maladies et vanter son énergie surhumaine. — Tancrède!... Ah! tu es là? Je ne te voyais plus.

Tancrède avait mis ce soliloque à profit pour prendre les devants; on le retrouva examinant l'automobile de Migueline.

— Très chic, ta voiture! dit-il, presque respectueux. Une *Packard*; tu te mets bien!

— C'est un cadeau de papa pour mon anniversaire, répliqua Migueline simplement.

— Il est généreux! mon compliment! fit Tancrède, continuant de tourner autour de ladite *Packard* avec admiration. C'est gentil de trouver un jouet comme celui-là au bas du perron, pour sa fête!

La baronne s'installa dans la voiture d'un air de réprobation mêlé d'aménité. Elle jugeait son beau-frère absurde d'avoir fait un don pareil à sa fille. Avait-elle besoin d'une automobile personnelle, cette petite? C'était un gaspillage ridicule. De gros revenus ne sont pas faits pour être dépensés, mais pour être judicieusement placés, de façon à rapporter, s'il est possible, cent pour un. Un père qui dit à sa fille, au jour de son anniversaire : « Mon enfant, réjouis-toi : pour ta fête, j'ai acheté à ton nom un gros paquet de *Suez* ou de *Royal Dutch* » est un homme avisé, digne d'estime. Mais un *Packard*, cela ne rapporte rien et coûte fort cher.

M. de Gerlande avait tort, c'est entendu; mais, d'autre part, cette *Packard* montrait la générosité

de sa nature. Il ferait un admirable beau-père pour Tancrède.

La baronne changea sur-le-champ son air pincé pour celui d'une affabilité souriante, chose bien inutile, du reste, puisque Migueline, assise au volant, ne pouvait en jouir.

M^{me} de Puyméran prêta l'oreille pour recueillir les propos échangés entre les deux cousins. Ils n'étaient pas marqués au coin d'une vive originalité. Tancrède disait :

— Tu conduis comme un pilote de course. C'est formidable ! Tu peux grimper toutes les côtes en prise directe, avec cette machine.

S'il y mettait une arrière-pensée de flirt, c'était là une intention bien cachée.

M^{me} de Puyméran essayait de prendre part à l'entretien en criant des remarques oiseuses sur le paysage qu'elle avait vu cent fois ; elle entonna une strophe à la louange de Pontalric et le qualifia de pays rêvé.

Un camion chargé de ferrailles passa dans un fracas assourdissant. La baronne, point découragée, continua, forçant le registre aigu pour dominer ce vacarme :

— Tancrède et moi raffolons de cette adorable petite ville. Tancrède me disait justement hier : « Mon souhait le plus cher serait d'habiter Pontalric ou ses environs. » Je comprends cela. — Elle prenait l'air ému, toujours en pure perte, puisque sa nièce lui tournait le dos. — Lorsqu'il est possible de vivre en famille, on ne peut rien désirer de meilleur. L'union familiale est un bien inestimable. C'est le bonheur parfait... N'est-ce pas, Tancrède ?

Tancrède demeura muet. Il était de nouveau rouge comme une tomate. Migueline, luttant contre un fou rire mêlé de colère intérieure, pensa :

« Oui, l'union familiale... à l'hôtel de Gerlande ! Comptez là-dessus !... Tancrède n'est pas un mauvais garçon, mais, si sa mère continue, elle me le fera prendre en horreur ! »

N'obtenant point de réponse, M^{me} de Puyméran

se tut. Elle n'était pas trop contente de Migueline, mais les héritières, de tout temps, ont eu des caprices. Ce fut le sourire aux lèvres qu'elle déclara, au moment où la voiture s'arrêtait devant la grande porte de l'hôtel de Gerlande :

— Quels bons instants nous allons passer tous réunis!... Vraiment, je ne pourrai plus vous quitter.

Ce disant, la baronne ne mettait point en doute une entière réciprocité de sentiments, et Migueline ayant répliqué avec la dernière froideur : « C'est très aimable », M^{me} de Puyméran forma intérieurement le projet de prolonger la réunion familiale le plus longtemps possible... : tout l'hiver.

Elle ne pouvait deviner qu'au même instant la jeune fille décidait :

« S'il faut subir ma tante plus de quinze jours, je pars. Papa se débrouillera avec elle ! »

II

Le portail aux panneaux sculptés — si beaux qu'ils eussent été mieux à leur place dans un musée — s'ouvrit au large.

Dans le fond de la cour, l'hôtel de Gerlande montra sa façade aux lignes amples, majestueuses, selon le meilleur style xvii^e. M^{me} de Puyméran étudia silencieusement l'immeuble et son fils, et convint qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ceci montrait la puissance de l'amour maternel. Toute autre personne n'aurait pu associer le très petit baron de Puyméran à une résidence pareille, en se disant qu'il y ferait grande figure.

M^{me} de Puyméran connaissait de longue date la maison de son beau-frère, elle crut devoir pourtant

s'extasier sur chaque moulure des fenêtres, et les caisses d'orangers alignées au bas du perron à rampe double reçurent aussi leur compliment individuel.

Son fils, muet par la force des choses, pensait, diverti, un peu gêné aussi :

« Maman « en met un coup ! »

Tancerède était, comme l'affirmait l'abbé Mouroux, un bon jeune homme, sans plus; fort au tennis, peut-être; en tout cas, pas en thème. Son principal souci semblait être d'éviter d'attirer sur lui l'attention maternelle, ladite attention se traduisant à l'ordinaire par un flot de corvées. Les gens malveillants le déclaraient : « complètement abruti ». Cependant un observateur un peu habile aurait pu noter cette particularité : hors la présence de sa tyrannique mère, Tancerède avait tout à coup l'air beaucoup plus intelligent.

M. de Gerlande, dont la dominante était une courtoisie raffinée qui tend de nos jours à disparaître, survint à la même minute. Sa haute taille, son grand air permettaient, cette fois, de penser qu'il était dans le style de son hôtel. Avec ses belles vieilles manières démodées, il aida sa belle-mère à descendre et, lui baisant la main, déclara d'un accent sincère :

— Quelle charmante pensée vous avez eue, Madeline ! C'est mille fois aimable à vous de nous donner quelques jours.

Il ne parlait pas de semaines, redoutant qu'il ne s'agisse finalement de mois.

— Mon cher Léonce ! balbutia M^{re} de Peyronnet, émue sans savoir pourquoi. C'était probablement l'effet du voyage, ou la vue de la Pouchard, ou peut-être un réflexe causé par les caisses d'orangers.

Elle répéta du même ton prodigieusement trouble :

— Mon cher ami !

Et, se tournant vers son fils, ajoutant, ainsi qu'elle l'eût fait avec un marquis de huit ans :

— Dis bonjour à ton oncle !

— Bonjour, mon oncle, articula docilement l'interpellé.

M. de Gerlande faillit rire. Il pensa :

« Ce pauvre garçon !... Il a vraiment bon caractère ! »

Et, tout haut, répliqua, très cordial :

— Mon petit, tu me fais un grand plaisir en venant me voir. Migueline et moi sommes enchantés.

Tancrède ouvrit la bouche. Sa mère le réduisit au silence :

— Moi aussi, croyez-le bien !... C'est toujours une joie de se retrouver en famille. Tancrède me disait hier encore : « Maman, je suis enchanté ! » N'est-ce pas, Tancrède ?

Le désespoir se peignit sur le visage de Tancrède. Il aurait fallu être la quintessence de la sottise pour ne pas voir qu'il était ridicule, et cela devant Migueline, chose plus difficile à digérer. Le jeune homme s'en tira par la bonne humeur, ce qui prouvait un certain esprit :

— Maman vous l'a dit, mon oncle : je suis ravi, transporté, enthousiasmé ! D'ailleurs, vous pouvez le deviner tout seul : quand on a une jolie cousine, on est toujours très content de venir la voir.

— Mais... mais, Tancrède !... balbutia M^{me} de Puymérac, confondue par l'audace de son héritier.

Comment ? il répondait tout seul ?... Il avait l'air emb de dire en face à Migueline, qu'elle était jolie ? Mais c'était inconcevable !

En vertu d'une théorie toute paternelle et érudite, M^{me} de Puymérac voulait bien faire éprouver Migueline à son fils, mais cela sans permettre au cadet d'une seule parole d'amour, car ce n'est pas correct. Elle répétait volontiers à ce propos : « Gabriel se'était le prénom de son M. de Puymérac) ne s'est jamais permis de me faire un compliment pendant nos fiançailles. » Gabriel ne trouvait sans doute pas matière à louanges dans la personne de sa fiancée. Il avait prouvé dans cette circonstance après le mariage, mais, en raison de ses nombreuses occupations, on ne pouvait le citer en exemple à son fils.

M. de Gerlande, qui était très bon, eut pitié de son neveu; il arrêta une homélie sur les lèvres de la baronne en l'introduisant d'autorité dans la maison. Alors Migueline, avec une certaine condescendance, se tourna vers son cousin.

— Papa te laisse à mes bons soins, dit-elle, et, moi, je vais te laisser à toi-même. Je suppose que cela te sera égal? Ma tante me jugerait impolie si je ne l'installais pas dans son appartement. On a préparé pour toi la chambre chinoise. Laurent doit y transporter les bagages; veux-tu lui donner tes clefs pour qu'il puisse déballer tes vêtements?

Tancrède, dont le visage exprimait en même temps l'embarras et la résolution, parut oublier ses perplexités. Il interrogea vivement :

— Et maman, où est-elle?

— Dans la chambre Empire.

— La grande jaune, du côté du jardin? — Son accent devenait allègre. — Bon, ça va! il y aura de la distance! Je file. Tu m'excuseras, Migueline, mais je veux arranger mes affaires à mon goût. Ma mère est tellement... dévouée : elle tient à disposer mes pyjamas et mes cravates selon un rite spécial. Je ne voudrais pas te paraître un fils dénaturé, mais, tu sais..., ce que ça m'agace!

Migueline le regarda d'un peu moins haut. Après une brève hésitation, elle remarqua, compatissante :

— Mon pauvre ami, tu ne dois pas t'amuser tous les jours!

— Oh! si je m'amusais seulement tous les deux ou trois jours, ce serait encore acceptable! dit-il avec philosophie. Maman est pleine de mérite, c'est entendu; mais, voilà... : elle est veuve.

— Ah! dit la jeune fille, je comprends. Elle a tout reporté sur toi : son affection, ses espoirs.

— Ses espoirs... oui; et surtout sa tendance au commandement. Les femmes autoritaires, lorsqu'elles n'ont plus de mari à « mécaniser », eh bien! elles mécanisent leurs fils. Voilà! Et, moi, que veux-tu? je ne peux pas supporter qu'on tripote mes pyjamas et mes cravates! Le reste m'est égal, mais

pas ça !... C'est ma petite manie : chacun a les siennes.

— Tu as vraiment bon caractère ! déclara Migueline.

A part soi, elle achevait :

« Mais il est par trop idiot de se laisser mener comme un gamin de dix ans ! »

Elle était vexée à mort, sachant que sa tante avait jeté son dévolu sur elle, et regretta de n'avoir pas répondu tout de suite, à l'annonce de l'arrivée des Puyméran, par celle de son propre départ pour... ah ! n'importe où, Paris ou l'étranger. C'était trop humiliant de voir Tancrède prêt à se prendre pour un fiancé possible.

Le jeune homme répliquait cependant avec fort peu d'outrecuidance :

— Si j'ai bon caractère, tant mieux. Je ne suis pas une beauté à se mettre à genoux devant, et, pour résoudre les grands problèmes, il vaut mieux s'adresser ailleurs. Il faut bien avoir quelque chose. Tu me reconnais une qualité, j'en suis heureux... Migueline, crois-tu que je...

Sous les yeux étonnés de sa cousine, il s'arrêta net et devint cramoisi. Elle questionna, un peu sèche :

— Eh bien ?

Tancrède eut l'expression du monsieur forcé de se jeter à l'eau sans savoir nager, ce qui le terrifie ; d'autre part, il semblait torturé par le besoin d'entrer dans la voie des confidences.

M^{lle} de Gerlande eut un mouvement de recul immédiat. Elle avait vu à plusieurs reprises cet air ému, angoissé, mais souriant, sur la figure de jeunes hommes. Ils montraient ce trouble avant de lui dire qu'ils l'aimaient et la voulaient pour femme. Elle avait toujours répondu non, mais en s'efforçant de témoigner beaucoup de regret de causer un chagrin. Cette fois, la négative ne s'atténuerait point d'un sourire.

Tancrède, ce pygmée ! comment osait-il penser à elle ? Elle !

En se voyant dans la glace auprès de lui, elle sentait son dédain s'accroître.

Tancrède, dont l'humeur était facile, mais la pénétration restreinte, ne remarqua point ce changement de physionomie. Il articula tranquillement :

— Je te dirai quelque chose un de ces jours, pas maintenant. Maman pourrait nous tomber sur le dos. Inutile de provoquer un incident. A tout à l'heure... Pourrons-nous faire un tennis avant déjeuner?

Migueline fut tellement surprise par l'assurance de ce garçon, connu pour sa timidité, qu'elle répondit machinalement : « Oui. » Ensuite, elle fut de nouveau vexée. Certainement Tancrède, chapitré par sa mère, se préparait à jouer la grande scène sentimentale, avec avances et reculs, les reculs du jeune homme plein de délicatesse devant l'héritière trop riche.

Elle regretta d'avoir laissé sortir Tancrède sans avoir eu la présence d'esprit de faire comprendre tout de suite quelle déception cuisante se préparait M^{me} de Puyméran en se cramponnant à ce rêve : installer son fils en maître à l'hôtel de Gerlande.

Les sourcils dorés se rapprochèrent ; orgueilleuse, elle redressa la tête. Tancrède ne comptait pas, mais un maître, quel qu'il soit... jamais !

Migueline sursauta tout à coup, avec un petit cri, et se retourna. M. de Gerlande, entré sans bruit, appuyait une main sur son épaule. Il demanda, souriant au visage rose tourné vers lui :

— Qu'as-tu fait de ton cousin?

— Il déballe ses pyjamas, répondit Migueline avec un dédaigneux mouvement des lèvres.

Le comte se mit à rire :

— Cela te déplaît? Etre soigneux n'est cependant pas un défaut... Il a gagné depuis l'année dernière, Tancrède; ne trouves-tu pas?

— Gagné, en quoi? répliqua la jeune fille sans bonne grâce. Il est ridicule! A son âge, on ne se laisse pas traiter en petit garçon. Malgré tout, je le préfère à sa mère. C'est un crampon articulé, tante

Madeleine!... Elle m'a déjà fait part de son désir de prolonger le séjour. C'est joyeux!... J'ai grand-peur de la voir s'incruster ici tout l'hiver.

— Oh! fit M. de Gerlande, ennuyé. C'était une façon de parler, sans doute?

— Espérons-le! dit Migueline, sceptique. Pour moi, je ne tiendrai pas au delà de quinze jours. Ecouter prêcher ma tante pendant deux semaines est tout ce que je puis faire; passé ce délai, je vous l'abandonne! Gwennie Kingsbury et son mari m'ont invitée à venir les rejoindre à Tanger. Ils doivent faire un raid dans le Sud marocain; j'irai avec eux. J'en ai tout à fait trop envie!... Ce serait autrement amusant que les bals et les thés-bridge de Pontalric!

— Comment? protesta le comte, stupéfait. Tu veux maintenant courir le désert? Mais c'est une folie!

— Si les Puyméran menacent de s'installer ici, j'annonce mon projet d'hiverner au Maroc, décida Migueline d'un ton net. J'irai chez Gwennie.

— Tu iras! tu iras! fit M. de Gerlande, très effrayé; je ne t'ai pas encore donné l'autorisation de commettre une pareille...

Migueline sourit en se rapprochant de lui, très câline :

— Rassurez-vous. Je ne partirai pas sans votre consentement. Mais vous cesserez de me le refuser quand je vous l'aurai demandé gentiment..., parce que, si vous disiez « Non! » vous ne seriez plus vous, et, cela, c'est impossible.

Le comte esquiva la réponse en caressant la tête dorée inclinée vers lui. Les gestes n'engagent à rien. Il savait qu'une défense formelle ne ferait qu'augmenter ce désir de Migueline d'explorer le bled nord africain avec ses amis, et cette vision l'épouvantait.

M. de Gerlande appartenait à la catégorie des hommes pour lesquels la paix domestique est le premier de tous les biens. Il avait passé les dix premières années de sa vie conjugale à regretter de

n'avoir point de fils continuateur du vieux nom prêt à s'éteindre. La comtesse étant morte sans lui avoir donné d'héritier mâle, il s'était consacré uniquement à sa fille.

Son amour paternel très profond ne l'empêchait point de voir celle-ci exactement telle qu'elle était, de reconnaître ses qualités réelles, mais aussi d'indéniables défauts dans lesquels, en créature adulée, elle se complaisait.

Très intelligente, de nature droite, loyale, Migueline était de ces femmes si parfaitement équilibrées qu'en elles le cerveau l'emporte sur le cœur. Un mélange de spontanéité généreuse et de froideur. Elle savait ce qu'elle voulait; si la fortune ne lui avait souri dès le berceau, elle eût apporté dans la lutte pour la vie la volonté froide, la maîtrise de soi qui l'empêchaient d'être une simple poupée au milieu de l'existence brillante qui était la sienne.

Dans ce milieu cependant très select où elle se mouvait, Migueline ne rencontrait pas de supériorités. On l'admirait, on la jalousait aussi, cela va de soi; mais les plus difficiles étaient forcés de reconnaître : « Elle a tout pour elle », et ses rivales en élégance — bien fâchées, au fond, de ne pouvoir mériter le même qualificatif — l'avaient surnommée : *Moi, la reine*.

C'était tout à fait ça.

M. de Gerlande, s'il était fier de sa fille, eût préféré la voir parfois moins royale dans ses décisions. Il continuait à l'examiner avec une attention soutenue. Alors Migueline questionna gentiment :

— Suis-je habillée à votre goût, ce matin, papa?

— Il ne s'agit pas de cela, répondit le comte, sans cesser de regarder alternativement la jeune fille et les portraits suspendus sur la tenture. Je suis frappé par ton extraordinaire ressemblance avec les deux autres Migueline de Gerlande. Tu viens de sourire, et c'était absolument celle-ci — il désignait l'effigie d'une femme en blanc, peinte par Gérard. — Tout à l'heure, tu redressais la tête : on eût dit ma trisaïeule ressuscitée.

Il posa de nouveau sa main sur les cheveux blonds frôlant son épaule :

— Puissance de l'atavisme ! Elles renaissent en toi, démon d'orgueil féminin !

Il y avait bien un peu de reproche dans l'accent paternel ; Migueline y devinait aussi une involontaire fierté. Sa bouche ronde, arquée dans une moue, lui donna l'air, soudain, d'une tendre petite fille.

— Oui, dit-elle avec gaîté ; mes plus chères amies, qui me détestent, m'ont surnommée « la reine » et plaignent d'avance mon futur mari. C'est de la compassion perdue. Il est encore à naître, celui-là !

— Il ne faut jurer de rien, repartit le comte en riant. Combien de filles, avant toi, ont dit : « Jamais ! » qui ont été ensuite tout heureuses de répondre « Oui » à l'église.

Migueline répliqua du même ton :

— Connaissez-vous donc, hormis Tancrède, un garçon disposé à marcher au sacrifice avec la certitude de n'être pas le plus fort ?... Et vous ne pouvez avoir le projet de me confier à une belle-mère aussi guerrière que ma tante !... L'abbé Mourroux m'a insinué ce matin qu'il me faudrait un prince-époux. Il l'a dit très gracieusement, mais, dans son esprit, c'était un blâme. Il me trouve effrayante.

— Oh ! effrayante !...

— Si, et beaucoup d'autres partagent son opinion.

— Elle hocha coquettement la tête. — Tant pis ! on ne se refait pas... A votre avis, faudrait-il me refaire ?

Le comte borna sa réponse à un baiser. Il était un peu embarrassé. Alors, faute de mieux, il répéta :

— Tout à fait tes grand'mères !

Il ne dit point, après cela, si les grands-pères avaient été très heureux. C'était vieux. On ne peut s'occuper toujours du passé.

III

M^{me} de Puyméran, derrière sa fenêtre, regardait son fils se mettre en selle, après avoir soigneusement arrangé la jupe de sa cousine. — Migueline montait toujours en amazone. — Elle frappa deux petits coups amicaux à la vitre, comme pour dire : « Je suis là, mes chers enfants ! Je vous bénis !... »

Sa nièce, agacée, ne détourna point la tête. Tancrède seul répliqua par un salut. Il pensait, diverti, et aussi un peu inquiet :

« Si maman savait ce que je lui prépare, elle ne sourirait pas ! Elle aurait plutôt envie de me jeter un candélabre à la tête ! »

À l'heure où la baronne, radieuse, s'efforçait de tuer le temps, jusqu'au retour des promeneurs, en faisant une petite inspection des serres, Migueline et Tancrède chevauchaient sur la grande route.

Tancrède concentrait toute son attention sur sa monture ; il était médiocre cavalier et redoutait à chaque instant de voir son cheval entrer en conflit avec une automobile. Cette préoccupation le rendait silencieux, mais cela n'était point de nature à surprendre sa compagne. Il ne parlait jamais beaucoup.

Un peu avant d'atteindre la grille du parc des amis de Migueline, le jeune homme sortit de son mutisme pour s'enquérir :

— Qui trouverons-nous chez les Landraguet ?

— Mais, dit Migueline, étonnée, personne ! Il est tard. Nous n'entrerons même pas ; Gilberte et Brigitte nous attendent peut-être déjà sur la porte. Nous avons juste le temps d'aller à Lumilhac.

Tancrède ne put retenir cette exclamation concise :

— Ah ! zut !...

Il était visiblement déçu, mais Migueline n'eut pas le temps de formuler une question, car ils arrivaient au point du rendez-vous. La grille, ouverte au large, livra le passage à trois cavaliers vêtus semblablement : culotte saumur, pull-over chamarré ; sur le nombre, deux étaient des jeunes filles, et l'autre un véritable *boy* de seize ans. C'étaient M^{lles} de Landraguet et leur jeune frère.

Tancrède regarda les amis de sa cousine avec le regret que sa mère ne pût les voir sous ce déguisement. La baronne n'aurait même pas crié, tant elle aurait été furieuse.

L'aînée de ces demoiselles accueillit Tancrède par un « Bonjour, vous ! » très camarade, et lui secoua le bras avec la dernière violence. Sa cadette, qui savait un peu plus d'anglais, lui cria : « *Good bye !* » d'un air content de soi.

C'était, selon le jugement intime de Tancrède : « deux drôles de petites bonnes femmes ». Pas jolies et ne sachant comment se faire remarquer, elles s'efforçaient d'être ultra-modernes. Elles sifflaient des airs nègres, fumaient en public, et, sous prétexte de sport, se costumaient en garçons le plus souvent possible. Leur mère, dont l'intelligence ne pouvait être considérée comme brillante, trouvait naturel de voir ses filles se promener à travers Pontalric dans la même tenue que leur frère, puisque nombre de femmes, actuellement, adoptent cette façon de se vêtir pour faire du ski et de la luge dans les stations d'altitude.

Pontalric ne figurant point dans les stations d'altitude, ses habitants étaient tout bonnement estomaqués.

... Gilberte et Brigitte se mirent à raconter ensemble, en parlant très haut, une foule de choses insignifiantes, ponctuées du : « C'est formidable ! » ou : « Nous étions tous empoisonnés ! » qui revient comme un leit-motiv dans les discours de la nouvelle génération.

Au milieu du ramage incessant de ses compagnes, le jeune Mick, réduit au silence par ses sœurs,

guettait le moment où on lui permettrait de raconter un match de football, et Tancrède se disait, l'âme emplie de crainte :

« Elles vont effrayer *Pandour*; je ne puis cependant leur demander de crier un peu moins ! »

Sa déception allait s'accroissant; il ne cessait de se répéter :

« Quelle déveine ! non, mais quelle déveine !... Si j'avais su, je n'aurais pas offert à Migueline de l'accompagner à Lumilhac. Pour le plaisir que j'en ai, vrai ! »

— Migueline ! s'écria tout à coup le soprano aigu de Gilberte, vous ai-je dit que nous comptions sur Riquette Frayol-Laguèze, aujourd'hui ?

Tancrède eut un mouvement brusque. Son cheval fit un écart.

— Non, répondit Migueline. Elle devait venir avec nous ?

— Elle est navrée ! intercala promptement Brigitte, coupant la parole à son aînée. Je lui avais communiqué notre projet de visiter les ruines de Lumilhac avec vous et M. de Puyméran. Elle avait promis d'être à la maison pour déjeuner. Mais, à la dernière minute, elle a téléphoné des regrets : sa marraine est arrivée à l'improviste, je crois... Monsieur ! je vous en prie, tenez votre cheval !

Ceci à l'adresse de Tancrède dont la monture, sans doute nerveuse, faisait mine de vouloir, pour la seconde fois, jeter le désordre dans le peloton.

— Elle va s'éterniser, cette marraine ? questionna Migueline d'un ton indifférent.

— Oh ! non. Deux jours, peut-être. Après, nous aurons Riquette pendant quelque temps à la maison. Ses parents consentent à nous la prêter ; nous la garderons le plus possible. Elle s'ennuie à la campagne, et cet automne Pontalric est assez gai ; il faut en profiter.

Le sujet Riquette ne paraissait pas intéresser outre mesure Migueline, mais elle dit cependant, très aimable :

— Nous arrangerons quelque chose à la maison

durant son séjour. Une matinée... ou une comédie... Dites-lui que je serai charmée de la recevoir.

M^{lles} de Landraguet remercièrent. La façon qu'avait Migueline de prononcer les phrases les plus simples les pénétrait d'admiration. Elles ne cherchaient point à la supplanter, parce que cela n'était pas possible, mais, inconsciemment, essayaient d'imiter ses gestes et ses intonations, comme les petites ouvrières qui, s'arrêtant pour voir, le dimanche, M^{lle} de Gerlande sortir de l'église, tentaient de copier ses robes.

Gilberte et Brigitte tenaient un peu l'emploi de dames d'honneur auprès de leur amie. C'était peut-être la raison pour laquelle Migueline acceptait leurs manières de *boys* mal élevés et leur argot; mais, cela, on l'eût bien surprise en le lui disant.

Tancrède, toujours morose, abandonna le reste de la société pour aller photographier les ruines du cloître. Il paraissait complètement démoralisé.

Lorsqu'il revint auprès de ses compagnons, il était question de matinées dansantes et de soirées de comédies. Gilberte dit que l'on tâcherait de garder M^{lle} Frayol-Laguèze pendant un mois. Alors on pourrait jouer du classique, pour faire plaisir à M. de Gerlande; Riquette ferait une Agnès délicateuse. C'était la dernière ingénue.

— Vous serez encore à Pontalric, n'est-ce pas? intercala Brigitte en se tournant vers le petit baron.

Tancrède devint rouge; il bafouilla, dit « oui », puis « non », et, pour conclure, « qu'il ne savait pas ».

... Le retour s'accomplit avec célérité, car les Landraguet devaient danser, le soir, chez le colonel d'Arlemont. Migueline, une fois seule avec Tancrède, commença par se taire; ensuite, elle demanda :

— Comment les trouves-tu?

Tancrède eut une grimace expressive.

— Elles parlent!!! dit-il simplement.

— C'est vrai, mais elles sont gentilles, dans le fond. Si, c'est vrai, je t'assure. Ainsi, tu vois, pour

leur petite amie Riquette, elles... Eh bien ! Tancredi, qu'est-ce que tu as ? Je t'en prie, ne scie pas la bouche de *Pandour* comme cela !... Tu vas le faire cabrer.

Tancredi rougissait et verdissait dans la même seconde. Finalement, il articula d'une voix tremblante :

— Migueline, écoute... Tout le jour j'ai voulu te dire quelque chose, et je n'ai jamais pu.

La jeune fille, ennuyée, pensa :

« Il va me faire une déclaration ! Dieu ! que c'est désagréable ! »

— Tu ne le diras pas à maman ? répéta Tancredi, dont le visage atteignait la coloration d'une tomate.

Cette fois, Migueline fut déroutée :

— Pourquoi veux-tu te cacher de ta mère ?

— Parce que, si elle le savait, elle m'enlèverait, mais, là... ! expliqua Tancredi avec sa phraséologie propre. Ça ne lui fera aucun plaisir d'apprendre que je suis engagé.

Sur le moment, Migueline ne comprit pas le sens exact des paroles de son cousin. Elle répéta, incrédule :

— Tu t'es engagé ?... Mais... dans quelle arme ?

— Il ne s'agit pas de ça ! s'écria le jeune baron de Puyméran, impatienté. Je suis... pas tout à fait fiancé, mais presque. Oui, j'ai dit à Riquette Frayol-Laguèze que je l'aime. Je l'ai rencontrée plusieurs fois chez des amis... Je l'adore et je serai un bon mari, comme elle sera une femme délicieuse. C'est vrai, va ; tu n'as pas besoin de me regarder comme un phénomène ! conclut-il, légèrement vexé.

Tout d'abord, M^{lle} de Gerlande demeura sans voix. Elle était stupéfaite et aussi — cela, elle en convenait franchement avec elle-même — un peu froissée. Comment ? ce Tancredi si prévenant, attentif à satisfaire ses moindres désirs, avait le cœur plein de Riquette ? Il était fiancé ? Il avait eu le courage de se décider sans prendre l'avis de sa mère ?

Il lui fallut une minute pour revenir de sa surprise.

— Je ne te regarde pas comme un phénomène, mais j'étais à cent lieues de m'attendre à cette nouvelle!... Tu vas épouser Riquette?... Quand ma tante l'apprendra...!

Elle sourit et termina, très bonne princesse :

— Pour moi, je suis enchantée de t'offrir mes félicitations. Ta petite fiancée est charmante, et, certainement, avec toi, elle connaîtra le bonheur. Mais excuse-moi : je ne puis m'habituer à cette idée. Toi! toi! faire cela en cachette de ta mère!

Tancrède, un peu confus, interrompit :

— Que veux-tu! il n'y avait pas moyen d'agir autrement! Les parents de Riquette ne veulent pas entendre parler d'engagement officiel avant six mois; ils trouvent les dix-huit ans de leur fille trop jeunes pour entrer en ménage. Alors, comme maman jette feu et flammes au premier mot, j'ai jugé inutile de me faire accabler de reproches à l'avance.

— Je ne te comprends pas très bien, dit Migueline avec une certaine hauteur. Si tu aimes vraiment Riquette, tu devrais avoir l'énergie d'imposer ta volonté. Moi, à ta place...

— Oui, toi, à ma place, fit Tancrède avec un soupir. Mais, moi, à la mienne..., c'est différent!

Migueline l'enveloppa d'un regard plein de condescendance pitié. Elle prononça du ton que l'on prend pour parler à un petit garçon :

— Si tu le désires, je pourrais me charger d'avertir ma tante?

— Ah! mais non! mais non!... Il ne faut pas! protesta Tancrède, épouvanté. Pendant six mois, j'aurais une existence infernale!... Je t'ai raconté cela, car j'en étouffais... Et puis, en ne voyant pas Riquette avec les Landraguet, aujourd'hui, j'ai pris peur. Si elle allait ne plus vouloir?... Oh! je sais bien, elle veut. Seulement, je tremble toujours. Je n'ai guère l'habitude de me débrouiller tout seul... Migueline, réponds-moi franchement : A ton avis,

ai-je bien fait de me fiancer? Tu ne trouves pas ça idiot de ma part?

M^{lle} de Gerlande, dont l'amour-propre venait d'être cruellement froissé, répondit, miséricordieuse :

— Mais certainement non! Je te le répète : ta fiancée est une délicieuse jeune fille. Elle doit avoir un caractère excellent.

— Tu es gentille de me le dire! s'écria Tancrède, transporté. Et... — il hésita — écoute encore... De sa part à elle... tu ne le juges pas idiot non plus?

Il attendit l'oracle, en retenant son souffle.

— Mais non, répliqua Migueline; vous serez parfaitement assortis.

Il était difficile de savoir si elle mettait dans ces mots une intention de compliment.

IV

M. de Gerlande, enfermé dans sa bibliothèque, arpentait songeusement la vaste pièce baptisée par Migueline : « le Saint des Saints ».

Cette réflexion mélancolique vint à ses lèvres :

— Je donnerais cher pour trouver un moyen de renvoyer Madeleine dans ses foyers sans être impoli. J'en suis excédé!... Tancrède devrait prévoir que je ne l'accepterai jamais pour gendre, ne fût-ce que par manque de sympathie pour sa mère! Lui est un bon petit garçon, mais...

Ici, l'oncle du dit Tancrède interrompit son va-et-vient pour dire : « Qu'est-ce que c'est?... » car une main heurtait à sa porte.

Au travers du battant, la voix d'un domestique répondit :

— M. l'abbé Mourroux voudrait voir Monsieur le comte.

M. de Gerlande, rasséréné, courut tirer le verrou. Depuis l'arrivée de la baronne, il redoutait les incursions dans son sanctuaire. Deux précautions valent mieux qu'une.

Le visiteur, sans dire bonjour ni bonsoir, tendit la main en interrogeant, surpris :

— Pourquoi vous barricadez-vous ?

Puis, sans attendre la réponse, il marcha droit vers un petit bahut sur lequel était posé un vaste pot à tabac de marbre rouge. Il fourragea dans l'excavation, choisit ce qu'il lui fallait et commença par se faire une cigarette. Après, il dit, affable :

— Ne vous gênez pas, Gerlande ! Faites comme chez vous !

Le comte se mit à rire. Il était accoutumé aux manières de son ami.

— Vous allez bien, l'abbé ? dit-il. Je vous attendais avec impatience.

— Charmé d'apprendre que l'on peut désirer ma présence, riposta le nouveau venu. J'étais chez les Bavas... Vous serez bien aimable de me donner du feu... Merci !... Je classais leurs archives. C'était dans un désordre, mon cher ! Figurez-vous...

Il s'interrompit pour saisir une brochure dans l'amas de papiers étalés sur le bureau :

— Tiens ! vous avez reçu la plaquette de Mgr Clovis Bannelier, sur le *Martyre du Père Hiéronyme, capucin*. Il ne me l'a pas encore donnée, à moi !

— Je vous en prie, laissez cela tranquille ! s'écria M. de Gerlande. Vous pouvez bien me consacrer cinq minutes, voyons !

— Je voulais simplement voir la dédicace... Il est aimable ; mon compliment !... Vous savez qu'il est fortement question de lui pour l'Institut ?

En d'autres temps, M. de Gerlande eût montré un vif intérêt. Cette fois, il répliqua, impatienté :

— J'ai bien la tête à cela ! Imaginez-vous : ma belle-sœur est encore ici !

L'abbé posa la brochure et prit un fauteuil.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il, très calme.

M. de Gerlande espérait un peu plus de sympathie dans son malheur.

— C'est tout ce que vous me dites?

L'abbé Mourroux étudia les peintures du plafond à travers les volutes de fumée bleue. Il sourit :

— Si vous y tenez, je puis ajouter : « J'entre dans tous vos sentiments... quels qu'ils soient ! »

— Mon cher, fit le comte dans un soupir, ma belle-sœur est un fléau ! Bavarde comme trois moulins ! autoritaire à rendre des points à tous les vieux tsars de Moscovie !... Et cela encore n'est rien...

— Mâtin ! fit l'abbé. Pour moi, c'est bien quelque chose ! Alors je vous plains... Dites-moi : où en êtes-vous de votre histoire de Pontalric ? Je vous apporte une pièce très curieuse. Je l'ai copiée chez le marquis de Bavas, à votre intention.

— Très aimable, merci ! dit le comte, sans montrer autrement de gratitude. Pour l'instant, je n'ai guère l'esprit tourné vers ceci.

L'abbé Mourroux rit franchement et regarda son interlocuteur d'une façon très amicale :

— Vous mariez donc votre fille ?

— Non, répliqua M. de Gerlande, soucieux ; mais j'ai peur de la marier. Comprenez-vous ?... Écoutez-moi, l'abbé, et vous me donnerez votre avis sincère : Pensez-vous qu'il soit possible de s'éprendre d'un petit pantin comme mon neveu Tancrède ?

L'abbé réfléchit une seconde, afin de proférer un jugement équitable ; ensuite il laissa tomber, décisé :

— Non !

C'était sans appel. Immédiatement après, toutefois, il atténua la sévérité de son verdict :

— Ce n'est pas sa faute. Il est gentil, ce jeune homme ; mais M^{me} de Puyméran...

— Oui, elle l'a complètement annihilé, abruti, constata l'oncle du « gentil jeune homme », avec satisfaction. Donc, à votre avis, Tancrède n'est pas dangereux ?

— Vous craignez de voir votre fille s'amouracher

de lui? s'écria l'abbé Mourroux, stupéfié par cette perspective. Une femme supérieure comme elle pourrait accorder cinq minutes d'attention à un garçon aussi mal doué au point de vue intellectuel? Allons donc!... Dieu me préserve de vouloir diminuer votre neveu à vos yeux, mais enfin... il est ignorant comme une carpe!

— Oui, mais il joue très bien au tennis.

— Est-ce une raison pour oublier qu'il est incapable de traduire le moindre texte latin?... Un gendre pareil ne vous sera d'aucun secours pour vos recherches. Vous confieriez le bonheur de votre fille au premier venu, simplement parce qu'il saura lancer des balles dans les airs en criant de temps en temps un mot anglais! C'est invraisemblable!

L'abbé Mourroux se leva d'un jet pour arpenter la pièce, selon son habitude lorsqu'une chose l'agaçait. Sa nervosité le mettait en perpétuel état d'irritation; il couvrait des kilomètres chaque jour. Il joignait à ce footing en chambre le geste de tirer sur une grosse touffe de cheveux encore noirs, plantés au-dessus d'un vaste front intelligent.

— Ne vous arrachez pas les cheveux, prenez plutôt une autre cigarette, conseilla le père de Migueline, amusé. Je n'ai aucune envie de donner ma fille à l'ancrede.

— Eh bien! alors, grincha son ami, pourquoi me racontez-vous cette histoire?

— Parce que je crains, connaissant Madeleine de Puyméran, d'apprendre que cette mère avisée ait réussi à représenter son fils sous les traits du mari parfait, disposé à se laisser mener avec un ruban. Migueline est une fille charmante, mais, dans la vie conjugale, elle sera diablement autoritaire! Il faut voir les choses et les femmes telles que nature, et non se créer des chimères. J'adore ma fille; mais, je suis forcé d'en convenir, elle n'est pas sans défauts; elle exigera de son mari ces qualités que nous autres, hommes, aimons à trouver dans une épouse : tout d'abord la docilité.

« Oh! je le reconnais, il y a bien là un peu de ma

faute! Je n'ai jamais su dire non à Migueline..., et puis, si j'avais dit non, c'eût été du pareil au même. Elle est Gerlande jusqu'à la moelle. Les Gerlande ont toujours eu des caractères de fer. Moi, je suis peut-être une exception, et encore!... Sur certains points, je ne céderai jamais. »

— Exemple? dit l'abbé avec un petit sourire goguenard.

— Exemple : pour rien au monde, je ne consentirai à me séparer de ma fille. Vous allez me juger bien égoïste, mais, s'il fallait me retrouver seul dans cette vieille maison qu'elle remplit de toute sa jeunesse, voyez-vous, l'abbé..., j'ai beau être solide comme un chêne, je n'y résisterais pas. J'ai perdu ma femme jeune encore; j'ai renoncé à tout pour ce bébé qu'était alors Migueline. Rien n'a plus compté pour moi; elle devait passer d'abord. Je ne me juge point héroïque : lorsqu'on donne la vie à un enfant, on lui doit le bonheur comme le pain et le vêtement. Je désire par-dessus tout voir ma fille heureuse. Mais est-ce coupable de souhaiter vivre des miettes de cette joie?

— Non, répondit l'abbé, très sérieux, à la condition de ne pas être une entrave, un empêchement à la joie que l'on veut donner. Excusez-moi : je croyais que votre vœu secret était de continuer à mener l'existence présente sans aucune modification.

— Mais c'est impossible! et ce serait, pour le coup, d'un monstrueux égoïsme! protesta M. de Gerlande vivement. J'ai beaucoup réfléchi... Ce n'est pas toujours très gai, la réflexion, savez-vous? J'ai beau me sentir solide, je ne suis plus jeune. Un jour viendra où je disparaîtrai; alors, quel bras ma fille trouvera-t-elle comme appui? Vous pensez, je le devine : Les jeunes filles actuelles sont énergiques, courageuses, débrouillardes, pour employer leur terme favori. Mon cher, ne les croyez pas tellement plus habiles à se tirer d'affaire que leurs aînées. Elles ont, cela est vrai, des qualités d'endurance, d'activité, à peu près inconnues en 1880; elles savent surtout — je les en félicite — regarder la

réalité en face sans baisser les yeux, et ne se nourrissent pas de chimères bleues ou roses, comme le faisaient nos sœurs. La vie n'est ni bleue ni rose, mais, à tout prendre, elle n'est pas si mauvaise que certains le prétendent; il s'agit de savoir s'en accommoder sans en faire un drame.

« Seulement ces petites sportives, musclées, résolues et, en sus, bachelières, sont comme les autres. Elles ont besoin de l'appui d'un bras viril. Migueline paraît différente de ses amies, elle est moins *american girl*...

— Plus « reine », insinua l'abbé.

M. de Gerlande ne releva point le mot :

— Oui, elle est maîtresse de maison, elle sait commander... Commander ! répéta-t-il, pensif. Quelle différence avec gouverner !... Saurait-elle gouverner, si je n'étais plus là ?...

L'abbé fut très surpris. Jamais encore son ami ne lui avait montré le fond de sa pensée secrète sur ce sujet intime. Il jugeait comme tout le monde M. de Gerlande père idolâtre, donc aveugle.

Après un silence, le comte reprit, toujours soucieux :

— Elle est riche par sa mère et le sera davantage après moi. J'ai peur de cet « après moi ». La femme la plus intelligente peut avoir une minute de folie.

— Il fit un effort pour sourire. — Voyez Titania amoureuse d'une tête d'âne !... Si je ne la vois pas mariée, qui choisira-t-elle ?... J'espère un honnête homme, mais peut-être rencontrera-t-elle un homme qui aura simplement les apparences de l'honnêteté.

— Oh ! protesta l'abbé. En consultant la généalogie du prétendant...

M. de Gerlande se mit à rire.

— Vous êtes généalogiste avant tout, mon cher ; ce n'est pas suffisant !

— En somme, dit l'abbé, vous souhaitez placer sur le chemin de votre fille un jeune homme choisi par vous après une étude approfondie ; vous le désirez bien né, sérieux, intelligent...

— Cela va de soi ! intercala M. de Gerlande. Je

ne pourrai supporter la conversation d'un imbécile!... Et ce qu'ils sont... faibles, au point de vue intellectuel, les amis de Migueline! Arrachez-les au volant de leur *Bugatti* « grand sport », ils ne savent que dire ni que faire... Il faut en outre, j'y tiens absolument, le décider à résider chez moi, et, je le comprends, la perspective ne doit point sembler enviable à tous! Je n'aurais pas aimé cohabiter avec mes beaux-parents. Je ne puis exiger que mon gendre soit plus épris de moi que je ne l'étais de ma belle famille.

« Si Tancredè n'était pas une franche nullité, s'il n'avait pas de mère, surtout! on aurait pu... Mais non!... Des cousins germains! Et puis, il monte trop mal. Je ne pourrais confier le bonheur de ma fille à un garçon qui a peur des chevaux. C'est par trop ridicule!

— D'ailleurs, M^{lle} de Gerlande ne voudrait pas, remarqua son ami, en opérant un nouveau mouvement vers le pot à tabac.

— Voilà, fit le comte, ennuyé : maintenant, j'ai peur qu'elle ne veuille!

L'abbé Mourroux, écrasé, renversa le pot à tabac. Il regarda M. de Gerlande et dit simplement :

— Non?

— C'est positif. Depuis deux jours, elle paraît le prendre au sérieux. Je n'en ai pas dormi. Peut-être est-ce une nouvelle façon de se moquer de lui? Les femmes sont tellement déroutantes!... Mais vous le savez bien.

L'abbé dit tout de suite qu'il l'ignorait, Dieu merci!

Après un assez long silence, ces messieurs, d'un commun accord, se dirigèrent vers le bureau.

— Tout s'arrangera très bien. Travaillons, dit l'abbé.

— Travaillons, répliqua, du même ton, M. de Gerlande. Vous ai-je montré...

Il s'arrêta net. Tancredè apparaissait, non plus rouge, cette fois, mais violet, l'air absolument irradié. Du seuil, il cria :

— Mon oncle !...

L'émotion l'empêcha d'ajouter une syllabe de plus. M. de Gerlande n'y prit point garde ; il prononça, sans se retourner :

— C'est toi, mon garçon?... Je suis occupé ; laisse-moi tranquille.

Le petit baron de Puyméran ne prit pas ces mots pour une invitation à renoncer à ses projets de visite. Il entra résolument dans le « saint des saints ».

— Mon oncle, lâchez vos vieux papiers une minute, s'il vous plaît... Ah ! Monsieur l'abbé, pardon ! Je ne vous avais pas vu. Ça ne fait rien, je vous raconterai tout de même. — Il se troublait, et, malgré ses efforts, la joie éclatait sur son visage. — Mon oncle...

— Oui, je le sais, je suis ton oncle ! Parle donc ! invita M. de Gerlande, impatienté.

— Eh bien ! c'est fait ! s'écria Tancrede, se décidant. C'est formidable, n'est-ce pas ? Ce matin encore, je..., enfin j'hésitais, et ça y est !... Je suis content !!!...

Il exultait. L'oncle interrogea, saisi d'une vague inquiétude :

— Mais qu'est-ce qui est fait ?

— Je suis fiancé ! lâcha Tancrede. Et il s'assit.

Les deux hommes, consternés, se regardèrent. C'était l'effondrement.

— Mes aïeux ! proféra l'abbé Mourroux.

Il avait coutume de prendre à témoin les mânes de ses ancêtres dans toutes les circonstances de la vie. Cela agaçait prodigieusement M. de Gerlande, cette fois surtout. Il s'écria :

— Laissez-les donc tranquilles, vos aïeux, l'abbé !... Quelle rage avez-vous de les mettre à toutes saucés !

— Je suis fiancé, répéta Tancrede avec complaisance. C'est formidable !... J'étais déjà engagé, mais ce n'était pas définitif. Tout à l'heure, en jouant au tennis chez les Landraguet..., c'est-à-dire pendant que les Landraguet jouaient au tennis avec

Migueline, Riquette et moi sommes allés du côté de la faisanderie, où il y a un petit banc...

— Qui ça, Riquette? interrogea M. de Gerlande, éberlué.

Tancrède parut éclater d'orgueil. Il expliqua, distillant ses mots :

— Henriette Frayol-Laguèze, la fille du général Frayol-Laguèze, vous savez?... J'étais au collège avec le fils cadet, Gérard. Il sortait à la maison; vous ne vous rappelez pas, mon oncle? Un grand maigre...

— Le bon Dieu te bénisse! s'écria l'oncle, soulagé d'un poids très lourd. Tu m'as fait une frayeur!

— Ah? Pourquoi? Vous me jugiez capable de commettre une bêtise?

— Oui... non... je... je n'avais pas compris, bafouilla M. de Gerlande, en se retenant au moment d'ajouter : « C'est plutôt ma fille qui l'aurait faite, la bêtise!... »

Il était tout rasséréné, ravi aussi. Alors il déclara très affectueusement :

— Mon garçon, je suis enchanté!... enchanté!... Tiens, viens donc m'embrasser.

Tancrède se laissa faire. Il aurait embrassé la terre entière. Par réciprocité de politesse, il assura :

— Vous êtes très chic, mon oncle!

— Moi? fit M. de Gerlande, gêné par le compliment. Il ne pensait pas le mériter.

— Oui. Vous n'avez pas crié. Vous ne m'avez pas dit : « Un gosse de ton âge!... etc., etc... » Enfin, une partie de ce que maman m'offrira quand elle saura.

M. de Gerlande eut presque peur :

— Ta mère ne sait rien?

— Non. Je l'ai dit avant-hier à Migueline. Elle est très discrète, Migueline. Elle ne l'a pas répété... Vous pensez, si maman l'avait appris..., elle m'aurait jeté par la fenêtre!

— Oh! fit l'abbé. Il rit. Lui aussi était content.

— C'est une façon de parler, naturellement! reprit l'heureux fiancé de M^{lle} Riquette. Comme je

tenais à faire partager ma joie à quelqu'un de sympathique, je me suis précipité pour la confier à mon oncle... Gardez-le pour vous, n'est-ce pas ?

M. de Gerlande, pris entre la perspective des cris de sa belle-sœur et le plaisir de recommencer à voir l'ancrede à titre de simple neveu, objecta :

— Mais, voyons, tu n'as pas le projet de te marier sans le dire à ta mère ?

— Si je le pouvais, je le ferais. Cela éviterait tellement de... heurts ! Mais je ne pourrai pas. J'attends. Rien ne presse..., et, lorsque le moment sera venu, vous vous chargerez de la mission, n'est-ce pas, mon cher oncle ?

Le « cher oncle » promit. Il ne savait plus ce qu'il faisait. Migueline cessait de se moquer de l'ancrede, simplement parce qu'il avait pris cette décision héroïque de choisir une femme tout seul, lui qui n'avait pas le droit d'acheter ses cravates !

Migueline — grâce au ciel ! — était une fille sensée et raisonnable : elle ne s'enticherait pas du premier venu. M. de Gerlande sourit complaisamment en évoquant de nouveau l'itania et la tête d'âne, bien que ce fût là une comparaison des plus désobligeantes pour son neveu.

Il se dit encore que certainement l'ancrede, d'ici peu, aurait lâché son secret à sa mère ; Madeleine ne tarderait point à regagner son logis, écumante de fureur. L'abbé avait raison : tout s'arrangerait très bien.

Maintenant il faudrait chercher un mari pour Migueline...

En lui-même, le comte décida que rien ne pressait.

V

Les sourcils rapprochés par un pli tétu, sa petite bouche ronde serrée lui donnant une expression presque méchante, Migueline, avant de quitter sa chambre, se regarda au miroir.

Pouvoir se dire : « Comment ? je suis aussi jolie que ça ? » est généralement un spécifique souverain contre la mauvaise humeur. Migueline, en fixant son image, gardait une expression fâchée. Depuis huit jours, elle tourmentait son père pour lui arracher l'autorisation d'aller rejoindre ses amis au Maroc ; pour cela, elle mettait tout en œuvre : câlineries et bouderies alternées, mais sans aucun succès, ce dont elle demeurait stupéfaite.

M^{me} de Puyméran était en partie responsable de ce conflit qu'elle ne soupçonnait d'ailleurs nullement. C'était pour fuir sa présence que la jeune fille projetait d'hiverner au Maroc.

Migueline s'examina sévèrement, puis sourit à sa robe rose ; elle souriait aussi en se représentant la fureur de la baronne quand elle apprendrait quelle surprise lui réservait le pacifique Tancrède !

Cette pensée mit soudain une lueur de gaiété moqueuse dans ses prunelles brillantes, tandis qu'elle sortait de sa chambre pour se diriger vers le grand salon.

Comme par hasard, Tancrède, les mains dans les poches, l'air indifférent et le cœur en désarroi, errait dans la galerie. Il ne regardait rien, sinon le cartel Louis XIV, au sommet duquel une Renommée de bronze faisait semblant de crier les heures dans une trompette dorée.

Dans quelques minutes, Riquette serait là !... Il faisait par avance des yeux de carpe brutalement plongée dans la friture. Il la verrait tout un soir !...

Il s'assierait à table auprès d'elle ! Elle avec une majuscule, pour l'amour de qui nulle action ne lui semblait trop héroïque, puisqu'il ne craignait pas d'entrer en conflit avec la baronne douairière de Puyméran, archétype de la veuve autoritaire.

A vrai dire, il la craignait horriblement, mais, ceci, M^{lle} Frayol-Laguèze n'avait pas besoin de le savoir. Cette soirée devait être consacrée à la joie. Il ne fallait pas y mêler l'ombre d'une pensée amère.

... Migueline approchait, légère, sur ses petits souliers roses. Tancredé fixait sur elle des yeux tout pleins d'une autre ; ceci lui donnait l'air très admiratif. En réalité, il se disait :

« Qu'elle est grande !... Si elle se marie, il lui faudra un géant !... »

Migueline songeait, voyant le jeune homme immobile devant elle :

« Qu'il est petit !... Il a l'air d'un premier Communiant, ce pauvre garçon ! »

— Hello ! Migueline ! s'écria Tancredé avec la cordialité, la désinvolture qu'il manifestait seulement hors la présence maternelle.

Il paraissait transformé, excité, tout autre. Migueline interrogea, curieuse :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Moi ?... Rien ! Mais, toi, tu as une très jolie robe, déclara son cousin, amène et quasi bienveillant.

D'abord surprise, la jeune fille se mit à rire :

— Merci pour Riquette !... Oui, n'aie donc pas cette figure ahurie. Tu t'entraînes avec moi, je le vois bien ; oh ! ça m'est égal !... Tu as l'esprit tout plein de ta petite fiancée ; mais c'est naturel et charmant.

Les derniers mots tombaient, gracieux, un peu protecteurs. Tancredé ne perdit pas de temps à s'en formaliser. Il se rapprocha de sa cousine :

— Migueline..., j'ai peur !

Elle rit encore :

— Heureusement, tu n'avais pas l'âge voulu pour

être soldat pendant la guerre : tu nous aurais couverts de honte!... Tu as peur de qui?... De ma tante?

— Oh! non..., pas précisément. Elle ne se doute de rien, et mon oncle Léonce m'a promis de lui glisser la chose « en douce », au moment le plus favorable... Il est unique, ton père, Migueline. Tu as une fameuse veine! Il ne t'embête jamais, il te passe toutes tes fantaisies!

Migueline se remémora aussitôt l'invitation de son amie Gwennie Kingsbury, le voyage au Maroc refusé par son père; elle se rembrunit et coupa, très sèche :

— Les fantaisies auxquelles je ne tiens pas, oui; les autres, non.

Brusquement elle lâcha, devant son cousin ébahi :

— Je suis furieuse! furieuse! furieuse!... Pour un rien, j'aurais fait décommander ce dîner.

« Ah! bien! et Riquette? pensa Tancrède, saisi. J'ai déjà un mal de chien à la voir. Migueline aurait fait un joli coup! »

Tout haut, il risqua, timide et gentil :

— Tu en veux à mon oncle? Écoute, je ne voudrais pas te froisser, mais... je ne comprends...

Un regard fulgurant fit expirer les mots sur ses lèvres. Après un instant de silence terrible, pendant lequel Tancrède rentra d'instinct la tête dans ses épaules, Migueline articula d'un ton coupant :

— Naturellement, tu ne comprends pas! et tout le monde, ici, agirait de même. Si quelqu'un a tort, c'est moi.

— Je ne dis pas cela, bredouilla Tancrède, affolé à l'idée de s'attirer la malveillance de sa cousine, lequel sentiment pourrait bien hâter la date de son départ. Migueline!... Écoute, Migueline : veux-tu que je...

Migueline le toisa et répliqua du bout des lèvres :

— Mais je ne veux rien, mon petit!

Cette épithète, adressée à un homme de taille exiguë, ne pouvait être considérée par le bénéficiaire comme une gracieuseté. Sur le moment, Tancrède

n'y prit point garde. Il n'avait pas l'idée que sa cousine pût chercher à se montrer sciemment désagréable.

Lorsque la jeune fille l'eut abandonné au milieu de la galerie, Riquette n'arrivant toujours pas, il songea tout à coup, vexé :

« Elle m'a dit : « mon petit ». Mais c'était très « rosse » !

Cette conclusion sévère suivit tout naturellement :

« Quand elle se mariera, mon cousin devra être non seulement un géant, mais un type à poigne ! Il l'amusera, celui-là ! Ah ! là, là ! Je lui en souhaite ! »

... La mine assez rogue, Tancrède vint rejoindre sa famille. M^{me} de Puyméran, tout en moire violette, avec un chargement d'améthystes et de brillants, occupait un vaste fauteuil Louis XVI, au coin de la cheminée. Son expression aimable, qui faisait partie intégrante de ses toilettes de cérémonie, masquait comme elle pouvait un mécontentement extrême. Elle trouvait la robe de sa nièce beaucoup trop décolletée, trop « jeune femme » ; à sa critique toute maternelle sur cette façon de s'habiller, Migueline avait répondu avec une raideur qu'il fallait bien reconnaître pour frisant l'insolence. A ce premier grief s'ajoutait un autre : tous les hommes déjà réunis au salon avaient immédiatement formé le cercle autour de la jeune fille.

C'était désobligeant pour la baronne qui se trouvait, de ce fait, réduite au mutisme.

M. de Gerlande montrait à ses hôtes un visage heureux, souriant, comme de coutume. Intérieurement, il était moins satisfait. Lorsqu'il regardait sa fille, c'était pensivement, tristement.

Migueline, gênée, détournait la tête.

Tancrède entra par une porte au moment où l'on introduisait par l'autre un jeune ménage dont la vue lui fit battre le cœur, car il s'attendait toujours à voir apparaître sa bien-aimée.

Il fallait marquer un temps : ce n'était pas encore Riquette. Il commença à se bourreler soi-même, sui-

vant l'excellente coutume des amoureux. Certainement, Riquette ne viendrait pas!... Elle ne voulait plus de lui!... Et puis Migueline l'avait appelé : « Mon petit ! » Oui, elle avait eu cet aplomb de lui jeter à la figure qu'il était petit ! Oh !...

Il devint rouge et, aussitôt après, tout pâle. La portière se soulevait devant une nouvelle série d'invités ; un ramage aigu retentit : cette fois, c'étaient bien les Landraguet, avec Riquette !

Le jeune baron de Puyméran crut voir tourner les fauteuils du salon. Il se répétait, les dents serrées :

— De la prudence ! Il ne faut pas éveiller les soupçons de maman en saluant Riquette. Ah ! la chérie !... Est-elle assez délicieuse, ce soir !

M^{lle} Riquette Frayol-Laguèze aurait pu servir de modèle pour une *Xmas Card* (1). C'était une très gentille petite poupée, au visage candide entièrement rose ; ses cheveux *auburn* coupés courts, frisés en mille boucles, lui donnaient un peu l'air d'un agneau de crèche. Tancrède en était fou.

Le dîner fut annoncé. Tancrède se trouva placé, à table, entre Riquette et une nouvelle mariée de l'année.

L'infortuné garçon, tremblant d'attirer sur lui l'attention maternelle, s'efforçait de ne rien regarder, si ce n'est les statuettes du surtout. Il mangeait en silence.

Migueline promenait un regard satisfait sur les convives. La réunion était animée, la conversation alerte, spirituelle (Tancrède mis à part) ; les candélabres d'argent, très hauts, chargés de bougies, à l'ancienne mode, éclairaient des visages heureux. Une maîtresse de maison sait, dès les premières secondes, si la soirée peut être considérée comme réussie. Celle-ci l'était. Cette constatation détendait ses nerfs, lorsqu'une question malencontreuse de son voisin de gauche remit une ombre dans ses yeux souriants.

(1) Carte de Christmas.

Il peut paraître inoffensif à un monsieur de poser l'interrogation banale : « Comptez-vous voyager cet hiver ? » C'est ce que fit M. Le Hellec, ancien conservateur des Eaux et Forêts, en remplissant son assiette de truffes.

— J'ai, en effet, le projet de rejoindre des amis au Maroc, répliqua Migueline d'une voix mesurée, extrêmement douce : les Kingsbury. Vous les connaissez ? Ils se sont arrêtés à la maison avant d'embarquer à Marseille.

— Parfaitement, dit le colonel d'Arlemont, enchanté d'échapper aux dissertations de M^{me} de Puy-méran sur les difficultés de la vie. Jolie personne, lady Kingsbury !... Elle est très sport.

— Oui. Elle va suivre son mari dans une randonnée à travers le bled. Ils vivront sous la tente. Ce doit être passionnant !

— Vous désirez connaître le petit frisson du danger ? interrogea le colonel, cette fois légèrement ironique.

— Oui, j'adorerais cela ! Ce serait une sensation neuve. Avoir un peu peur, ce doit être délicieux..., et j'ai toujours désiré voir le désert ; cette immensité est attirante... Mon père ne veut pas.

— Ma foi ! je le comprends ! émit M. Le Hellec. Dormir à la belle étoile, avec des chacals pour voisins, en voilà un plaisir ! Et ça finit quelquefois très mal, ces sortes de promenades. Voudriez-vous être capturée par des dissidents et mise à rançon ?...

— Y pensez-vous, mon cher ! intercala M. d'Arlemont, avec ses façons courtoises et railleuses. Mais les tribus dissidentes viendraient en foule demander l'aman, si elles avaient le bonheur de se trouver sur le chemin d'une aussi charmante exploratrice !

— Ce n'est pas très gentil de vous moquer de moi, colonel ! dit Migueline. Vous partagez l'avis de mon père ? C'est une folie ?

— Pour le moins une imprudence, rétorqua M. d'Arlemont. Le Maroc n'est pas complètement pacifié. Ou bien vous ferez un voyage très banal...

— Et puis c'est cher ! coupa M^{me} de Landraguet,

manifestant son esprit d'ordre et d'économie, bien connu de tout le petit cercle.

M^{me} de Landraguet, dont le père, en son vivant, avait fait fortune dans le commerce des porcelaines, n'était point blasée sur le plaisir de porter au doigt les armes de M. de Landraguet, mais elle conservait par devers elle, avec grand soin, la clef du coffre.

En écoutant Migueline, elle éprouvait la frayeur d'entendre ses filles, toujours prêtes à copier leur amie, déclarer leur intention d'embarquer aussi pour le Maroc. M^{mo} de Landraguet voulait bien faire grande figure, mais à condition qu'il lui en coûtât un tout petit prix.

On se mit à disserter avec passion sur les charmes du camping dans la brousse. L'assemblée, en parfait accord un instant plus tôt, montrait une imperceptible tendance à la désunion. Certains maris, dont les femmes voulaient, par snobisme, imiter Migueline, préparaient déjà le sermon dont ils gratifieraient leurs épouses, dès le retour au logis.

Comme tout le monde parlait à la fois, Tancrède en profita pour lever le nez qu'il tenait jusque-là baissé vers les porcelaines de son oncle; il glissa discrètement à sa fiancée :

— Vous, n'est-ce pas, cela ne vous dit rien d'aller au Maroc? (D'un ton plus bas et avec beaucoup de passion.) Même en voyage de noces?

— Oh! non! dit Riquette doucement; on eût dit qu'elle roucoulait.

C'était une phrase bien simple, mais Tancrède devint écarlate de bonheur.

— Ah! vous êtes gentille!... Nous irons au jardin tout à l'heure, dites?... Après le café, on pourra laisser les parents faire un bridge. Je voudrais vous voir au bord du bassin, par ce beau clair de lune.

Il devenait lyrique. Riquette ouvrit tout grands ses yeux de myosotis :

— Pourquoi?

— Je ne sais pas...; une idée que j'ai. Vous la trouvez stupide?

— Oh! non! roucoula de nouveau M^{lle} Riquette.

Elle mit dans ces deux syllabes un grand sentiment, et se servit de l'entremets.

Tancrède aurait voulu remercier le Ciel, embrasser tout le monde, même sa mère. Il était transporté et murmura dans un souffle :

— Prêtez-moi votre cuillère, je vous donnerai la mienne.

— Pourquoi? répéta encore Riquette, cette fois avec un étonnement facile à concevoir.

— Pour changer.

Cela se voyait. M^{lle} Frayol-Laguèze passa docilement sa cuillère à Tancrède et reçut le même ustensile de vermeil pour remplacer.

À l'extrémité de la table, Mick les regardait curieusement. Il comparait à part soi Riquette, dans sa robe de taffetas blanc, à un sac de bonbons de baptême; et Tancrède..., évidemment, un jeune homme en smoking ne peut évoquer l'idée d'une boîte de dragées, mais il n'avait pas l'air intelligent, oh! non!...

Au milieu de la discussion générale, Migueline se taisait, un énigmatique sourire aux lèvres. Ce silence et ce sourire ennuyaient le comte plus que ne l'eussent fait des larmes versées dans le privé. C'était une façon de dire : « Racontez tout ce qu'il vous plaira : j'irai rejoindre Gwennie Kingsbury à Tanger! »

À plusieurs reprises, la jeune fille avait eu de ces brusques caprices. Le père débutait en opposant un veto formel; après, il essayait d'un fort beau discours sur la raison et ses multiples avantages : le tout avec un égal insuccès. Cette fois, il en serait de même encore.

« Après cela, songeait le comte, mélancolique, elle manifestera l'intention de prendre part à un grand raid d'aviation. Les femmes d'aujourd'hui sont effrayantes. Si, par hasard, il existe encore un garçon désireux de voir son foyer gardé, il devra se procurer un chien!... J'aurais dû marier Migueline à seize ans; maintenant, j'aurais la paix. »

Il regarda sa fille par-dessus les figurines de

Sèvres du surtout, et cette réflexion lui vint sur-le-champ, démentant la première :

« Si je l'avais mariée à seize ans, elle serait revenue chez moi, après avoir dit des choses très désagréables à mon gendre... Alors peut-être vaut-il mieux ne rien regretter. »

Le colonel d'Arlemont, qui n'aimait pas s'éterniser sur un sujet, commençait à en avoir assez de ces questions coloniales. Il interrogea, sans chercher de transition :

— Dites-moi, Léonce, quel est donc votre degré de parenté avec un peintre, de grand talent, paraît-il. C'est un cousin à vous, ce jeune Gerlande?

— Un jeune homme de mon nom? répéta le comte, oubliant du coup les caravanes de sa fille. D'où sort-il, cet olibrius? Il n'y a pas d'autre Gerlande que moi. J'ai eu, il est vrai, un frère aîné, mais il est mort à deux ans et, par conséquent, n'a pu faire souche!... Alors, de qui diable parlez-vous?

— Un petit-cousin éloigné, sans doute. J'ai vu son nom dans un journal, à propos de je ne sais quelle exposition. On le disait tout à fait remarquable.

— J'en connais un, moi, déclara Tancred, jusqu'à cette seconde occupé à savourer sa pêche Cardinal avec la cuillère de M^{lle} Riquette Frayol-Laguèze. C'est peut-être le même. Un copain de régiment.

Ce mot : régiment, dans sa bouche, produisit un effet extraordinaire. Chacun le regarda. C'était avec surprise. On semblait lui dire : « Vous avez été soldat? C'est une erreur, sans doute; vous croyez qu'il s'agit du collègue! »

— Tu avais un camarade Gerlande, et tu n'as pas eu l'idée de me parler de lui? s'écria le comte, médiocrement charmé.

— Non, dit Tancred avec douceur, parce que, avant, je lui avais parlé de vous, mon oncle, et il m'avait répondu qu'il ne se souciait pas de rattraper tous ses parents inconnus! Depuis je ne sais com-

bien de temps, vos branches sont séparées... Mon camarade s'appelle François de Gerlande-Montbrul. Ça vous dit quelque chose ?

— Parfaitement ! répliqua le comte, après une minute de réflexion. C'est le rameau dit « des vicomtes de Montbrul » ; il a pris naissance à la fin du XVIII^e siècle. Je le croyais, lui aussi, tombé en quenouille.

— Il ne l'est pas, comme j'ai l'honneur de vous l'apprendre ! dit Tancred, gaiement. Je regrette de n'avoir pu vous faire connaître François, car c'est un garçon très chic ; il vous aurait plu, certainement.

M^{me} de Landraguet dressa l'oreille. Elle avait deux terribles filles à marier. Ce jeune parent des Gerlande eût été bon à connaître, surtout à capturer.

— Comme c'est curieux !... Comme c'est curieux ! sussurait cette mère avisée et non moins prompte dans ses résolutions. En vérité, c'est tout à fait charmant !... Retrouver des parents...

— C'est quelquefois très embêtant ! coupa le colonel, sans ambages. J'ai découvert de la sorte une très vieille cousine, lorsque j'étais à Saint-Cyr. Elle m'obligeait à venir la voir le dimanche. Je me rasais chez elle, et je n'ai jamais pu lui arracher un sou !

M^{me} de Landraguet lui accorda un demi-sourire assez âcre et se retourna sans délai vers le maître de maison :

— Mais toutes les personnes ne se ressemblent pas !... Moi, je serais enchantée d'avoir un peintre parmi mes proches. Je raffole des artistes ! L'art... l'idéal... n'est-ce pas ?

Elle ne put aller plus loin, faute d'entraînement. L'art et les artistes figuraient, à ses yeux, parmi les choses périmées et les individus méprisables.

— Bien sûr ! fit M. d'Arlemont, gouailleur.

— Et..., poursuivit la mère prudente, d'un air détaché, il n'a pas d'autres... occupations, ce jeune homme ?

— Il est riche, dit Tancred. Ça lui permet de

peindre seulement quand il a l'inspiration. Je ne lui trouve pas tort.

— Vous devriez l'inviter, Migueline, déclara Gilberte; il ferait votre portrait. J'espère qu'il a le bon goût d'être cubiste ou futuriste; sans cela...!

Un geste explicite rejetait le peintre dans les Espaces et le Temps, voie de garage.

Migueline se leva et répondit, indifférente :

— Pourquoi reprendrions-nous des rapports de famille avec un monsieur qui déclare ne pas y tenir?

VI

Au dehors, le ciel était gris et bas; on l'eût dit ouaté de neige. Dans la bibliothèque, un beau feu de bois, joyeux, dansait devant la plaque armoriée, rendant la grande pièce plus intime et accueillante.

L'abbé Mourroux, en allongeant les pieds vers la flamme, promenait un regard empreint de béatitude autour de lui. Il murmura :

— On est bien, chez vous!

M. de Gerlande, qui était appuyé à la fenêtre, se retourna vers son ami avec un soupir :

— Vous trouvez l'intérieur agréable? Moi, je m'y sens mal à l'aise.

L'abbé se redressa.

— Comment? dit-il, gouailleur, M^{lle} Migueline a réussi à vous inculquer la passion du déplacement? Elle va vous entraîner dans la brousse, vous dormirez sous la tente?

— Ne me parlez plus de cette infernale invention! s'écria le comte en renfonçant une bûche dans le foyer d'un coup de talon furieux. J'ai passé à ma fille des fantaisies parfois ruineuses. Sa *Packard*, vous l'avez vue? Avant cela, un rang de

perles pour Noël. C'est très joli, les perles, mais c'est cher ! dirait M^{me} de Landraguet. Elle se figure qu'ayant cédé pour le collier, l'automobile et une foule d'autres choses, je la laisserai partir avec ses amis. Cela non !... Vous n'avez pas besoin de rire. Je viens de prendre une décision radicale.

— Vous l'attachez ? dit l'abbé, narquois.

— Non : je la marie ! déclara M. de Gerlande, du ton qu'il eût pris pour affirmer : Je vais mettre le feu à la maison.

— Tant qu'un mariage n'est pas fait, il peut se rompre, répliqua son ami, plutôt sceptique. Et..., si je ne suis pas indiscret, comment se nomme votre futur gendre ?

— Gerlande, répondit le comte.

— Hein ? fit l'abbé, avec un sursaut. Il y en a donc encore ? Où l'avez-vous déniché, celui-là ?

— Je ne l'ai pas déniché, rectifia le père de Migueline, amusé malgré lui, mais je ne demande qu'à le faire. C'est un camarade de Tancrède, un garçon charmant, paraît-il, un Gerlande authentique, du rameau de Montbrul, vous savez ?

— Branche archi-cadette ! remarqua l'abbé, assez méprisant.

Le comte parut agacé par cette déformation professionnelle. Il riposta vertement :

— Naturellement, mon cher, puisque la branche aînée, c'est moi ! N'importe, si je pouvais faire épouser à ma fille ce cadet, le nom ne s'éteindrait pas, il continuerait par les enfants de Migueline. Cela me consolerait de n'avoir point de fils. Et puis enfin, si Migueline était fiancée, elle renoncerait à cette maudite équipée marocaine, comprenez-vous ? Un mari ne le lui permettrait pas.

— Vous comptez sur son époux pour lui apprendre à obéir ? Elle est déjà bien grande !... Il ne s'amusera pas tous les jours ; mais ceci est son affaire. Quand l'attendez-vous, ce futur prince-consort ?

— Voilà, dit le comte, embarrassé. D'après mon neveu, il ne tient pas beaucoup à reprendre des

rapports de famille avec nous. Mais peut-être Tancrède ne s'est-il pas bien expliqué : c'est une cervelle de hanneton.

— Je vous l'ai déjà dit : Tancrède est une nullité ! coupa l'abbé, décisif. Si vous le désirez, je puis prendre des renseignements.

— Je voulais justement vous le demander, dit M. de Gerlande. Établissez une fiche : je dicte. Vous y êtes, l'abbé ? « François de Gerlande-Montbrul... »

— Son âge, le prénom du père et le nom de la mère, le lieu de la résidence ? interrogea le secrétaire improvisé, sans relever la tête.

M. de Gerlande s'arrêta, perplexe :

— L'âge ?... Il doit être le contemporain de Tancrède, puisqu'ils ont fait leur service militaire ensemble. Le lieu de la résidence ? Le nom de la mère ? Je l'ignore... Au fait, c'est vrai, mon neveu ne m'a rien dit sur les parents. Ils sont peut-être morts.

— Vous ne savez rien, pas même cela ! s'écria l'abbé, lâchant son crayon. Mes aïeux !... Quelle façon de marier sa fille !

— Il est inutile d'interpeller sans cesse vos aïeux, mon cher ! fit le comte, vexé. Tancrède peut nous fournir ces détails. J'eusse préféré le laisser en dehors de cette... combinaison. Il est gentil ; mais si, par inadvertance, il faisait allusion à ce projet devant sa mère, tout serait perdu. Ma belle-sœur ne manquerait point d'en avertir Migueline.

— Votre fille croirait à un désir d'imposer votre volonté, c'est évident. Elle se cabrerait.

— Oh ! ma volonté, je ne l'impose jamais, répliqua le comte avec un soupir. J'ai tort, mais c'est ainsi ; le pli est pris... Pour en revenir à ce que je vous disais, le meilleur moyen de renouer avec ce jeune Montbrul, c'est donc de me servir de Tancrède, en faisant appel à ses bons sentiments, à son affection pour Migueline.

— Son affection ? dit l'abbé, incrédule. C'est curieux, ils me paraissent un peu chien et chat.

— Quelle idée ! fit M. de Gerlande, en sonnant pour faire prier M. de Puyméran de venir le trouver. Il sera tout heureux, au contraire, d'aider au bonheur de sa cousine !

.....

Tancrède et Migueline, dont l'amitié n'était point synonyme de passion, il s'en fallait ! avaient eu, le matin même, une discussion peu propre à inciter le premier à se dévouer au bonheur de la seconde.

Le baron de Puyméran, dont toutes les pensées appartenaient à sa Riquette, avait manifesté un grand désir de voir mettre à exécution certain projet de comédie, dont Migueline avait parlé aux petites Landraguet d'une façon assez vague. Le fiancé, très épris, voulait donner à sa bien-aimée l'occasion de tenir un rôle brillant dont la gloire rejaillirait sur lui. Migueline, à ses instances, avait répondu par la négative. Elle ne se souciait point de retenir les Puyméran à Pontalric plus longtemps et donna un prétexte des plus minces pour expliquer son refus.

Tancrède la jugea odieuse ; il dit, en s'efforçant de plaisanter :

— Tu n'es pas gentille !

À quoi la jeune fille s'était empressée de répondre, sur le même ton :

— C'est possible, et même probable, mais je ne t'ai jamais demandé de m'aimer !

Vexé à mort, son cousin riposta du tac au tac :

— Tu as bien fait ! Si tu me le demandais, ce serait le même prix !

Il avait promis des merveilles à Riquette. Elle allait être déçue ; il craignait d'en supporter le contre-coup.

Tancrède entra dans la bibliothèque d'un air assez grognon ; puis, remarquant la figure sérieuse de son oncle, l'expression non moins grave de l'abbé Mourroux, il prit peur, songeant aux baisers échangés avec sa fiancée, le soir, au bord du bassin. Par

hasard, avait-il été dénoncé à sa mère? Son oncle voulait-il l'avertir?...

Il eut tout à coup envie de s'asseoir, n'importe où, même sur le tapis, car ses jambes devenaient molles.

Le comte et son ami étaient tout bonnement en train de se disputer sur la généalogie des Gerlande. Ils n'étaient pas d'accord sur la date de la séparation du rameau de Montbrul avec la branche aînée. L'abbé criait en fausset : « 1779 ! » Le comte répliquait, véhément :

— 1774 ! Du premier mariage d'Astorg de Gerlande, il n'y a pas eu de postérité mâle.

— Vous le savez mieux que moi, c'est évident ! disait son ami, d'un ton pointu.

« Qu'est-ce qu'ils racontent ? » songeait Tancrède, rassuré par ces dates sensiblement antérieures au baiser accordé par M^{lle} Riquette.

— Voyez vous-même, reprit le père de Migueline, frappant de l'ongle un énorme volume ouvert devant lui : *Astorg de Gerlande, marié le 23 novembre 1772 à Simone de Montbrul, dont...*

— Passez ! dit l'abbé. Puisqu'il n'y a que des filles, ce n'est pas intéressant.

— Je reprends : *Marié le 29 mai 1774 à Simone de Montbrul...* — Entre donc, Tancrède !... — *héritière de la vicomté, dont : Guy-François, substitué au nom et aux armes de sa mère, tige du rameau dit : « des vicomtes de Montbrul ».* Vous le voyez, mon cher, c'est parfaitement régulier.

Tancrède risqua, timide :

— Mais comment ce bonhomme... Astorg — c'est bien ça ? fichu nom !... — a-t-il pu avoir un fils, puisque sa femme était morte ?

Ces messieurs sourirent avec condescendance.

— Ce n'était pas la même, expliqua l'abbé Mouroux. Les filles de la maison de Montbrul s'appelaient toutes Simone. Cela peut sembler compliqué.

— Mon Dieu, oui !

— C'est pourtant bien simple, termina l'archiviste des familles, aux yeux duquel toute coutume était

bonne quand elle avait quelques siècles d'existence.

M. de Gerlande referma son armorial et se leva d'un mouvement très majestueux. Il rassemblait toute sa volonté pour l'opposer à celle de sa fille. C'était d'autant plus facile que Migueline faisait une visite à soixante kilomètres de là.

Voyant son oncle si grand, Tancrede eut la sensation d'être écrasé. Il balbutia, effrayé sans savoir pourquoi :

— Vous avez quelque chose d'important à me dire?

— Ne vous frappez pas, Tancrede, fit l'abbé, amical.

Il lui tendit la boîte de cigarettes.

— Mon cher enfant, déclara M. de Gerlande avec une magnificence conjugquée de bonhomie, j'ai un immense service à te demander.

Alors, il ne s'agissait pas d'incidents avec la baronne? Tancrede, qui parlait le français de son temps, faillit répondre : « Ça gaze ! » mais l'oncle n'eût pas compris. Il affirma :

— Vous pouvez compter sur moi.

— Je te recommande, poursuivit l'oncle, après avoir remercié chaleureusement, car il était vite attendri, de n'en rien laisser soupçonner à ta mère.

— Ah ! soyez tranquille ! promit le jeune homme avec élan. Je ne raconte rien à maman ; ça m'amènerait des histoires.

— Bon petit garçon ! marmotta l'abbé. Il sourit.

— Et surtout pas à Migueline, insista le comte. En deux mots, voici : Tu es lié avec François de Gerlande-Monthrul. En répondrais-tu ?

Tancrede parut interloqué.

— Dame !... Il n'a jamais déserté, ni trahi, ni volé, pas davantage assassiné quelqu'un. — Il se mit à rire. — Voudriez-vous l'offrir à Migueline ? Ce ne serait pas une mauvaise idée..., j'ose même la prétendre excellente : je l'avais déjà eue.

— Toi ? dit l'oncle, stupéfait.

— Vous ? s'écria l'abbé Mourroux.

Le ton n'était point absolument flatteur pour

le jeune homme. Tancrède dit avec simplicité :

— Oh ! vous savez, en m'étudiant d'un peu près, on voit très vite que je suis moins bête que je ne le parais !

Ces messieurs préférèrent se mettre à rire. La situation était détendue ; on allait parler à cœur ouvert. Bien entendu, chacun gardant pour soi quelques-unes de ses pensées secrètes. M. de Gerlande visait deux buts : passer la main à un gendre, car il se sentait débordé, et se débarrasser de sa belle-sœur. Tancrède souhaitait bien être utile à son oncle, mais ses dispositions serviables jouaient un rôle de second plan. Migueline lui infligeait souvent de cruelles piqures d'amour-propre ; de plus, elle venait de se montrer désagréable en refusant d'organiser la soirée de comédie : marier cette belle indépendante, si orgueilleuse et personnelle, qui jurait de ne jamais plier devant personne, serait un bon tour à lui jouer.

Il insista, convaincu :

— Ce serait ici « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut », François de Montbrul. Avec lui, Migueline verrait... — il s'arrêta et tourna court — certainement oui, elle serait très bien mariée !

— Et moi heureux de voir mon nom se continuer de la sorte, répondit M. de Gerlande, très grave. Mais je ne voudrais pas donner ma fille à un homme dont je sais peu de choses. (En effet !) C'est pourquoi je te disais : « Répondrais-tu de ton ami ? » Qu'est-il moralement ?

— Une perfection ! répliqua Tancrède.

— C'est trop ! dit l'abbé Mourroux, souriant.

— Sincèrement, assura le jeune homme, si j'avais une sœur, je serais heureux de la confier à mon camarade. On ne peut rien dire de plus, n'est-ce pas ? Montbrul est intelligent, sérieux. Ses parents sont morts, et il n'a pas profité de sa liberté pour faire des bêtises.

— Ah ! c'est très bien ! dit le comte, pénétré. Vous le voyez, l'abbé, j'avais deviné juste : il n'a plus ses parents.

On pouvait se demander si ce « très bien » était un *satisfecit* donné au vicomte et à la vicomtesse de Montbrul pour avoir quitté cette pauvre terre. L'abbé rajouta une ligne sur la fiche préparée pour le futur époux de Migueline.

Tancrède, lancé sur la voie des éloges, ne s'arrêtait plus. La camaraderie de régiment a peut-être remplacé les amitiés antiques dont les auteurs, jadis, tiraient un bon parti.

— Montbrul est un si charmant garçon ! affirmait le fils de la baronne de Puyméran — laquelle fût morte de colère si elle avait pu entendre son fils. — Non seulement il est très chic, mais il possède un tas de qualités. Je n'ai jamais rencontré un caractère plus agréable.

— Ah ! interrompit le comte, ravi, c'est parfait ! Avec Migueline, il faut un esprit... conciliant.

Tancrède reprit avec une flamme nouvelle :

— Il prend toujours les choses du bon côté, il ne leur donne pas plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir...

— Enfin, votre oncle peut l'accepter les yeux fermés ! ajouta l'abbé, se mettant à rire. Comment un pareil phénix n'a-t-il pas encore été capturé par une mère désireuse de faire le bonheur de sa fille ? Il est donc très laid ?

— Laid ! se récria Tancrède. Un type splendide !... Tenez, un peu le genre de Migueline, mais pas son air de vouloir faire mettre les foules à genoux. Un grand blond, mince, pétri de race. Vous voyez ?

M. de Gerlande était dans l'enchantement :

— Oui, je vois. Cela ferait un couple magnifique... A ton avis, ils pourraient se plaire ? Migueline a découragé tant de prétendants...

— Elle n'aurait pas découragé celui-là ! répliqua Tancrède, froissé. — Il se sentait une âme de mère pour son candidat.

— Ainsi, tu me l'affirmes, il a bon caractère, ton ami ? insista le comte. Il est agréable comme société ?

— Délicieux ! assura Tancrede (on eût dit qu'il en mangeait).

— Je te demande tout cela, expliqua l'oncle très vite, parce que, je t'en préviens, je poserai une condition : ton camarade accepterait-il de vivre chez moi ?

Entendant ceci, Tancrede songea :

« Quelle puissance a donc l'amour paternel ! Il a un drôle de goût, mon oncle !... Une autoritaire pareille ! du diable si je m'y cramponnerais ! »

Tout haut, il répondit d'un ton dubitatif :

— Ah ! ça !... je ne puis vous le certifier. Il faudrait d'abord mettre François et Migueline en présence, naturellement. Tout dépendra de l'impression que ma cousine produira sur lui. Il est habitué à vivre à sa guise. Sa fortune le lui permet.

— C'est dommage ! interjeta le comte, avec une candeur à nulle autre pareille.

Tancrede parvint à garder un visage impassible ; il poursuivit :

— Si Montbrul est emballé à fond, il fera ce que lui demandera Migueline. Aucune autre considération ne sera de quelque poids. Pour ceux qui apprécient ce type de femme si grande et si blonde, Migueline doit être fort séduisante, il me semble.

Ceci d'un ton de bonté miséricordieuse qui était la revanche de tous les airs protecteurs à lui adressés par sa superbe cousine.

— Il faudrait qu'il puisse venir ici, dit M. de Gerlande, pensif. Je pourrais l'inviter, mais... c'est un peu délicat, et puis je ne sais pas où il habite.

L'abbé Mourroux regarda le ciel. Il devait, mentalement, prendre à témoin ses aïeux. Tancrede éclata de rire ; cela couvrait depuis trop longtemps. Il proposa :

— Si vous le désirez, je puis servir d'agent de liaison. Je n'ai jamais marié personne, je serai charmé de commencer par ma cousine ; François est fait pour elle.

A part soi, il achevait, rancunier :

« Ah ! oui, il est fait pour elle ! Il sera le maître,

et comment !... Aussi, pourquoi me rappelle-t-elle sans cesse que je suis petit ? »

Le comte, réellement touché par ce dévouement, cherchait déjà en esprit quelle sorte de cadeau de nocces il pourrait faire à cet inestimable Tancrede.

Celui-ci reçut les remerciements de son oncle avec modestie. Il affirma que rien, sauf son propre mariage, ne lui causerait plaisir semblable à celui de Migueline avec François de Montbrul. Alors le comte lui dit, en riant, de se hâter ; il ne faut point retarder les joies : la vie est courte.

Il pensait aussi :

« ... Et l'embarquement pour le Maroc tout proche. »

Tancrede répondit avec gaiété :

— Soyez tranquille, je ferai de la vitesse..., ne fût-ce que pour moi. Maman me croit épris de Migueline, et cela me gêne beaucoup. Une fois ma cousine engagée officiellement, je pourrai présenter à ma mère sa future belle-fille, en lui disant que je cherche à me consoler. Elle criera tout de même un peu moins.

— Ah ! très bien ! fit l'abbé Mourroux, diverti : vous fiancez votre cousine dans un but d'intérêt personnel.

— Monsieur l'abbé, répliqua Tancrede avec bonne humeur, l'intérêt personnel, c'est encore ce qu'on a inventé de mieux comme stimulant. Ce n'est pas très chic, mais les hommes sont des hommes !... Et puis, dans le cas présent, je suis sincèrement heureux d'être utile à mon oncle. J'irai donc voir Montbrul. Il réside, en automne, dans une propriété dont il a hérité il n'y a pas très longtemps, aux confins de la Lozère et du Lot. Cela s'appelle Serre-de-Claux.

— S'il a une maison à lui, objecta M. de Gerlande, ennuyé, il refusera peut-être de l'abandonner pour Pontalric ?

— Oh ! mais il ne s'enterre pas douze mois par an dans sa forêt ! Il voyage beaucoup et fait de longs séjours à Paris, chez son beau-frère et sa sœur.

— Il n'est pas fils unique? interrogea promptement l'abbé Mourroux. Cela m'est égal, à moi! Je vous le demande au point de vue généalogique, pour mes fiches personnelles.

Il prit une vieille enveloppe sur le bureau et répéta :

— Nous disons : une sœur?

— M^{me} du Puyroux. C'est l'aînée. Son mari est secrétaire d'ambassade à Vienne. Ils ont deux ou trois mioches. François m'en a parlé quelquefois; il aime beaucoup les enfants.

Le comte fit un geste approbateur. C'était une bonne note.

— Je ne connais pas la date de la naissance de M^{me} du Puyroux, continua l'ancrède, dictant à l'abbé qui griffonnait sur sa vieille enveloppe. Il y avait un autre garçon, tué pendant la guerre, à Verdun, puis François. Il a vingt-sept ans.

— Vingt-sept ans? C'est parfait! déclara le comte. Je le croyais de ton âge, mais cela vaut mieux ainsi... Alors, mon cher garçon, c'est entendu : tu iras sans tarder voir ton ami, car, cela va sans dire, il ne s'agit pas d'autre chose : une simple visite destinée à continuer les bons rapports entre vous. Je ne lui fais pas offrir ma fille. Je la lui donnerai, s'il me la demande. Tu saisis?

— Parfaitement. Je comprends très bien mon rôle : je ne suis pas tout à fait Eliézer. D'abord, je n'emporterai point de présents et ne me ferai pas suivre d'un long cortège de chameaux. C'est encombrant, les chameaux, et coûteux; ça mange!... Et puis cela me ferait remarquer en route.

— Ah! Eliézer! ah! ah! dit l'abbé Mourroux, riant avec fracas.

Cette question était réglée. Restait à savoir comment on pourrait donner à M. de Montbrul l'envie de connaître Pontalric et sa famille, et lui expliquer pourquoi ladite famille tenait tant à le voir.

L'abbé Mourroux, qui s'intéressait beaucoup à la fusion des branches de la famille de Gerlande, conseilla vivement à son ami d'envoyer à M. de Mont-

brul un de ses livres. Ceci parut génial au comte. Il hésita seulement sur le choix de l'ouvrage et demanda l'avis de l'assistance.

Tancrède se désintéressait de la question. Il n'entendait rien à l'histoire et tenait uniquement à ce que l'on ne le chargeât point d'un trop gros paquet.

En raison de ce vœu, on écarta le fort volume tout d'abord choisi. Il contenait cependant le fac-similé d'une lettre de Louis VIII, dit le Lion; laquelle lettre le roi s'était borné à signer, ce qui était déjà bien joli. Mais Tancrède poussa des cris devant les dimensions du livre. On se rabattit sur une très petite plaquette (six pages) éditée luxueusement : *Charte des libertés et privilèges accordés à la ville de Pontalric par Just-Hector, comte de Pontalric (1150)*.

Cela ne pesait pas trop. Tancrède allait se retirer, emportant l'objet enrichi d'une belle dédicace à François de Montbrul, quand il s'arrêta, soudain perplexe.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'écria l'abbé Mourroux, impatienté, car il avait hâte de se remettre au travail.

— Il y a, répondit Tancrède, très déconfit, il y a maman, parbleu! Comment pourrais-je filer sans lui dire où je vais? Et, si je parle de François, elle soupçonnera quelque chose. Les mères ont un œil terrible!

— Ah! diable! fit le comte.

— Partez sans avertir M^{me} la baronne, suggéra l'abbé.

— Vous croyez cela facile? eh bien! vous ne la connaissez pas, maman! Je préférerais la décider à rentrer à la maison en me laissant à Pontalric en consigne... On me retrouvera plus tard.

— Le plus tard possible, dit le comte affectueusement. — Il rit. — C'est une bonne idée, mais charge-toi de l'opération, mon petit; je ne puis avoir l'air d'insinuer à ta mère que sa présence m'est à charge... Cela n'est pas, ajouta-t-il avec courtoisie.

— C'est empoisonnant ! soupira Tancrède. J'aurais cependant besoin d'avoir les mouvements libres. Il me faut des ruses d'apache pour voir Riquette. Un jour ou l'autre, les petites Landraguet mangeront le morceau.

— De toute nécessité, il faut que Migueline soit fiancée avant une nouvelle invitation des Kingsbury, reprit M. de Gerlande, suivant sa pensée secrète.

— Ce n'est pas la peine d'être engagé, si je ne peux voir Riquette qu'entre cinq ou six vieilles dames ! poursuivit Tancrède sur le même ton. Maman est un obstacle formidable ; tâchons de le contourner.

« Il y aurait peut-être un moyen... — Il hésita. — Je vous en prévient, cela débute par un mensonge, mais tant pis !... Ce ne sera ni mon premier ni mon dernier : je vais raconter à ma mère que Migueline me voit sans malveillance — nous ne nous entendons pas du tout, mais maman me croira ; — j'ajouterai que sa présence me paralyse, il serait nécessaire de me laisser seul ici pendant quelques jours. Maman comprendra. Sans tarder, je vous le parie, elle sera dans l'obligation morale d'aller chez une amie. Je profiterai de son absence pour rendre, moi aussi, une visite tout amicale à mon vieux copain de régiment ; je lui offrirai votre petit machin... ; enfin je me débrouillerai ! »

L'abbé Mourroux écoutait le jeune homme avec un vif intérêt.

— Savez-vous, dit-il, admiratif, que vous êtes très intelligent, Tancrède ?

— Remarquable !... Je l'ai toujours pensé ! s'écria l'oncle, encore sidéré par l'ingéniosité de ce neveu, jugé précédemment assez ordinaire. Embrasse-moi, mon petit !

— Si vous y tenez, acquiesça Tancrède.

On ne pouvait réellement trouver meilleur garçon.

VII

En lisière du chemin qui conduit à Serre-de-Claux, des hêtres géants étalaient la splendeur de leur feuillage cuivré sous le ciel rose où brillait un mince croissant de lune. Le soleil disparu, les arbres semblaient fulgurants, et les feuilles rousses, dont le sol était jonché, faisaient paraître la terre de l'avenue presque violette.

Tout au bout, la masse noire du château commençait à se trouer de points lumineux. Un peintre aurait admiré ce triple éclairage du ciel, de la lune et des lampes de la maison. Tancrède de Puyméran, à l'instant d'arriver chez son ami, pensait que le paysage était superbe, mais austère. Il se représentait mal le garçon élégant, raffiné, qu'était François de Montbrul, dans cette demeure montagnarde. Quelle étrange figure il devait y faire!... En vérité, le style de l'hôtel de Gerlande lui conviendrait mieux.

Tancrède se disait aussi qu'il était génial, car il est naturel à l'homme de penser du bien de soi. La rapidité avec laquelle il avait mené à bien ses combinaisons le laissait encore émerveillé. La baronne avait fort bien admis l'urgence d'un petit déplacement; François de Montbrul, auquel le jeune diplomate bienveillant, accrédité par le comte de Gerlande, avait écrit pour lui annoncer qu'il passerait tout près de Serre-de-Claux et ne croyait pas être indiscret en lui demandant une hospitalité de vingt-quatre heures, avait répondu, par le retour du courrier, qu'il serait charmé de l'avoir pour hôte le plus longtemps possible.

Tancrède supposa que son camarade s'ennuyait, et cela lui parut d'excellent augure pour ses projets.

L'automobile avançait silencieusement, l'allumage coupé, vers les constructions massives, faites pour braver le rude hiver cévenol. Il essayait de s'imaginer sa cousine dans ce cadre et n'y parvenait point.

Un éclair de gaieté passa dans les prunelles du petit Puyméran. La veille encore, Migueline s'était montrée particulièrement moqueuse, demandant à son cousin « s'il saurait se débrouiller tout seul, en l'absence de sa mère? » Lui avait encaissé les remarques avec un sourire angélique, et répondu :

— Tu te moques de moi. C'est ton droit. Mais, tu sais, tu me le payeras !

Ah ! quelle belle revanche à prendre sur cette insupportable Migueline : la voir éprise de François ! Car elle apprendrait tôt ou tard que l'on ne peut « manœuvrer » un mari ainsi qu'un père, trop faible pour dire « non ». Est-ce que les femmes ne devraient pas toujours dire « oui », d'abord?... Quand elles sont gentilles comme Riquette...

La vision de Riquette remplaçant l'image de Migueline, Tancredé sourit, et, comme l'automobile stoppait devant la maison, le sourire tomba sur le vicomte de Montbrul qui sortait.

C'était un superbe garçon, très grand, avec cette élégance de tournure que donnent la sveltesse de la taille et un bon tailleur ; cet air que Tancredé définissait en ces termes concis : « Un peu prince, mais pas à la pose. » M. de Montbrul s'avança la main tendue, un sourire faisait briller ses yeux gais. Il dit :

— Bonsoir, mon vieux ! Tu es gentil de ne m'avoir pas oublié.

Tancredé termina son examen par cette réflexion brève : « Pétri de chic !... Mon oncle m'en fera des compliments ! » Tout haut, il répondit avec chaleur :

— T'oublier !... Les amitiés de régiment, c'est sacré ! — Il serra la main de François. — Je suis content de te retrouver. Tu n'as pas été surpris en recevant ma lettre ? J'étais tout près d'ici... ; mon oncle m'avait prêté son auto et son chauffeur...

— Il est remarquable dans sa branche, ton oncle ! remarqua François, dans un rire qui fit briller ses dents étincelantes. Voilà un homme complaisant et généreux ! Je t'engage à le soigner !... Veux-tu entrer ? Ah ! je dois t'en prévenir : le confort, à Serre-de-Claux, est un mot vide de sens. Ça m'amuse de camper pendant quelques mois. Tu te croiras en gîte d'étape.

Tancrède, tout au plaisir de retrouver son ami, répondit avec élan :

— J'adore ça !... Chez mon oncle, à Pontalric, il y a trop de protocole. C'est assommant !

A peine eut-il proféré ces mots, il eût souhaité les reprendre. Peut-être François ne se soucierait-il point d'écourter ses semaines de camping pour venir partager la cérémonie familiale ?

M. de Gerlande-Montbrul ne prêta point d'attention à cette réplique ; il répéta encore une fois, très amical :

— Entre donc !

Tout de suite Tancrède fut séduit par le charme particulier, mélange de simplicité et de grandeur, de cette demeure provinciale. Il comprenait que François pût trouver de l'agrément à vivre là plusieurs mois de suite en gentleman-farmer. Le site était pittoresque, la maison attirante. Il n'y avait point à hésiter : il fallait présenter François à Migueline.

... Le vicomte de Montbrul, à cent lieues de soupçonner les plans stratégiques de son camarade, attendait Tancrède pour dîner, et il l'attendait avec impatience, car, ayant chassé tout le jour, il avait grand'faim.

Que diable pouvait-il bien faire dans sa chambre, Puyméran ? Il ne se mettait tout de même pas en smoking, comme à Pontalric, chez son oncle ?

Ici, Montbrul pensa qu'il n'avait pas songé à s'informer quel était cet oncle. Étant très poli — chose rare à notre époque, — il regretta d'avoir prêté si peu d'attention aux paroles de son ami.

Tancrède se décida cependant à se montrer. Il descendit l'escalier au galop, ceci lui donnait l'air

plus collégien que jamais. François pensait : « Mais qu'il est gosse ! » Et Tancrède, examinant son camarade, debout sous la pleine lumière tombant du vieux lustre à trois becs, suspendu à la voûte du vestibule : « Pourvu qu'il aime les femmes grandes et blondes ! Après le café, je compte dix et j'amorce ! »

— Viens-tu ? dit, à cette minute, l'accent impérieux et amical du vicomte de Montbrul.

Le fiancé de Riquette obéit, en continuant à se dire : « Si je réussis, mon oncle me bénira ! »

L'impossibilité manifeste d'amener la conversation sur le sujet sentimental devant le valet de chambre, le contraria. Il étudiait Montbrul avec une attention telle que celui-ci, étonné, finit par interroger :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

Tancrède avait décidément de sérieuses aptitudes pour la diplomatie. Il sourit en répondant avec aisance :

— Je pensais à ma mère en voyant tes plats de Moustiers. Chez elle, tout est sous clef, par crainte de déprédations. Elle ne comprendrait pas que tu puisses prodiguer tes belles faïences pour toi seul.

— J'aime être entouré de jolis bibelots, répliqua le jeune maître de maison, avec ce grand air nonchalant qui émerveillait Tancrède. Pourquoi m'en passerais-je ?

— Ma mère me répète sans cesse, continua Puy-méran, que l'être humain est quelque chose de tellement vil et méprisable !... Il ne devrait s'accorder aucune satisfaction.

— Elle est sévère, ta mère ! s'écria le vicomte, éclatant de rire. Tu t'amuses beaucoup dans sa société ?... Oh ! pardon ! Je ne voudrais pas être impoli.

— Tu ne l'es pas. Je me rase à mort. Mais cela ne durera plus bien longtemps. Lorsque je serai marié...

En lui-même il achevait : « Voilà ce qui s'appelle amorcer ! Je suis génial !... »

Les derniers mots furent sans doute perdus pour M. de Montbrul ; il se tourna vers le valet de chambre, en ordonnant :

— Servez le café ici.

Et, s'adressant à Tancrède :

— C'est plus agréable de ne pas se déranger tout de suite. Veux-tu fumer ? Je n'ai que des Abdullahs.

Tancrède compta mentalement et très vite jusqu'à dix ; ensuite il dit, en souriant d'un air aimable :

— Et toi..., quand te maries-tu ?

François de Montbrul étendit le bras vers le candélabre pour allumer sa cigarette ; il laissa sortir le domestique avant de répondre :

— Je ne suis pas devin pour le savoir. Naturellement, j'ai envisagé cette éventualité, mais il faudrait rencontrer une jeune fille qui me plaise, et réciproquement. Je ne sais si je plairais, mais je n'ai encore point vu de jeune fille sans me dire aussitôt : « En voilà une qui ne sera pas ma femme ! »

— Ah ! Pourquoi ? fit Tancrède, intéressé. Tu es très vieux jeu ?

— Je croyais être moderne, au contraire ; c'est peut-être tout pareil à très vieux jeu. A notre époque de vitesse, le présent n'existe pas. C'est être déjà au passé que se complaire dans aujourd'hui, dit François gaiement. Alors je suis *up to date* en voulant être à demain, qui sera sans doute semblable à ce qu'était avant-hier, puisque le très neuf est généralement copié sur le plus ancien.

— Tu es paradoxal !

— Mais non, pas même cela : je ne suis rien. Cela donne moins de peine. Je prends les choses et les gens comme ils sont... : il est juste d'ajouter que, lorsque les deux ne me plaisent pas, je les laisse.

— Et les femmes d'aujourd'hui te déplaisent ? Pour quelle raison ? Tu es contre les cheveux coupés et la campagne pour le droit de vote ?

— Je m'en moque ! répliqua Montbrul, employant un autre verbe ; car c'est être rétrograde qu'attacher de l'importance à de pareilles questions. Je comprendrais plus facilement leur désir de voter que celui de couper leurs cheveux ; quand ils sont beaux, elles ne savent pas ce qu'elles perdent ; mais ceci est un détail.

— Alors ?

— Alors je me demande, aujourd'hui où les jeunes filles ont obtenu tout ce qu'elles voulaient en fait de liberté, quel sort elles réservent au mari, puisque, se marier, c'est maintenant, pour elles, la perte d'une grande partie de leur liberté, au lieu d'être une émancipation, comme pour nos grand'mères.

« Nos grand'mères avaient des travers, mais elles étaient généralement de bonnes épouses ; elles avaient l'idée qu'il fallait rendre nos grands-pères heureux... J'aimerais autant voir cette mode revenir pour remplacer celle des garçonnnes. Avec les habitudes présentes, je ne suis pas certain qu'une femme pourrait prendre du plaisir à m'être agréable. Aussi, jusqu'à nouvel ordre, je reste comme je suis... Ce n'est pas le rêve, mais, faute de mieux, je m'en contente.

— Pas le rêve?... C'est une façon de parler ?

François de Monthbrul répliqua, d'un ton qui voulait continuer à paraître léger et devenait sérieux :

— Non. C'est la vérité. Je ressens parfois un cafard terrible. J'ai la nostalgie du foyer. Je ne puis dire que j'en ai un : je suis un nomade ; avec mon père, jadis, nous avons circulé de garnison en garnison, puis habité successivement Londres et Rome, quand il était attaché militaire. Après, j'ai continué à voyager. C'est fastidieux, à la longue. Voilà pourquoi je fais des séjours ici. J'ai l'illusion de retrouver le home parce que, autrefois, ma sœur, mon frère et moi y venions enfants.

— Tu es déjà « à la recherche du temps perdu » ? fit Tancrède. Je ne te croyais pas le goût du passé aussi développé.

— Mais je suis au présent !... Mon passé n'est pas encore assez vieux pour offrir du charme. — Il rit. — Et ton présent, à toi, si tu m'en parlais un peu ? Tu te plais chez ton oncle, à Pontalric ? Est-ce parce que tu as une jolie cousine ?

Pour cette question, Tancrède l'eût volontiers remercié. Il répondit, jouant l'indifférence au naturel :

— Oui, mon oncle a une fille très jolie. On la considère comme une beauté; mais, moi, elle ne m'emballa pas. Elle est grande!... Et puis...

Il s'arrêta. Montbrul pensait, amusé : « Elle se fiche de lui ! » Tancrède termina d'un air triomphant :

— Mon cher, je suis fiancé !

— Tu es fiancé ? répéta le vicomte de Montbrul, ébahi. C'est une blague ?

En guise de réponse, Tancrède cueillit dans son portefeuille une photographie, et dit simplement :

— Tiens, regarde !

C'était un groupe pris à la suite d'un pique-nique, par le jeune Mick de Landraguet. Au premier plan figuraient M^{lle} Riquette et Tancrède; elle avait l'air candide; lui faisait les yeux blancs. Auprès d'eux, Migueline de Gerlande, droite comme un grand lis dans le manteau clair ourlé de fourrure, s'appuyait contre un arbre. Elle avait quelque chose d'exquis dans le regard, une pose harmonieuse où l'on ne sentait ni l'apprêt ni l'effort. C'était l'Elle-même Beauté. On ne voyait plus qu'elle; les autres personnages disparaissaient.

— Sacrebleu ! s'écria François de Montbrul, devenant très rouge. Tu as une veine !... Mes compliments, mon vieux : elle est magnifique, ta fiancée ! Par hasard, elle n'aurait pas une sœur jumelle toute pareille ? Je te demanderais sa main.

Tancrède se dit avec ravissement : « Ça y est ! J'ai trouvé le bon truc ! »

Tout haut, il répondit :

— Ah ! mais non, pas la grande blonde. Ma fiancée est à côté de moi. Une toute petite, jolie ! un amour ! On dirait une statuette de Saxe, et gentille avec cela ! Je l'adore, et, tu sais, elle me le rend !

Il profita du silence de François, plongé dans l'examen de la photographie, pour développer son thème. L'énumération des vertus et qualités de M^{lle} Frayol-Laguèze dura un bon moment.

— Ah ! la petite à côté de toi... ? Elle est charmante, finit par émettre son ami, d'un accent lointain.

— Unique ! affirma Tancrède, lorgnant sournoisement François. Je suis tellement heureux ! Je...

— La blonde, qui est-ce ? interrompit brusquement le vicomte de Montbrul.

D'un air détaché, Tancrède le renseigna :

— Ma cousine... et la tienne. — J'ai toute ma raison, n'aie pas peur ! — Cette beauté se nomme Migueline de Gerlande. Son père est mon oncle, puisque sa femme était la sœur de maman.

— Eh bien ! par exemple, c'est curieux ! s'écria Montbrul. Je suis le cousin de cette jolie personne !... La vie vous réserve des surprises !

— Oh ! c'est éloigné ! fit Tancrède avec insouciance. Mon oncle m'a expliqué votre degré de parenté. Il s'intéresse à ces questions de filiation. C'est un savant. Il est vieux jeu en diable, et très « famille ». Enfin, un phénomène ! conclut-il en riant.

Il se pencha par-dessus l'épaule de François pour regarder le groupe :

— Tu la trouves belle ? Pour ceux qui apprécient le type classique, elle est bien, en effet. Généralement, elle plaît beaucoup ; aussi les adorateurs s'alignent à ses pieds, mais elle n'a pas encore pris la peine de relever l'un ou l'autre... Dis donc, si tu me rendais ma photographie ?

Montbrul obéit. En voyant son ami replacer de nouveau l'image dans sa poche intérieure, il éprouva une sourde envie de le battre. D'un mouvement nerveux, il se leva, écartant son siège, et proposa :

— Veux-tu venir voir les études que j'ai rapportées d'Irlande ?

— Tu travailles beaucoup ? interrogea Tancrède, aimable.

— Quelquefois, entre mes repas ! répondit Montbrul, gaîment. Pour l'instant, je suis dans une vague de paresse.

... L'atelier, contrairement au reste du logis, était de style moderne. Peu de meubles : des divans, des bibliothèques très basses ; les bibelots étaient prosaïques, mais les moindres objets avaient une valeur très grande. Des livres partout, sur les tables et

même à terre, montraient les goûts intellectuels du maître de céans.

— Quel tas de bouquins ! s'écria Tancrède, en s'allongeant dans un fauteuil. Tu les as tous lus ?

— Êt quelques autres encore, oui.

— Ce doit être indigeste ! avaler tout ça ! Moi, j'en mourrais ! Si mon oncle Gerlande te voyait, il serait agréablement surpris. Pour lui, tous les garçons d'après la guerre sont de jeunes brutes, et pas autre chose.

— Il est bien gentil, ton oncle !

— Oh ! délicieux !... Tellement agréable que l'on se demande s'il est réellement vivant ; le coffre-fort placé à portée de la main d'un neveu par la divine Providence ! Si le verre coûtait moins cher, on pourrait le faire encadrer.

François se mit à rire. Il n'avait jamais supposé autant d'esprit à Puyméran :

— Fais un sacrifice et mets-le sous globe. Une famille telle que la tienne, c'est sans prix... Est-il réussi au physique comme au moral, ton parent, qui est aussi le mien ? Ressemble-t-il à sa fille ?

— Il est très bien, dit Tancrède, en feignant de s'absorber dans les albums de voyage de son ami. Si je me mariais à Pontalric, tu pourrais le voir, lui et sa fille qui serait un beau modèle pour toi, si elle consentait à poser. Mon oncle serait certainement charmé de te connaître ; il est très attaché à tout ce qui est sa famille, même lointaine. A ce propos, j'oubliais : Il m'a chargé de te remettre un petit machin... Oh ! ne te frappe pas : ça n'a rien de remarquable, mais je n'ai pas voulu le froisser en refusant de me charger de l'objet... Mon oncle s'adonne à l'histoire, il s'intéresse au passé de Pontalric. Il a déniché une vieille charte de 1450.

— Il me l'envoie ? fit le représentant de la branche cadette de Gerlande, vraiment estomaqué. En vérité, c'est... c'est tout à fait aimable.

— Je t'en prie, ne te fatigue pas ! coupa Tancrède avec un petit rire. C'est une reproduction de la charte..., avec une belle dédicace. Demain, je te

remettrai ce précieux cadeau. Car tu ne tiens pas, je suppose, à ce que je me dérange maintenant?

— Mais si!

« Il est fanatisé! songea Tancrède. Je suis épâtant! »

— Lève-toi, continua François avec un sourire, et va chercher le présent de ton oncle. J'adore recevoir des cadeaux de ma famille.

— C'est naturel, même quand il ne s'agit pas de la famille; lorsque Mick m'a donné la photo de Riquette, j'ai eu beaucoup de plaisir.

— Quand te maries-tu? interrogea Montbrul, jugeant qu'il n'avait pas montré assez d'intérêt à son camarade.

— Tu es pressé d'être garçon d'honneur? répliqua le petit baron. Je regrette de ne pouvoir te répondre par une date toute proche. Il y a certaines difficultés..., ma mère avait formé d'autres projets...

Il pensait : « Me faire épouser Migueline, et, ça, plutôt la mort! » — Pourtant, ma fiancée est faite pour lui plaire. Elle est si douce, si gentille! Elle fera tout ce que je voudrai : elle me l'a dit.

— Elles le disent toujours, tu sais! avertit Montbrul, d'un ton de frère aîné plein d'expérience.

— Oh! mais Riquette est différente des autres! protesta Tancrède, convaincu. Lorsque tu la verras, tu comprendras quelle veine j'ai eue de lui plaire.

Il sortit là-dessus, laissant Montbrul sceptique quant aux qualités de soumission de la future M^{me} Tancrède. Il prévoyait la main-mise à bref délai sur le commandement. Pour peu que cette délicieuse Riquette fût intelligente, elle aurait promptement asservi son époux.

Tancrède revint deux secondes après, chargé de la plaquette qui pesait si peu.

— Voilà! dit-il, tendant l'œuvre du comte Léonce à son ami. C'est en latin, mais il y a une traduction française, afin de pouvoir être offert en hommage à quelques dames.

— Elles le lisent?

— Quand elles sont très polies, oui. Ce n'est pas long, heureusement !

— En effet, reconnut François, encore interloqué par ce cadeau, c'est plutôt exigü — il se rattrapa, — mais la dédicace est fort aimable.

Il hésita un instant avant d'articuler :

— Je ne manquerai point d'exprimer à ton oncle toute ma gratitude, lorsque je passerai par Pontalric.

Tancrède crut qu'il allait voler dans les bras de son camarade.

— Ça, c'est une bonne idée. Les hommes de son âge sont sensibles aux égards de la jeunesse !... Mon oncle est comme tous les écrivains : il gobe un peu ses productions. Alors il sera flatté. Tu devrais venir le voir pendant mon séjour à Pontalric. Il est très hospitalier ; chez lui, c'est un va-et-vient constant d'amis de passage. Viens donc, mon vieux ; je voudrais te présenter à ma fiancée. Tu verras comme elle est charmante.

François eut un geste vague et un sourire également dépourvu de signification. Il ne promit ni ne refusa.

Tancrède ne commit point la maladresse d'insister. Il mit le plus grand soin à empêcher Montbrul de revenir sur le sujet Gerlande. Il voyait celui-ci tout prêt à lui demander :

« Montre-moi donc encore la photographie de ta cousine ? »

Pourquoi lui faire ce plaisir ? Il n'avait qu'à venir la voir !

VIII

Tancrède était venu à Serre-de-Claux pour vingt-quatre heures, mais il se laissa volontiers convaincre d'y rester plus longtemps.

En quatre jours, les sentiments de Montbrul à

son endroit évoluèrent, et cela jusqu'à la contradiction totale, plus de vingt fois. Tour à tour il jugea le fiancé de Riquette : très gentil, insupportable, inepte, et vraiment fort intelligent.

Pendant ces journées, il faut le dire, son invité sembla prendre à tâche de lui mettre les nerfs à fleur de peau.

Le tout petit baron de Puyméran, montrant qu'il n'est pas nécessaire d'être grand pour avoir beaucoup de cervelle, exécutait méthodiquement le plan conçu dès le premier soir ; sachant fort bien que le meilleur moyen d'exciter l'envie chez un individu est de répéter sans cesse : « Oui, c'est superbe, mais inutile d'y songer : c'est irréalisable ! » il s'efforçait de démontrer à François que Migueline était inaccessible.

Il avait toujours un peu de peine à ne pas rire, en voyant son camarade se mordre les lèvres avec cet air qui signifie : « Il n'y aurait pas d'impossibilité, si je voulais. » M. de Montbrul eût été vraiment sorcier s'il avait deviné que le but secret de son ami était justement l'inciter à vouloir.

Tancrède employa le temps de son mieux. Il chassait avec François, suivait son ami dans ses inspections à travers les propriétés, ou le regardait peindre. Tout cela ne l'empêchait point de parler de son bonheur et des innombrables perfections de sa fiancée, sans omettre d'entremêler savamment l'éloge de M^{lle} Riquette et celui de Migueline, en y joignant d'habiles critiques de cette dernière ; ceci avait le don d'exaspérer Montbrul.

Tancrède lui offrait ce régal à dose massive, et de préférence le soir, à cette heure qui précède le dîner, où, dans l'atelier égayé par un feu de branches, ils se reposaient tous les deux, après avoir couru la montagne ; l'heure un peu triste et pourtant délicieuse, appelée par François : « le moment du cafard agréable » ; ce moment où l'on désire, où l'on regrette, où l'on se dit : « Ce n'est que ça, la vie ? » Et en même temps : « Comme on est bien, ici ! »

François se serait trouvé très bien chez lui, si

Tancrède avait consenti à refréner son expansion. Entendre répéter cet éternel cantique : « Ma fiancée m'adore!... Tu ne peux savoir combien je suis heureux!... » mettait sur les lèvres de Montbrul cette question retenue à grand'peine :

« Tu ne pourrais pas me parler d'autre chose, pour varier un peu? »

Il ne le disait point, car presque toujours le nom de Riquette amenait une digression sur ses amies, son entourage, la vie mondaine à Pontalric, et, suivant la courbe ascendante, atteignait le point culminant, représenté par les Gerlande.

Dès l'instant où Tancrède lui avait montré la photographie de sa fiancée — par contre-coup, celle de Migueline, — François avait trouvé M^{lle} de Gerlande extrêmement jolie; mais nombre d'autres femmes aussi jolies avaient croisé son chemin sans retenir longtemps son attention. L'indifférence quasi dédaigneuse avec laquelle Tancrède parlait de cette jeune beauté, surtout la façon dont il représentait Migueline comme impossible à conquérir, faisaient secrètement souhaiter à François de voir si Puyméran disait vrai.

Après quatre jours de cet exercice, il ne fit plus aucune difficulté pour accompagner son ami à Pontalric. Lui aussi se sentait tout à coup un vif désir de reprendre avec la branche aînée de sa famille des rapports interrompus depuis trop longtemps.

Tancrède télégraphia au comte de Gerlande pour lui annoncer son retour et la visite de Montbrul. En quittant Serre-de-Claux avec son camarade, il songeait, émerveillé par son habileté : « Ça va!... Il est monté à bloc. »

Après cela, une crainte lui vint, à laquelle il ne s'attendait point en commençant la campagne : le charme de Migueline n'agirait-il pas trop profondément sur François?... Quand elle voulait plaire, elle ensorcelait. Si elle allait subjuguier le jeune homme au point de le rendre faible, lui aussi?... C'est qu'il ne le fallait pas! ah! mais non!...

Ayant gagné la première manche, Tancrède eut

peur d'avoir trop bien réussi. Un coup d'œil jeté discrètement sur son compagnon le rassura. Le vicomte de Monthrul n'avait rien dans les traits ni l'expression qui indiquât la faiblesse de caractère. Il était d'humeur très gaie, extrêmement bon; Tancrède avait pu achever de s'en convaincre en voyant l'attachement des paysans de Serre-de-Claux pour le jeune châtelain; mais, selon la phrase chère à Tancrède, il ne se laisserait pas « manœuvrer ». On pouvait lui confier le commandement de l'hôtel de Gerlande.

Une fois parvenus devant le portail de son oncle, il se tourna vers Monthrul et annonça :

— Voilà l'immeuble!... Il te plaît?

— Beaucoup! affirma l'interpellé, sincère.

— Eh bien! tant mieux! fit brusquement Tancrède, à l'extrême surprise de son ami.

.
Chaque semaine, le samedi, il y avait un thé-bridge chez le comte de Gerlande. Migueline réunissait toutes ses amies; les frères ou cousins — sans excepter les flirts — de ces demoiselles ne manquaient point de les escorter; quelques mères, bridgeuses fanatiques, et de vieux messieurs, pour lesquels la partie quotidienne était chose sacrée, se joignaient à l'élément jeune. Le comte recevait avec sa fille et disait plaisamment : « Nous, les ancêtres, sommes là pour faire un fond! »

Lorsque Tancrède et François pénétrèrent dans la maison, ils trouvèrent, au milieu de la galerie, M. de Gerlande qui les attendait, curieux de voir son futur gendre.

À la vérité, depuis la réception du télégramme de son neveu, annonçant la visite du vicomte de Monthrul, il se mélangeait au plaisir de connaître son jeune parent un certain regret d'avoir chargé Tancrède d'une mission à but matrimonial, tant est versatile l'esprit humain. Il était précisément occupé à se dire : « Quel ennui suis-je allé chercher là?... J'étais si tranquille chez moi! » en faisant les cent

pas sous le regard ironique des portraits d'ancêtres, lorsque, derrière lui, la voix de Tancrède articula :

— Voilà justement mon oncle !

Le comte, opérant une volte subite à l'instant où M. de Montbrul s'avavançait, faillit recevoir le jeune homme dans ses bras.

Avec une rapidité vertigineuse, ses sentiments évoluèrent encore, mais cette fois en sens inverse de la seconde précédente ; il se dit :

« Le beau garçon ! Si j'avais un fils comme lui !... Pourvu qu'il plaise à Migueline ! »

Avec son urbanité exquise, inimitable, M. de Gerlande arrêta les présentations auxquelles Tancrède procédait d'un air d'allégresse.

— Soyez le bienvenu chez moi, prononça-t-il, la main offerte dans un geste d'amabilité royale Tancrède nous a fait la plus agréable surprise en annonçant votre visite. Je dis *nous*, car ma fille partage mon plaisir de voir se renouer des liens de famille fâcheusement interrompus depuis longtemps.

— En effet ! plusieurs siècles, ce n'est pas l'avant-veille ! émit Tancrède avec bonne humeur.

Avec une aisance égale à celle du comte, François répondit en s'inclinant légèrement :

— Vous m'accueillez d'une façon si aimable, mon cousin, que je ne puis croire à l'interruption des rapports familiaux. Il me semble vous avoir toujours connu.

— Mon cher enfant, dit aussitôt M. de Gerlande, subjugué, vous me rendez très heureux en m'affirmant ceci.

Tancrède eut un petit hochement de tête approbateur. L'oncle Léonce et Montbrul étaient faits pour s'entendre. Selon son expression, « l'accrochage » entre eux venait de s'opérer d'une façon satisfaisante. Restait maintenant à savoir quelle serait l'impression de Migueline.

Quant à celle de François..., Tancrède était sûr d'avance qu'il donnerait à sa cousine la cote 20/20.

Il était satisfait de la marche des événements. Souvent un incident, infime d'apparence, détruit les

plus savantes combinaisons. Un avenir se joue sur le premier coup d'œil, le mot initial. Les sympathies ou les antipathies naissent dès la prise de contact ; le sentiment du début ne peut jamais être complètement effacé par la suite. Tout dépend d'une minute.

François de Montbrul fut conquis sur-le-champ par la simplicité, la courtoisie du comte Léonce. Il le définit en termes brefs : un beau vieux gentleman.

M. de Gerlande, séduit par le physique splendide, la perfection de manières du jeune vicomte de Montbrul, écoutait les phrases aimables du nouveau venu, en se répétant avec une sorte de fierté :

« En vérité, cela fait plaisir de voir un garçon chic et bien élevé comme celui-là ! Il n'y en a plus beaucoup. Les jeunes hommes d'aujourd'hui sont trop souvent brutaux et sans-gêne. »

Involontairement, ses yeux se posèrent d'abord sur Tancrède, ensuite sur François. Le premier, certes, n'avait rien de brutal, mais il péchait par excès contraire. L'abbé Mourroux, esprit caustique, l'avait assimilé, un jour, à un bonbon fondant. Ce ne pouvait être pris pour une louange. Dans la comparaison entre les deux camarades, le petit baron de Puyméran se trouva tout naturellement déficitaire.

Tancrède n'enregistra point le regard de bonté condescendante accordé par son oncle. Il prêtait l'oreille du côté du salon, essayant d'identifier les voix féminines dont le ramage parvenait jusqu'à eux, bien que la galerie comptât dix-neuf mètres cinquante de long. Il devint pâle tout à coup, puis violet. Il bredouilla :

— Pardon ! laissez-moi passer !

Et fonça droit devant lui, sans omettre d'écraser le pied de son oncle.

M. de Gerlande sourit.

— Voulez-vous me suivre ? proposa-t-il, tourné vers Montbrul. Ma fille reçoit. La fiancée de Tancrède est ici ; elle l'attend depuis deux heures. — Il prit un temps. — Que voulez-vous ! il paraît qu'elle l'adore !

C'était indulgent et quelque peu moqueur. Fran-

çois se mit à rire. La tournure d'esprit du vieux comte était assez semblable à la sienne propre.

— Cela vous étonne ? dit-il, amusé. Il est plein de qualités, Tancrède.

— Certainement, fit le comte avec sa bonhomie narquoise ; je l'aime bien, mon neveu. C'est un gentil garçon, mais il a une mère... ! La seule pensée d'être la belle-fille de M^{me} de Puyméran doit faire reculer les plus intrépides. Elle a soumis son fils à un tel dressage qu'elle en a fait un véritable agneau pascal !

De nouveau, le jeune homme éclata de rire. Cette réflexion lui vint, tout naturellement :

« Très chic, ce vieux Gerlande ! Il doit être charmant dans la vie quotidienne. Si sa fille a autant d'esprit, je comprends qu'elle ait beaucoup d'adorateurs à ses pieds ! Il me plairait assez de les faire sortir de là pour prendre leur place ! »

On servait le thé lorsque M. de Gerlande introduisit François de Montbrul dans le salon. Il y avait là, réunis par petits groupes, au gré des fantaisies de chacun, une vingtaine de femmes, pour la plupart jolies ; des hommes, généralement très jeunes, châtelains d'alentour, officiers de la garnison : tout le cercle habituel de Migueline. Les petites Landraguet allaient et venaient de la salle à manger, où quelques intimes fumaient et buvaient des cocktails, au salon, où elles aidaient M^{lle} de Gerlande à faire les honneurs du goûter aux personnalités féminines les plus marquantes.

À l'apparition de l'inconnu qu'était Montbrul, le bruit des conversations cessa comme par magie. Les femmes le regardèrent et, par un réflexe inévitable, tous les hommes se tournèrent vers Migueline. M. de Gerlande escomptait ce que l'on nomme au théâtre un « mouvement », mais ce succès dépassait de beaucoup ses espérances ; le terme exact eût été « sensation ».

Dans ce brouhaha élégant et joyeux, François demeurait très calme ; il avait l'habitude d'être regardé ainsi et ne s'en montrait pas autrement vain ;

il cherchait à deviner Migueline au milieu de ces jeunes personnes, et, ne la trouvant pas, il jugeait Tancrède poli jusqu'à l'exagération quant à la beauté de sa cousine.

Migueline, sortant de la salle à manger, apparut dans l'encadrement de la porte. Elle s'arrêta une seconde contre le battant sculpté. Sa robe de velours bleu, d'une nuance exactement semblable à celle de ses yeux, moulait sa taille magnifique; sous la lumière ruisselant des lustres, ses cheveux brillaient comme de l'or vivant.

François, en la voyant, ne put même pas se dire : « Qu'elle est belle ! » les mots n'auraient point exprimé sa pensée. Dans sa vie de voyageur, il avait rencontré nombre de femmes célèbres par leur beauté : aucune ne lui avait fait ressentir cette impression d'éblouissement. Il ne put s'empêcher de rougir en la voyant s'avancer vers lui, et songea : « Elle est éclairante ! »

Migueline eut la sensation d'être enveloppée par le regard posé sur elle, un regard impossible à définir, si volontaire et caressant, tendre et dominateur, qu'elle n'avait jamais rencontré le même.

M. de Gerlande prononça d'un fort grand air :

— Migueline, ton cousin François de Montbrul.

Et, tourné vers François, il articula, malgré lui orgueilleux :

— Ma fille.

Migueline devint rose lorsqu'elle dit, avec un merveilleux sourire, combien elle était charmée de voir son parent inconnu, cet ami dont Tancrède parlait si souvent.

(A noter que Tancrède en avait parlé une seule fois à sa cousine, et cela d'une façon brève.)

Quand Migueline souriait de la sorte, elle était extrêmement séduisante. Son expression hautaine se fondait de douceur; les yeux bleus demeuraient fiers, mais la bouche devenait tendre.

M. de Gerlande, observant sa fille du coin de l'œil, se disait :

« Excellente impression. Il lui plaît; le contraire

m'eût étonné. Montbrul, de son côté... Mais non, c'est curieux, il a l'air bien froid ! »

François, très maître de lui, s'était immédiatement ressaisi. Il s'inclina devant sa cousine avec le regret de ne pouvoir appuyer ses lèvres sur les longs doigts fins, sans bagues, puis se redressa.

Si grande que fût la jeune fille, il la dominait. Elle vit dans la glace le couple superbe qu'ils formaient ; elle vit aussi tous les regards posés sur eux. Alors, une fois encore, elle sourit ; mais, cette fois, c'était la reine !

M. de Gerlande, qui exultait secrètement, voulut continuer les présentations. Sa fille dit, gentille :

— Non, moi !

Et, se tournant vers son cousin, ajouta :

— Voyez comme je suis autoritaire !

Les conversations particulières reprirent. M^{lle} de Landraguet vinrent ensemble offrir du thé au vicomte de Montbrul. M^{lle} de Gerlande allait de l'un à l'autre, s'occupant de chacun sans négliger personne. C'était, en vérité, une maîtresse de maison accomplie.

Le jeune homme étudiait cette petite scène de la vie mondaine provinciale avec une curiosité amusée. Il se demandait où pouvait bien être passé Tancrède, lorsque Migueline revint vers lui.

— Mon cousin François, dit-elle gentiment, vous devez me juger très peu hospitalière ! Je ne vous ai pas encore posé les trois questions obligatoires : Avez-vous fait un bon voyage ? Connaissiez-vous déjà Pontalric ? et... — elle rit, c'était comme une chanson — que faut-il vous dire encore ?

— Si je suis heureux d'avoir fait la connaissance d'une cousine aussi aimable ? suggéra Montbrul.

— Vous répondrez oui, naturellement ?

— Non. Je répondrai : je ne sais pas. Cela dépendra d'elle.

— Que doit-elle faire ? interrogea la jeune fille, divertie.

— M'assurer qu'elle ne me trouve pas abomina-

blement indiscret, mal élevé, etc..., en venant avec Tancrède. Vous avez dû être surprise?

Les beaux yeux brillants de Migueline exprimèrent un étonnement sincère.

— Pourquoi donc? Mon père et moi aimons beaucoup recevoir. Très souvent, nous avons ainsi des amis à la maison pour un *week-end*. Je souhaite que Pontalric vous paraisse suffisamment agréable pour désirer y revenir. — Elle sourit encore. — Maintenant, à votre tour! Dites : « Tancrède a eu là une bonne idée. » Et puis nous parlerons d'autre chose!

Le vicomte de Montbrul répliqua en s'inclinant un peu :

— Avant, je dois répondre à la troisième question, quoique vous n'avez pas voulu me l'adresser : Je suis extrêmement heureux d'avoir fait la connaissance d'une aussi charmante cousine.

Le ton avec lequel il articulait ces mots leur enlevait toute banalité. Migueline répondit dans un petit rire :

— Merci! Je suis toujours très contente de voir des gens heureux. J'espère que vous n'êtes pas menteur?

Très vite, l'intimité s'établissait entre eux. Tous deux possédaient une égale aisance mondaine, un même désir de connaître un peu plus de l'interlocuteur. Migueline cherchait à plaire à François, il le voyait et, en l'écoutant, décidait :

« Elle doit être infatuée d'elle-même au delà de toute expression, mais elle est intéressante. »

M. de Gerlande dut aller arracher sa fille aux charmes de l'entretien avec son cousin. M^{lle} de Landraguet n° 1 mit à profit ce mouvement pour offrir à M. de Montbrul de la suivre à la salle à manger où elle lui ferait un cocktail. Sur la réponse négative, elle s'assit à côté de lui, et sa conversation plongea Montbrul, qui avait entendu cependant pas mal de choses au cours de sa vie, dans une stupeur véritable.

Peu après, Tancrède, que l'on croyait égaré à tout jamais, se décida à venir rejoindre sa famille.

Il marchait, tout extase et recueillement, dans le sillage d'une jeune fille rougissante, dont la timidité faisait un contraste surprenant avec l'effronterie de M^{lle} de Landraguet; on eût dit qu'il y avait un siècle entre ces trois échantillons féminins.

Tancrède amena Montbrul devant la jeune fille timide et le présenta comme le meilleur de ses amis. M^{lle} Riquette fit un effort visible pour dire quelque chose et réussit seulement à se troubler davantage. François la compara mentalement à une poupée perfectionnée, de laquelle on peut obtenir une brève conversation en actionnant un ressort. Probablement, Tancrède connaissait le secret; il savait faire dire des choses très gracieuses à sa jolie petite promise.

De loin, Migueline les contemplait; un rayon de gaité moqueuse faisait luire ses prunelles claires.

En face de François, Riquette paraissait si menue, si... — elle pensait : si ridicule !

Lentement, de son allure souveraine, elle traversa le salon et s'arrêta auprès de François en disant, aimable :

— Vous avez fait vos compliments à Tancrède ?

Elle souriait, de son merveilleux sourire ensorceleur.

Montbrul pensa, malgré tout séduit :

« C'est plutôt « rosse » !... Mais qu'elle est jolie ! »

IX

Une femme s'aperçoit très vite de l'amour qu'elle inspire. Un homme ne met pas plus de temps à voir qu'il est aimé.

François de Montbrul eût été aveugle ou étran-

gement distraît s'il n'avait pas compris à quel point il plaisait à sa belle et fière cousine. Par contre, Migueline cherchait en vain à deviner si le jeune homme se souciait d'elle ou non.

Au premier instant, c'est vrai, il avait paru impressionné. La seule façon dont il la regardait révélait une admiration indicible; mais il s'était repris tout de suite. Alors elle ne savait plus...

A personne Migueline n'eût avoué qu'elle-même était conquise; elle éprouvait à la fois de la joie et une sorte de confusion à se dire : « Je crois que je l'aime. » Le second sentiment devenait d'autant plus fort que François gardait une attitude correcte, cérémonieuse, et, pour tout dire, encore plus indifférente.

A l'ordinaire, chez les femmes, le cœur est le souverain maître; chez Migueline, tout était commandé par le cerveau. Pourtant, cette fois, l'amour semblait tout près de l'emporter sur le reste, même sur la vanité, car il y avait une large part d'orgueil dans l'amour de Migueline pour son superbe cousin.

Elle savait fort bien, ayant une grande expérience du monde, que les succès d'une jeune fille ne sont rien auprès de ceux d'une jeune femme. Il lui avait suffi de voir François auprès d'elle pour se représenter la sensation que produirait leur entrée dans un lieu public, au théâtre, au bal. Elle ne croyait pas faire preuve de sécheresse de cœur en souhaitant un mari très beau, pour attirer encore davantage l'attention sur elle. Il lui paraissait si naturel de ne songer qu'à soi !

François de Montbrul devait tenir très peu à bouleverser les foules par ce moyen. Non seulement il ne flirtait point avec sa cousine, mais il ne s'en occupait pas du tout.

L'ancrède, d'abord étonné, commençait à devenir triste. Il n'osait rien dire à son oncle, mais il ne put se tenir de confier à Riquette sa crainte de voir la combinaison si soigneusement « montée » aboutir à un lamentable échec.

M^{lle} Riquette, normalement, aurait dû pleurer;

c'était un type de femmes auxquelles les larmes sont seyantes. Elle montra une sagacité dont Puy-méran demeura confondu.

— Non, dit-elle d'un ton réfléchi; je crois qu'il le fait exprès. Migueline lui plaît certainement beaucoup, mais elle est très..., comment dirais-je?...

— Elle se gobe au delà du permis? suggéra Tancrède.

— Ça lui est peut-être permis, mais elle se gobe, approuva Riquette. M. de Montbrul ne veut pas se mettre à ses genoux, vous comprenez?

— S'il fait ça, il est diablement fort! s'écria Tancrède, après méditation du sujet. C'est très possible. Ce n'est pas un « bleu », Montbrul, vous savez! Il est d'une intelligence remarquable. — Vous aussi êtes remarquablement intelligente! — Moi, imaginez-vous, cela m'avait échappé... Je me demande ce qu'en pense Migueline. Elle a pris la douce habitude d'être la reine, de voir tout le monde à ses pieds... Le contraire doit la surprendre. Vous ne croyez pas?

... Si Migueline était surprise, nul, dans son entourage, ne pouvait s'en douter. Elle montrait à M. de Montbrul le même visage gracieux, seulement ses yeux étaient inquiets.

En réalité, Riquette voyait juste : Migueline plaisait à François, elle lui plaisait même follement. C'était une vraie femme et pas une garçonne, ce qu'il avait en horreur. Il appréciait non seulement ses dons physiques exceptionnels, sa distinction, mais son intelligence vive qui rendait sa conversation attrayante. Elle avait des mouvements spontanés délicieux, ce qu'il appelait : des réactions intéressantes. Le jeune homme était trop expérimenté en la matière pour n'avoir point jugé sa cousine très rapidement et avec certitude : une créature riche de qualités atrophiées par une vie trop mondaine, un caractère entier, sur lequel personne n'avait eu de prise, parce qu'il aurait fallu qu'elle vît se dresser, en face de la sienne, une volonté de fer.

Migueline amoureuse subirait l'influence du mari.

Un homme habile pourrait en faire une créature unique, exquise, et il voyait bien qu'elle l'aimait. Il sentait dans cet amour de l'orgueil mélangé au désir de tendresse; mais il se disait aussi que, s'il voulait, il serait le maître.

... Une fin de semaine, même prolongée d'un jour, passe très vite. M. de Gerlande fut navré de voir partir son jeune parent — un garçon si poli! qui s'intéressait à l'histoire de Pontalric! — Il l'engagea cordialement à renouveler sa visite. Migueline attendit sa réponse avec une impassibilité qui lui coûta beaucoup de peine. Elle essayait d'opposer à la froide correction de François une attitude encore plus glaciale. Cela lui donnait une expression hautaine, sèche, qui amena cette réflexion désolée à l'esprit de Tancrède :

« Et je lui avais dit qu'elle avait le béguin pour lui!... Heureusement, il ne l'a pas cru! »

M. de Gerlande n'avait pas mis dans ses projets d'accorder la main de sa fille à François de Montbrul quarante-huit heures après la présentation. C'eût été tout à fait trop précipité. Néanmoins, voyant partir ce jeune homme sans avoir entendu autre chose que des remerciements sur l'amabilité de son accueil, il ressentit un vide étrange et, pour tout dire, une épouvantable déception.

Tancrède, horriblement déconfit, regarda se fermer le portail de l'hôtel sur la voiture emmenant son camarade. Il avait envie de s'asseoir et de se mettre à pleurer. Alors, quoi? tant de peine pour rien? Il ne pourrait encore pas se servir des fiançailles de Migueline pour annoncer les siennes à sa mère?

Il essaya de se raccrocher à l'espoir que M. de Gerlande eût reçu quelques ouvertures vagues, mais cependant consolantes. Sans plus hésiter, il vint s'en informer auprès de son oncle.

Celui-ci l'accueillit par ces mots anxieux :

— Eh bien?

— Il ne vous a rien dit? interrogea Tancrède, au lieu de répondre.

— Non. Et à toi?

Tancrède eut un geste explicite :

— Pas seulement ça !... Nous avons mis à côté de la plaque !

— Quelle plaque ? fit le comte, ahuri.

— Pardon ! C'est une façon de reconnaître une lourde erreur. Heureusement, il ne plaisait pas du tout à Migueline.

— Tu en es certain ? questionna l'oncle, encore démoralisé.

Tancrède réfléchit. Au fait, il pouvait se tromper. Il n'était plus sûr de rien. Il n'avait plus de confiance dans les hommes. L'avenir lui apparaissait sous des couleurs très noires. Il s'attendait à des malheurs.

Le lendemain, M^{me} de Puyméran téléphona qu'elle arriverait par le train de cinq heures. La catastrophe s'accroissait. Tancrède se dit que, si ce n'était Riquette, il courrait au bureau de recrutement pour rengager.

La baronne, comme elle l'avait annoncé, débarqua chez son beau-frère après le coucher du soleil. Elle était bien sûre de revenir pour la célébration des accords de son fils et apportait une bague, car Tancrède ne pouvait avoir la prétention de l'acheter tout seul.

Tancrède vint recevoir sa mère ; il avait une tête à l'envers ; Riquette, devant partir, avait pleuré dans ses bras, et lui aussi un peu dans les siens... Bref, ses yeux étaient tout rouges. La baronne dit qu'elle lui mettrait, dès le soir, une compresse miraculeuse pour la conservation de la vue.

Le baron de Puyméran, le cœur encore chaviré d'avoir vu pleurer sa Riquette, fut sur le point de révéler ses fiançailles. M^{me} de Puyméran ne lui en laissa point le loisir. Elle dit qu'elle avait apporté un saphir. Cette pierre faisait énormément d'effet pour un prix raisonnable. C'était une véritable occasion, et puis Migueline, ayant les yeux bleus, trouverait l'attention pleine de délicatesse.

Tancrède faillit hurler de désespoir. Migueline,

à présent!... Et cet animal de François qui n'avait pas compris ce que l'on attendait de lui!...

Il répliqua, grognon :

— Un saphir, c'est bleu? Eh bien! ça va!... Ne me faites plus parler, maman; j'ai une rage de dents épouvantable!

X

M^{me} de Puyméran, assise dans une bergère, les bras ballants et l'esprit en désarroi, fixait la porte par laquelle Migueline venait de sortir, après avoir déclaré du ton des princesses outragées tirées de la tragédie classique :

— Tancrède est un petit idiot! Ne comptez pas sur moi pour l'épouser!

C'était net. M^{me} de Puyméran aurait dû se croire brouillée avec sa nièce, mais elle avait acheté un saphir et tenait à l'utiliser.

Elle se leva, non pour aller signifier à Léonce qu'étant donné l'insolence de sa fille elle préférerait lui faire ses adieux, mais pour se mettre en quête de son fils. Certainement, celui-ci venait de se montrer maladroit avec sa cousine, d'où la remarque obligeante émise précédemment. Sa mère allait sur-le-champ lui enjoindre de présenter des excuses..., puis il pourrait donner le saphir tout de suite après.

M. l'abbé Mourroux, qui venait prendre l'air de la maison après le passage de M. de Montbrul, rencontra précisément Migueline, dont les traits révoltés de fureur n'indiquaient point que l'on préparât des fêtes nuptiales.

Sans être devin, il était facile de s'apercevoir que la concorde et l'union semblaient être bannies de l'hôtel de Gerlande. L'abbé Mourroux en jugea

ainsi; il fut du reste maintenu dans son opinion par le maître de céans.

Le comte n'était point furieux, mais démoralisé. Il dit à l'abbé, en manière de bienvenue :

— Mon cher, je suis complètement dégoûté!... Quelle existence!... Depuis le départ de François de Montbrul et le retour de ma belle-sœur, la maison est infernale. Je comprends ma fille de vouloir explorer le Sud marocain. Pour un rien, j'irais avec elle! Ah! quelle idée néfaste a eue Tancredé en présentant ce jeune Montbrul!

— Il est mal? interrogea l'abbé.

— Très bien, répliqua le comte tristement. Mais... il est venu... et puis est reparti...

Très vite, il ajouta :

— Du reste, il ne plaisait pas du tout à Migueline.

— Qu'y faire? dit l'abbé, philosophe. Travaillons. Ça vous changera les idées.

— De plus, poursuivit le comte, une tuile ne vous tombe jamais seule sur la tête : Madeleine est revenue. Elle est..., enfin, n'insistons pas! Je crois qu'elle s'est positivement querellée avec Migueline. Je crains une brouille déclarée.

— Vous la craignez? Moi, à votre place, j'en serais bien content. — Il s'en fut dire deux mots d'amitié au pot à tabac. — Mais nous parlions de M. de Montbrul : votre fille l'a refusé?

— C'est-à-dire... il ne me l'a pas demandée. Je le regrette, je vous l'avoue. C'est un très charmant garçon, il a tout pour lui. Dès la première minute, j'ai cru à la réussite de notre projet. Tancredé partageait mon opinion, nous...

Il s'interrompt. Tancredé entrait; il était visiblement hors de lui.

— Mon oncle! s'écria le jeune homme, tout essoufflé. C'est une histoire insensée! Maman veut me forcer à donner une bague à Migueline, tout à l'heure, avant déjeuner. Il paraît que c'est l'usage d'offrir des bagues en se mettant à table, en signe d'accordailles. Le diable m'emporte! si je suis

d'accord avec Migueline ! Nous sommes prêts à nous voler aux yeux, je préfère vous le dire.

Le comte leva les mains vers le plafond :

— C'est infernal !... Ce n'est plus une maison, mais le temple de la discorde !... Déjeunez avec nous, l'abbé, sinon nous devons nous faire servir individuellement dans nos chambres.

— Moi, je vais chez les Landraguet, avertit T'ancrède. Cela fera toujours un combattant de moins. Il se dérobait par la fuite.

— Oui, c'est ça, dit le comte. Va-t'en !... Je voudrais bien pouvoir te suivre !

L'abbé Mourroux, peu soucieux d'assister à un débat d'ordre privé, fit quelques façons avant de consentir, mais enfin il promit sa présence. — Il faut bien faire quelque chose pour ses amis.

Le repas n'eut aucun rapport avec les banquets dont il est dit que la plus franche gaieté y préside. Migueline montrait une figure glaciale, dure ; elle ressemblait à une Walkyrie.

M^{me} de Puyméran continuait à jeter tous les torts sur son fils. Son esprit de suite était remarquable. M. de Gerlande aurait voulu être un enfant trouvé, tant il jugeait la famille une invention malfaisante. L'abbé Mourroux dépensa des trésors de verve et d'ingéniosité pour empêcher les heurts entre les adversaires. Au dessert, il sentit ses forces en décroissance.

Le lendemain, M^{me} de Puyméran ne put quitter sa chambre, en raison d'une migraine dont tous les siens furent enchantés.

T'ancrède emprunta la *Packard* de sa cousine pour aller déjeuner chez des amis. On supposa qu'il s'agissait du général et M^{me} Frayol-Laguèze.

M. de Gerlande et Migueline connurent de nouveau les douceurs du tête-à-tête ; mais, à vrai dire, ils s'évertuèrent à trouver cette intimité délicieuse, sans plus de conviction l'un que l'autre. Tous deux étaient en proie à des préoccupations personnelles..., peut-être sur le même sujet.

Le comte étudiait silencieusement la physionomie

tendue de sa fille et cherchait à deviner à quoi elle pouvait bien songer. Ce n'était plus à l'opposition apportée par lui à ce voyage au Maroc, puisqu'il y consentait.

Le valet de chambre survint, apportant le courrier, dont la plus grande partie était destinée à M^{lle} de Gerlande. Une seule lettre portait l'adresse du comte. En prenant l'enveloppe, cachetée aux armes de Gerlande-Montbrul, il dit, un peu embarrassé :

— François de Montbrul m'écrit.

Migueline eut un geste vague. Cela pouvait signifier : « Tant mieux ! » ou : « Il aurait pu le faire plus tôt ! » Elle ouvrit ses lettres, en disant avec un effort de gaieté :

— Gwennie m'expédie un volume !

Il y eut un silence. M. de Gerlande tourna la feuille et toussa. Migueline continuait à tenir les yeux baissés vers les caractères quasi masculins tracés par lady Kingsbury. Elle avait un peu de peine à lire. Gwennie écrivait mal..., et puis son cœur battait.

Le comte toussa encore et dit, la voix émue :

— Migueline !...

Elle releva la tête.

— Je suis contrarié, reprit M. de Gerlande. Ton cousin te demande en mariage... Je devine ta réponse : c'est non, n'est-ce pas ?

Migueline se dressa. Il vit en pleine lumière son fier visage radieux. Elle dit lentement, la voix ferme et grave :

— C'est oui ! Je suis heureuse qu'il me veuille pour femme. Jamais je n'aurais pu croire qu'il me serait possible d'aimer comme je l'aime.

Elle termina un ton plus bas, ardemment :

— Vous savez, papa, je l'adore !

Le comte l'embrassa sans mot dire. Il était au comble de ses vœux et ne pouvait se défendre d'une certaine tristesse. Déjà, sa fille n'était plus à lui.

* * * * *

A l'heure où cet événement se passait, M^{me} de Puyméran, ayant refoulé sa migraine à force d'aspirine et d'énergie, examinait sous toutes ses faces la bague choisie pour Migueline, en admirant sa propre générosité; et Tancrède, après une excellente journée passée chez le général et M^{me} Frayol-Laguèze, revenait à Pontalric en vitesse, car il ne voulait pas se faire attendre pour dîner.

Il était déjà très tard; le jeune homme se précipitait vers sa chambre, lorsque M. de Gerlande l'arrêta. Il avait une figure irradiée, et, tout de suite, incapable de se contenir plus longtemps, il déclara, serrant la main de son neveu à la broyer :

— Mon petit, c'est fait! François et Migueline sont fiancés. C'est bien grâce à toi!... Je te devrai une des plus grandes joies de ma vie. Il faut que je t'embrasse!

— Si vous le voulez, fit Tancrède, qui avait eu, lui aussi, beaucoup de plaisir cet après-midi. Je suis ravi de ce que vous me dites. Mais... il est donc ici, François?

M. de Gerlande, étouffant de satisfaction, donna des explications rapides et suffisamment claires : François venait d'écrire pour demander la main de sa cousine.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus tôt? dit Tancrède. Il n'osait pas? Eh bien! il pourra me blaguer, maintenant! Migueline a la politesse de l'adorer? Qu'elle est bonne! — Il rit. — Je dis ça, mais je suis très content. Mes meilleurs vœux de bonheur aux futurs époux. Je vais pouvoir annoncer à maman qu'étant donné la brisure de mon cœur je me suis mis en quête d'une âme charitable pour le recoller..., en la priant de me remettre le saphir destiné à Migueline. Il faut bien l'employer!

— Je dois te prévenir, commença M. de Gerlande : ta mère a été... surprise.

— Ça, je le crois! fit le jeune homme avec bonne humeur. — Il voyait tout en rose. — Qu'a-t-elle dit?

— Rien, répliqua le comte.

— Bon Dieu ! s'écria Tancrède, saisi. Ce doit être sérieux, alors !... Je lui demanderai le saphir une autre fois. En attendant, je vais m'habiller.

Il se dirigea vers son appartement, espérant éviter toute explication avant le dîner ; mais on ne va point contre son destin. La baronne devait le guetter, car elle surgit au tournant du corridor, menaçante, telle un spectre, et, d'un accent concentré, implacable, ordonna :

— Viens ! J'ai à te parler.

Tancrède préféra demeurer là où il se trouvait : c'était un lieu public. Il mit son meilleur sourire sur ses lèvres et, prenant hardiment l'offensive, interrogea :

— Avez-vous vu Migueline, maman ? Mon oncle vient de m'apprendre qu'elle a daigné quitter son piédestal pour accorder sa main à François de Montbrul. C'est formidable !... J'en suis encore écrasé. Vous avez pu trouver un compliment ? Je...

— Ce qui est formidable, c'est ton aplomb ! exhala M^{me} de Puyméran, prête à rendre l'âme, tant elle bouillonnait de colère. Comment Migueline a-t-elle connu François de Montbrul, s'il te plaît ?

— Parce qu'il est venu passer un *week-end* chez mon oncle, répliqua Tancrède d'un air de parfaite innocence.

La baronne ne put même pas crier. Ses forces l'abandonnaient.

— Et qui l'a présenté à ton oncle ? C'est toi ! toi ! — Elle reprit son souffle. — Il faut être stupide pour avoir eu une idée pareille.

« Il faut être diablement intelligent ! pensa Tancrède. La peine que j'ai eue ! »

Tout haut, il répondit, assez rogue :

— Si c'est un désastre pour vous, ce ne peut l'être pour moi. Migueline, je m'en fiche (il employa un verbe beaucoup plus accentué) ! Elle a plu à Montbrul, et réciproquement ? Eh bien ! je leur donne ma bénédiction ! C'est encore gentil de ma part, puisque je serai, en sus, obligé de leur faire un cadeau.

— Un cadeau ! rugit la baronne, outrée. Tu n'en feras pas !... Mais ce serait un comble !

Tancrède vit l'impossibilité de continuer le débat au milieu du passage et entra chez sa mère. Mal lui en prit. La baronne avait pu se contenir, dans la crainte d'attirer des domestiques ; une fois la porte refermée, un torrent de reproches s'abattit sur l'infortuné garçon.

Sa mère lui dit une foule de choses dont le rapport avec le sujet présent ne s'expliquait point. Ses griefs contre feu M. de Puyméran se branchèrent, on ne sait comment, sur les torts du vicomte de Montbrul, qui était venu à Pontalric pour prendre la place de son ami, chose abominable ! Mais tous les hommes étaient ainsi : des menteurs et des perfides, des incapables, des êtres bornés. Certes, Tancrède était bien le fils de son père : ne sachant rien faire, sauf des sottises ! Il avait suffi que sa mère s'absentât pendant huit jours, pour faire effondrer ses rêves les plus chers !

Elle continua sur ce mode durant un quart d'heure, et c'est très long. Tancrède écoutait dans le plus grand silence. Il avait faim et ne voulait pas retarder le dîner en essayant de discuter. Ensuite, rassemblant tout son courage, il commença :

— J'aime mieux vous avertir tout de suite...

M^{me} de Puyméran riposta par un ordre de se taire sec et bref. Son fils n'étant point dénaturé, comme elle était cependant en train de le prétendre, ne tenta point de passer outre en terminant sa phrase : « Je suis fiancé, moi aussi. »

Il avait peur de la voir tomber sur le parquet.

M^{me} de Puyméran, à bout de souffle, s'arrêta sur cette aimable prophétie :

— Enfin ! une pensée me console : ce ménage ne marchera pas. Les mariages d'amour ne sont jamais heureux !

Elle congédia son fils, en le chargeant d'avertir qu'elle était trop souffrante de sa névralgie pour descendre. Tancrède en ressentit un vif soulagement. C'était fini... C'est-à-dire pas tout à fait :

restait encore à traiter la question de Riquette et de la bague.

Les oreilles encore bruissantes des imprécations maternelles, le jeune homme décida :

— Après le mariage de Migueline, je chargerai Montbrul de la commission. Il peut bien faire ça pour moi !... Il me doit tant !

Brusquement, il se mit à rire. L'alerte passée, toute sa bonne humeur lui revenait :

— Voilà comment se marient les reines !... Elle serait surprise, ma belle cousine, si elle le savait !...

Il s'en fut bien vite offrir à Migueline ses meilleurs souhaits. Elle les reçut avec beaucoup de grâce.

DEUXIÈME PARTIE

I

Debout devant son chevalet, François de Montbrul, une petite flamme dans les yeux, travaillait avec la rapidité joyeuse des moments où l'inspiration atteint son point culminant.

Il peignait vite. Sa façon de procéder, ferme, nette, jamais hésitante, révélait, outre l'artiste connaissant bien son métier, un caractère parfaitement équilibré, résolu, une volonté plus forte que les nerfs.

Il était là depuis plusieurs heures et ne s'en apercevait point; s'il fallait demeurer jusqu'au soir, il le ferait; ni la fatigue, ni les difficultés ne l'arrêteraient.

Le jeune homme recula, clignant un peu les paupières pour juger de son œuvre; il fredonna doucement quelques mesures. Le contentement s'accroissait sur son visage. Il était satisfait parce que l'étude venait bien, et, surtout, c'en était fini de la vie absolument oisive que, depuis bientôt trois mois, il menait avec Migueline.

Il était passionnément épris de sa femme et s'était complu à ne vivre que pour elle durant leur merveilleux voyage d'amour; maintenant, il voulait apporter un élément de plus à la tendresse de Migueline : il souhaitait la rendre fière de lui. En cela, il ne voyait pas tout à fait juste. Une femme se

contente parfaitement d'amour; partager avec la gloire ne lui est pas toujours agréable. Entre le mari célèbre, faisant dans sa vie une large place au travail, et le même homme, uniquement occupé d'elle, sans hésiter, Migueline eût choisi le second.

En revenant à Pontalric après un long séjour en Sicile, suivi d'un arrêt de plusieurs semaines à Paris, la jeune femme ne prévoyait point la possibilité de changer quoi que ce soit à son existence coutumière. François, au contraire, éprouvait du plaisir à se dire qu'il allait enfin enrayer ce mouvement perpétuel dont il était excédé. Il était content de travailler, d'abord parce qu'il aimait peindre, et ensuite parce qu'il tenait à montrer à sa femme qu'il entendait bien faire de son temps deux parts : la première, il l'accorderait au monde, par complaisance pour elle; l'autre, consacrée à des buts plus hauts, lui appartiendrait en propre; et, celle-là, il n'entendait pas la restreindre.

Il avait toujours eu l'intention bien arrêtée d'indiquer à Migueline que le droit de commander lui appartenait, et savait qu'il faudrait pour cela saisir la première minute; mais la perspective de difficultés intimes à résoudre était loin de son esprit. Il était tout entier à son art; le monde extérieur cessait de compter pour lui.

... Il recula encore, puis se rapprocha pour rectifier un détail. Cette petite toile, d'abord une simple note de voyage prise en Grèce l'année précédente, lui était devenue tout à coup très chère, car, pendant leurs fiançailles, Migueline l'avait remarquée dans son atelier, à Serre-de-Claux. Elle avait dit si gentiment : « Je la veux ! donnez-la-moi !... » L'ébauche primitive, refusée à sa fiancée comme indigne d'elle, devenait un morceau remarquable; il voulait l'offrir à sa femme.

Cette fois, c'était fini.

« Fameuse journée ! » pensa M. de Montbrul, en allumant une cigarette. Il s'allongea sur le divan jonché de peaux de panthères. Il était tout de même un peu las, et pourtant il se sentait merveilleuse-

ment souple d'esprit et de corps, impression toujours amenée par le plaisir d'avoir fait et réussi ce qu'il voulait.

Six heures sonnèrent. Le dernier rayon de soleil à son déclin caressa les bois clairs des meubles et les fourrures jetées à terre. Sur le chevalet, l'image de la jeune Grecque semblait vivante. Cette figure aux yeux pensifs rappelait un peu celle de Migueline.

Une lueur très douce passait dans les prunelles du jeune homme. Il pensa : « J'ai eu une fameuse chance ! » N'importe qui eût jugé ainsi.

A la minute où François pensait à elle, la jeune femme apparut, délicieusement jolie dans l'encadrement du large col de zibeline. Elle revenait de faire des visites et n'avait pas pris le temps de retirer son manteau.

M. de Monthrul s'approcha, il baisa la main dégantée, avec un grand salut cérémonieux, et dit gaîment :

— Mes hommages, Madame ! J'attendais votre visite. C'est tout à fait aimable de ne m'avoir pas déçu.

Du même ton, Migueline répliqua :

— Je veux bien vous accorder cinq minutes... Oh ! François, pourquoi enlevez-vous mon chapeau ! Je vais être horriblement décoiffée... Ne me tirez pas les cheveux !... Que vous êtes maladroit !

— Ma chère, c'est une insulte gratuite : je suis extrêmement adroit. Confiez-moi aussi votre manteau ; cela vous donne un air officiel inutile, étant donné les liens qui nous unissent.

— Vous n'êtes pas sérieux ! reprocha Migueline, en avançant les lèvres dans une charmante petite moue.

— Oh ! non ! le Ciel en soit loué ! J'ai trop de chance pour l'être. On parvient généralement au sérieux par la tristesse. Je n'ai vraiment pas de raisons pour être triste.

— Touchez du bois ! dit-elle en se mettant à rire. Vous êtes bien disposé ? Tant mieux. Je vais vous apprendre une nouvelle, Frankie.

Elle ne pensait même pas à s'informer de la façon dont il avait employé le temps en son absence. Cette insouciance lui fut assez désagréable. Il continua pourtant à sourire et dit, en passant tendrement son bras autour des épaules de sa femme :

— Serait-ce que vous m'aimez ?

Migueline répondit très vite :

— Oui, mais ce n'est pas ce que l'on peut appeler nouveau. Gilberte de Landraguet vient de m'annoncer...

Une ombre passa dans les prunelles de François ; il remarqua, sur un ton d'affectueux reproche :

— Vous savez combien ces deux petites me déplaisent, et leur très sotte mère tout autant. Je vous ai déjà demandé de les « espacer » ; vous devez bien comprendre que je ne l'ai pas fait sans raison ! Je suis vraiment surpris qu'un homme intelligent comme votre père ait pu vous permettre une intimité avec ces espèces de folles. Elles sont complètement désaxées. Je ne suis pas d'un rigorisme exagéré ; il faut marcher avec son temps : je marche avec le mien ; mais vos amies sont en avance.

— Elles ont des qualités, commença Migueline, qui appréciait fort l'admiration de ses demoiselles d'honneur bénévoles.

— Espérons-le, mais elles ont surtout un genre détestable. Vous ne savez pas tout ce que leurs flirts — je devrais dire leurs « copains », car le flirt est un jeu démodé — racontent d'elles par derrière, entre hommes. Il m'est infiniment pénible de vous contrarier, mais, je préfère vous en avertir tout de suite, je ne puis supporter plus longtemps de vous voir en leur compagnie.

— Il est difficile de rompre avec de vieux amis, rétorqua Migueline, tellement surprise d'entendre François lui parler ainsi qu'elle ne pensait pas à se révolter. Gilberte et Brigitte se tiennent quelquefois très mal, je le reconnais, mais elles sont sérieuses, au fond.

— Cette profondeur doit être incommensurable ! dit le jeune homme, ironique. Je serais bien surpris

s'il existait, parmi les familles de vos relations, une seule disposée à recevoir M^{lle} de Landraguet à titre de belles-filles !

— Brigitte plaît beaucoup à René de Bavas, coupa Migueline.

— Dites-le au marquis de Bavas, et vous verrez s'il n'expédie pas son fils au cap Nord, pour voir à quoi ressemble le paysage ! riposta François allégrement. Il aurait, ma foi ! bien raison ! Mais je ne suppose pas que la nouvelle annoncée par votre amie soit des fiançailles. Vous me l'auriez dit avant d'avoir achevé d'ouvrir la porte. Qu'ont-elles imaginé, cette fois, pour ébahir les honnêtes bourgeois de Pontalric ? Avec de pareils numéros, ils devront s'accoutumer à vivre en faisant les yeux ronds !

Migueline ne put s'empêcher de rire :

— Vous êtes par trop moqueur !... Mais non, elles n'ont rien inventé d'extraordinaire. J'ai appris simplement un projet de surprise-partie à *Clairlieu*.

— Mais il n'y a point de femme pour recevoir, à *Clairlieu*, objecta M. de Monthrul, fronçant un peu les sourcils. Le château n'est-il pas la propriété d'un jeune lieutenant célibataire ?

— Oui. Il est revenu du Tchad depuis très peu de temps. Gilberte m'a dit qu'il attendait sa sœur. Ce sera donc très correct. On a comploté d'aller en bande chez lui, déguisés en noce paysanne. Ce sera tellement amusant ! J'ai promis que nous irions.

M. de Monthrul coupa, très sec :

— Il aurait fallu attendre, ma chère, avant de vous engager pour moi. D'abord, je déteste ce genre de divertissement. C'est d'un mauvais goût achevé. Si M. de Clairlieu veut faire danser chez lui, il peut envoyer des invitations, n'est-ce pas?... Je connais ces sortes de petites fêtes ; on s'y tient généralement fort mal. Vous devez connaître assez les petites Landraguet pour vous douter qu'elles se surpasseront.

Il avait retiré son bras. Migueline devinait un mécontentement extrême et fut très étonnée. L'idée que François pourrait émettre un avis différent du sien et, encore plus, un blâme, n'avait jamais effleuré

son esprit. L'attitude toute nouvelle de son mari lui parut extraordinaire.

Stupéfaite de le voir prêt à lui adresser des reproches, elle s'écria :

— Vous n'allez pas refuser? J'ai dit oui pour vous, cela allait de soi.

— Eh bien! vous avez eu tort, répliqua le jeune homme, tout net. Disposer de moi sans me consulter est un procédé vraiment léger, ma chère!... Non seulement je refuse de participer à cette mascarade, mais...

— Mais vous me défendrez d'aller avec mes amis, termina Migueline, ironique.

François tint son regard appuyé sur elle longuement. Elle était furieuse de se sentir dominée. Ses paupières battirent comme celles d'un enfant prêt à pleurer. Elle détourna la tête.

Il sourit, puis choisit une cigarette dans la boîte d'or posée sur le bureau, l'alluma, toujours sans mot dire.

— Vous trouvez naturel de me défendre quelque chose? articula enfin Migueline, l'accent tremblant.

— Mais je ne défends rien, dit-il, très calme. Si vous tenez à suivre les Landraguet et leur bande, vous irez sans moi. C'est pour quand, cette violation de domicile?

Migueline s'attendait à une opposition formelle et peut-être encore plus à une prière très tendre de renoncer à la fête improvisée. La réponse de son mari, la froideur polie qu'il lui montrait la laissèrent sidérée, horriblement déçue.

Elle sentit des sanglots monter dans sa gorge. Comment François pouvait être, ce soir, si différent de ce qu'il était quelques semaines plus tôt? Jamais il n'avait dit non. Jamais il ne lui avait fait de la peine exprès, car c'était *exprès*, pour étaler son autorité. Oh!...

Elle se mordit les lèvres; de nouveau, ses cils se mirent à battre sur ses joues, si vite que l'on eût dit le palpitement de minuscules éventails.

— Voudrez-vous, dit enfin Migueline d'un ton sec

et froid, m'expliquer pourquoi j'ai eu si grand tort en promettant notre présence à tous les deux, et en quoi une surprise-partie à *Clairlieu* vous semble inadmissible ?

Sous son air impérieux, il devinait les larmes prêtes à jaillir et ne broncha point :

— Une surprise-partie n'importe où ! Je m'étonne de voir des gens du véritable monde admettre ces façons. Des amis, renforcés d'autres personnes avec lesquelles, souvent, on ne tient pas à nouer des relations, apporteront chez vous leur champagne et leurs gâteaux, et il faudrait appeler cela recevoir?... Dites donc : acceptez !

« Cette fois, il ne s'agit pas simplement de danser ici ou là. C'est un coup monté par les petites Landraguet, dans un but facile à deviner. Il leur paraît délicieux de braver les usages établis qui interdisent à un célibataire jeune de recevoir des femmes. »

— André de Clairlieu attend sa sœur, interrompit Migueline.

— Très souvent, les personnes attendues ont eu, à la dernière minute, un empêchement, prévu de toute éternité, répliqua M. de Montbrul, railleur. La sœur du lieutenant sera peut-être chez lui pour faire les bonheurs, peut-être aussi n'y sera-t-elle point. Cela n'empêcherait pas Gilberte de s'amuser, au contraire ! M^{me} de Landraguet, désireuse de s'éviter des tracas, s'en tiendra à la promesse qu'il y aura la sœur de Clairlieu. De la sorte, nul, même parmi les vieilles filles les plus timorées de Pontabric, ne pourra crier à l'incorrection.

« J'espère vous avoir fait comprendre que vous avez eu tort de vous laisser circonvenir par vos amies. Maintenant, je suis obligé de répondre à votre première question, quoiqu'il me soit infiniment désagréable d'aborder ce sujet, mais, je le vois, il est nécessaire de mettre les choses au point.

« Permettez-moi de vous rappeler, ma chère, que je ne suis pas un chambellan de service, dont la reine dispense à son gré, mais votre mari. Avant

d'accepter l'invitation des Landraguet, il aurait fallu, je ne dis pas, remarquez-le, m'en demander l'autorisation, mais prendre mon avis. C'eût été la moindre des choses. »

Il détachait les mots d'une façon courtoise, mais ferme. Migueline, stupéfaite, ne put trouver une réponse immédiate. Au prix d'un effort, elle parvint à rire. C'était léger, charmant, pas très assuré.

— Je suppose, dit-elle, qu'ici je devrais faire la révérence, en répondant : « Vous êtes le maître ! »

Il rit à son tour ; mais, chez lui, c'était franc :

— Si vous le disiez, je serais surpris. Ces mots désuets, sortir de votre bouche !... Mais vous devez faire admirablement la révérence, je n'en doute pas.

Il y eut un silence. Migueline balançait entre se jeter au cou de son mari ou quitter la pièce. Elle regardait François à la dérobée, semblant évaluer son degré de résistance. Elle l'aimait avec passion, mais la crainte de paraître disposée à la soumission complète, au renoncement de sa personnalité, l'empêchait de lui donner cette marque de tendresse, en disant tout de suite : « Vous avez raison, j'ai eu tort. Pour vous plaire, je n'irai pas danser à Clairlieu... »

Où, mais alors Gilberte, Brigitte, tout le petit cercle intime devinerait l'opposition de son mari, devant laquelle Migueline avait dû s'incliner, elle, l'indépendante, dont les fantaisies n'avaient jamais été contrecarrées. La jeune femme se représentait par avance les airs faussement navrés de ses amies, lorsque celles-ci viendraient lui conter les détails de la partie dont, indubitablement, on dirait qu'elle était la plus amusante de la saison. Ceci n'était rien. Il y avait pire : on se souvenait.

Et puis celui qui avait, vis-à-vis de François, avouer sa faiblesse, lui permettre de dire une autre fois : « Je défends à la femme d'obéir, puisque le père avait tort. »

Migueline décida, très sérieusement : « Une femme est faible seulement si elle le veut. Moi, je ne veux pas l'être. »

Alors elle marcha vers la porte, en disant d'un air gracieux et froid, son air « monde » :

— Je vais téléphoner à Gilberte de ne pas compter sur vous demain soir. J'irai seule... Je ne veux pas vous empêcher de travailler. A tout à l'heure.

M. de Montbrul, demeuré seul, revint machinalement vers la toile dressée sur le chevalet. Contre le cyprès noir et les pierres blanches du chemin, la jeune Grecque fixait l'Inconnu de ses grands yeux d'enfant pensive. Il regarda longuement cette figure douce; si peu d'instants auparavant, il la trouvait semblable à celle de sa femme...

Ils se retrouvèrent seulement à l'heure du dîner. M. de Gerlande, voulant troubler le moins possible leur intimité d'amoureux, était parti le matin, avec son inséparable compagnon d'études, l'abbé Mouroux, pour assister à un congrès archéologique, tenu dans le département voisin.

Après sa conversation récente avec sa femme, le vicomte de Montbrul aurait pu se dire qu'il n'avait peut-être pas autant de chance qu'il le croyait. Sans doute avait-il le caractère particulièrement bien fait : il conservait le même optimisme, et cette pensée mettait une étincelle de gaieté au fond de ses prunelles bleu sombre.

Migueline affectait un air serein; pourtant elle déclara souffrir d'une atroce migraine qui lui serrait les tempes et l'aveuglait. Probablement l'empêchait-elle aussi d'entendre, car plusieurs questions de son mari demeurèrent sans réponse.

A l'ordinaire, lorsqu'ils étaient seuls, le vicomte et la vicomtesse de Montbrul achevaient la soirée dans le petit salon qui séparait leurs chambres. François, qui détestait le monde, aurait voulu voir se renouveler chaque soir ces instants de véritable intimité. Migueline le savait; mais, cette fois, elle dit aussitôt, glaciale :

— Je suis vraiment très lasse, je vous laisse. Cela vous est égal, je suppose, de veiller seul?

Il comprit tout de suite son intention secrète : elle voulait marquer par de la froideur son méconten-

tement d'avoir été contrariée. Il répondit, avec une ombre de sourire :

— Cela m'ennuiera, au contraire, énormément. Aussi j'irai au Cercle militaire. Il doit y avoir une réception en l'honneur d'un aviateur de passage. Le colonel d'Arlemont m'a invité à titre d'officier de réserve.

Migueline rougit à l'excès. Elle se dirigea vers sa chambre d'un air de grande dignité, puis s'arrêta. Toute trace de froideur et de hauteur disparaissait de son visage :

— Frankie..., vous viendrez me dire bonsoir..., en rentrant ?

C'était inquiet, doux... La souveraine sentait décroître sa puissance.

— Certainement non ! dit-il, l'accent bref. Je ne veux pas risquer de vous réveiller. Bonne nuit, Migueline. A demain.

II

Le lendemain de la surprise-partie, M. de Gerlande reçut, avant midi, la visite de son gendre.

Le comte tendit une main cordiale. Il aimait beaucoup le mari de sa fille, le considérait absolument comme un fils, et la sympathie entre eux était réciproque.

François vit bien que son beau-père était assez intrigué ; ceci l'amusait prodigieusement. Il débuta, sans mauvaise intention, par ces mots qui accrurent la perplexité du père de Migueline :

— Je viens vous prier de me rendre un service. Ce sera une corvée pour vous, je vous en prévient.

« Ils ont dû se quereller. Seigneur, aidez-nous ! » pria mentalement M. de Gerlande ; et, tout haut, il affirma :

— Comment donc ! Je suis à votre disposition, mon cher enfant. Que puis-je faire pour vous... ou pour Migueline, car vous êtes tellement « un » ! — Il souligna le mot. — Ce dont je suis ravi, du reste.

— Ce n'est pas pour Migueline, répondit François, sans vouloir remarquer l'intention de son tremblant beau-père. J'ai un projet, mais il me faut votre assentiment.

« Il veut tout bouleverser dans la maison?... Qu'il le fasse ! » songea M. de Gerlande, rasséréné. Il affirma, de très bonne humeur :

— Mon petit, faites ce que vous voudrez, mais respectez ma bibliothèque !

— Je voudrais faire votre portrait, expliqua le jeune homme. Consentez-vous à poser ? Si vous refusez, je le ferai tout de même, mais j'aurai un peu plus de peine, étant forcé de travailler de mémoire.

— Comment, c'est cela?... Mon cher ami, certainement ! s'écria le comte, surpris de façon très agréable. Je poserai tant qu'il faudra. Cela ne me coûtera pas grand effort : je suis rentré fourbu de ce congrès et vous demande seulement de me représenter assis ; alors j'aurai toute la patience nécessaire.

Il était extrêmement flatté, très sensible à cette attention. Il suffisait d'un rien pour lui montrer l'humanité sous un jour favorable ; tout de suite, il s'informa :

— Quand voulez-vous commencer ?

— Aujourd'hui, si vous êtes certain de n'avoir point de visiteurs. Je ne puis travailler sérieusement avec des curieux dans mes entournures. Il faudra condamner votre porte, s'il vous plaît. Je tiens à vous placer dans ce cadre-ci, comme vous l'êtes maintenant. L'éclairage de la bibliothèque est bon ; je vais faire descendre mon cheval.

Par avance, M. de Gerlande s'efforça de garder son attitude présente, puisqu'elle plaisait au peintre.

En vérité, c'était là un garçon unique ! Tenir à

reproduire les traits de son beau-père, cela ne doit pas se voir souvent !

Il fit cette remarque d'un ton moitié plaisant, moitié ému ; François répliqua, très sincère, qu'il tenait beaucoup, en effet, à posséder un portrait du père de sa femme.

— C'est par affection, vous n'en doutez pas, ajouta-t-il, sérieux, mais aussi parce que vous êtes, si je puis dire, un document : la quintessence du Français d'ancienne race, tel qu'il était autrefois. Si cette toile ne devait être un souvenir destiné à vos seuls enfants, je l'appellerais : *Un vieux gentil-homme*.

M. de Gerlande répondit, touché jusqu'au fond de l'être :

— Ah ! mon petit ! que vous me faites plaisir !

François sentit qu'il s'était attaché le vieil homme pour toujours. Il répondit avec son irrésistible sourire, jeune, brillant :

— Tant mieux. J'aime beaucoup faire plaisir.

M. de Gerlande se félicita d'avoir si bien marié sa fille. Comment l'idée d'une mésentente entre ces deux enfants lui était-elle venue à l'esprit ? Ils ne pouvaient moins faire que s'adorer ; François était un si charmant garçon !... Tancrède avait raison de vanter la perfection de son caractère.

Le « charmant garçon » commençait à s'emparer de la bibliothèque. Il fit changer plusieurs meubles de place, pour mettre le bureau et son beau-père dans une lumière favorable. M. de Gerlande regardait le bouleversement de son sanctuaire sans se révolter. Il se répétait à lui-même les mots de son gendre. S'entendre dire que l'on est la quintessence du Français d'ancienne race est fort agréable.

François, ayant terminé ses arrangements, installa son modèle et se mit à dessiner. M. de Gerlande demeurait muet ; il admirait à la fois le talent et le profil du mari de sa fille.

L'esquisse était à peu près terminée lorsque Migueline entra. Elle avait l'air préoccupé, un peu inquiet. Du seuil, elle interrogea, l'accent troublé :

— Savez-vous, papa, où est... — Un petit cri scinda la phrase. — Comment, vous êtes ici, François!... Je vous ai cherché partout!...

— Très aimable, dit le jeune homme, sans bouger, chose tout à fait contraire à sa courtoisie habituelle... Voudriez-vous refermer la porte, ma chère? Cela fait un faux jour très désagréable.

Migueline obéit machinalement, puis s'approcha de son père et l'embrassa. M. de Gerlande ne rendit pas le baiser; il craignait de contrarier son peintre en faisant un seul mouvement.

— Tu le vois, ton mari est assez gentil pour vouloir me faire passer à la postérité, dit-il, s'efforçant de n'avoir pas l'air trop glorieux. Laisse-le tranquille! Il faut éviter les allées et venues autour de lui. Ça le dérange.

L'avertissement n'empêcha point Migueline de se pencher par-dessus l'épaule de François pour regarder l'ébauche. Elle murmura très doucement, afin de n'être point entendue par son père :

— Frankie, je ne vous ai pas vu hier..., et ce matin non plus. J'espérais vous trouver...

— Eh bien! mais la découverte était facile, répondit-il, l'accent détaché. Écartez-vous un peu, s'il vous plaît; je n'ai pas les mouvements libres. Hier, quand vous êtes rentrée, j'étais couché. Ce matin, je suis sorti. J'essayais un nouveau cheval.

— Vous auriez pu venir me dire bonjour avant, murmura encore Migueline.

— A six heures? C'était trop tôt! Vous deviez dormir.

— Oh! non, je ne dormais pas... Je... je n'aurais pas pu.

M. de Gerlande n'entendait point les phrases échangées; il voyait seulement sa fille inclinée vers François. Il dit avec bonhomie :

— Vous savez, si je suis de trop, je puis m'en aller!

— Du tout! protesta M. de Monthrul vivement. Migueline me croyait perdu, je ne sais pourquoi. Elle avait peut-être déjà promis une petite somme

à saint Antoine de Padoue pour me retrouver. C'est fait. — Maintenant, je lui serai très reconnaissant de me laisser travailler. Quand je peins, je n'offre aucun agrément au point de vue conversation.

Migueline fit tout ce qu'elle put pour rire :

— Vous me renvoyez ? Attendez. J'ai bien envie de vous demander quelque chose avant.

Il haussa les sourcils par un mouvement très hautain. M. de Gerlande dit, indulgent et ironique :

— Voilà les femmes ! Toutes leurs câlineries sont à base d'intérêt. J'ai l'expérience... chèrement acquise !

— Je viens de voir dans le studio un chef-d'œuvre, reprit Migueline avec un regard propre à faire tourner la tête la plus solide. Oh ! François ! c'est adorablement joli !

— Quoi donc ? fit-il, sans relever les yeux vers elle.

— Ce ravissant paysage, avec une petite Grecque qui me ressemble, vous savez?... Vous avez refusé de me donner ce tableau pendant nos fiançailles, et j'en avais tellement envie !

— Ah ! dit-il avec indifférence, la petite Grecque... Oui, c'est un type classique comme le vôtre, en effet. Je l'ai terminé récemment.

— J'aime cette toile, continua Migueline avec un élan rare chez elle. On la dirait pleine de pensées. C'est merveilleusement calme, et si grand ! La figure de la jeune fille est attirante. — Elle sourit. — Si elle ne me ressemblait pas un peu, j'en serais jalouse !... Vous me la donnerez, François ? A moins que vous n'y teniez par trop ?

Elle était devant lui, toute grâce et douceur. Il comprenait bien pourquoi et répliqua, la voix railleuse :

— Grand Dieu ! ma chère, que de qualités vous me découvrez ! « Merveilleusement calme, et si grand ! » Je vais me prendre pour un peintre... Cette toile vous plaît ? Prenez-la. C'est un souvenir de voyage. J'en ai tant d'autres équivalents ! Mettez-la

dans votre chambre. Je n'y tiens pas du tout. Pour quelle raison y tiendrais-je ?

Migueline rougit. D'une façon désolée, cette fois, elle regarda son mari. Ce jeu de physionomie échappa au comte qui soupira plaisamment :

— Et je me jugeais le plus faible des hommes !... Vous m'égalez, mon ami, et bientôt me dépasserez, sans doute.

M. de Montbrul eut un sourire énigmatique. Il se rejeta en arrière pour juger de son œuvre et dit, en s'étirant d'un mouvement souple de grand fauve :

— Voilà une fameuse journée ! Cela marchera bien. Vous devez être fatigué de rester immobile ; je vous demande pardon : j'aurais dû m'arrêter plus tôt.

Il changea de place, écartant doucement Migueline, et prit une cigarette dans la boîte de son beau-père. Celui-ci mit son lorgnon pour voir les débuts de son effigie. Migueline, hésitante, ne savait si elle allait sortir ou demeurer.

M. de Gerlande, au septième ciel devant l'esquisse, ne pensait qu'à une chose : Tancrède avait eu, en se liant avec François de Montbrul, la plus géniale des inspirations.

Le comte décida qu'il offrirait à son neveu une automobile en cadeau de nocces..., et puis, sans attendre, il l'inviterait à faire un nouveau séjour à Pontalric. Tancrède avait l'esprit de famille : il serait content de voir le portrait.

Par association des pensées, de son neveu, auquel il devait le bonheur conjugal de sa fille, il parvint à cette fille elle-même. Ceci le fit s'enquérir, avec un air de bonté indulgente :

— La surprise-partie d'hier était réussie ? Vous êtes-vous amusés ?

Un flot de sang monta au visage de Migueline. François ne cilla point.

— Non, dit enfin la jeune femme, embarrassée. Comme surprise, elle a été complète, mais en sens inverse. C'est une partie manquée. Le lieutenant de Clairlieu avait été appelé par téléphone à Paris, le

jour même. Nous avons trouvé toutes les portes fermées.

— Ah ! diable ! fit le comte, pas autrement fâché. Voilà qui est décevant.

— Gilberte enrageait, poursuivit Migueline. Brigitte a proposé d'aller boire le champagne et manger les gâteaux à *Bavas*, mais René de *Bavas* a pris peur. Son père l'aurait très mal reçu. Alors nous avons échoué chez les Landraguet ; cela s'est un peu prolongé ; pourtant ce n'était pas gai du tout.

Il y eut un silence. Migueline cherchait à rencontrer les yeux de son mari. M. de Montbrul détournait obstinément la tête.

Bravement, elle acheva :

— J'ai eu bien tort de ne pas écouter François.

M. de Gerlande crut avoir mal entendu : sa fille reconnaissant un tort quelconque !...

Migueline termina, la voix un peu frémissante :

— C'est vrai, François ; je... je le regrette.

M. de Gerlande oublia la raideur gênante de ses membres, occasionnée par l'ascension de dix vieux clochers. Il se trouva aussitôt de l'autre côté de la porte.

Il faut toujours éviter de figurer en tiers dans un jeune ménage à l'instant où l'une des parties commence à sortir son mouchoir : on ne sait pas ce qui peut arriver.

III

Avec un mécontentement inavoué, Migueline voyait son père accaparer François.

C'était la résultante des heures d'intimité amenées par les séances de pose pour le fameux portrait, maintenant achevé.

L'abbé Mourroux, sur ces entrefaites, revint de

Rome, où l'un de ses innombrables amis l'avait emmené pour faire des recherches dans les archives du Vatican. Il apprit de la bouche de son confrère, Mgr Clovis Bannelier, que « cela ne marchait pas très bien chez les Montbrul ». Ce fut d'ailleurs tout ce que l'abbé put obtenir en fait de documentation. Mgr Clovis Bannelier n'avait point d'intimité avec les Gerlande; il répétait simplement ce « on m'a dit », mais ne pouvait se rappeler exactement qu'elle en était la source.

Sans être particulièrement disposé à se mêler des affaires d'autrui, l'abbé Mourroux se rendit sur-le-champ à l'hôtel de Gerlande. La nouvelle transmise par son collègue ès histoire ne le surprenait pas outre mesure. Il connaissait M^{me} de Montbrul depuis sa naissance. Si elle avait tenté, comme c'était probable, d'asservir M. de Montbrul, celui-ci avait dû regimber: d'où frictions entre les divers membres de la famille.

En se dirigeant vers la bibliothèque, l'ami du comte, prêt à jouer le rôle de médiateur, pour peu qu'on l'en priât, se composait une figure de circonstance, compatissante, grave, et même un peu affligée.

Dès l'entrée, tout s'envola. Son premier mot fut celui-ci :

— Pourquoi avez-vous changé les meubles de place?

On aurait dit qu'on lui arrachait l'âme. Ne plus trouver le petit bahut, supportant le pot à tabac, à l'endroit précis où depuis vingt ans on le voyait, ne pouvait s'admettre. Le bureau n'était plus entre les deux fenêtres; l'ordre immuable des choses avait été bousculé. Ces innovations parurent à l'abbé Mourroux quasi subversives.

M. de Gerlande, dont le visage n'était point celui d'un homme dévoré par les soucis domestiques, répondit avec bonne humeur :

— D'abord, vous pourriez me dire bonjour!

— Eh bien! bonjour! jeta l'abbé, grognon. Donnez-moi une cigarette. On ne sait plus trouver ce que l'on veut, chez vous!

— Mon gendre, expliqua le comte d'un air de jubilation, a fait quelques modifications dans l'ameublement. C'était nécessaire. — Un temps, et, avec modestie : — Il a tenu à faire mon portrait. Singulière idée, n'est-ce pas ?

L'abbé Mourroux appréciait les effigies d'ancêtres. Il s'adoucit :

— Ah ! ah ! M. de Montbrul fait voltiger le mobilier ! Il ne tardera point à prendre le commandement de la maison !... Mon pauvre ami, je crains que vous n'ayez bien mal marié votre fille !

Le comte ne voulut pas rire. Il protesta, vexé :

— Par exemple ! Un garçon parfait !... J'ai passé avec lui des journées délicieuses. Il a beaucoup de fond, sous un air de ne rien prendre au sérieux. Il a énormément voyagé ; il a tout lu. Sa conversation est des plus intéressantes.

— Alors, vous vous entendez bien ? interrogea le visiteur.

— Admirablement. Le Ciel m'a exaucé, je puis le dire, au delà de mes désirs. C'est, entre nous, l'union la plus complète. — Il rit. — Je suis tout disposé à prendre François pour mon fils et Migueline pour ma belle-fille !

L'abbé Mourroux se promit d'aller le soir même demander à Mgr Clovis Bannelier qui avait bien pu le renseigner aussi mal.

— Enchanté d'apprendre que vous avez un fils ! dit-il avec gaieté. Voudrez-vous présenter mes hommages à M^{me} votre belle-fille ? Je crois l'avoir connue enfant !... Êt, dites-moi : pourrais-je voir votre portrait ?

M. de Gerlande attendait cette prière. Il était très content de son image dont il disait, en tâchant d'avoir l'air détaché : « François m'a vu en beau ! »

Il affirma vivement :

— C'est très facile. Mais la toile est dans l'atelier de François. Je vais lui faire demander si nous ne le dérangerons pas.

L'abbé montra une surprise manifeste. Ne pou-

vait-on se visiter en famille sans faire tant de cérémonies ?

Devant l'étonnement de son ami, le comte expliqua d'un très grand air :

— Il faut qu'un jeune ménage résidant sous le toit de ses parents se sente en complète indépendance. C'est le seul moyen de vivre en parfait accord. Mon gendre est maître chez lui, comme je le suis chez moi.

« Et même un peu plus, sans doute ! » acheva l'abbé Mourroux en son for intérieur.

— Ensuite, dit M. de Gerlande avec un sourire plein de bonté, il faut éviter de troubler les nouveaux mariés. Quand on est trois, l'un est de trop. C'est bien connu.

— Parfaitement, dit l'abbé Mourroux, éclatant de rire. Il faut tout prévoir. Alors, vous entrerez le premier, Gerlande !

M. de Montbrul accueillit l'abbé avec une amabilité dont le bénéficiaire fut charmé. Les fils de ses amis étaient généralement bien élevés, mais aucun ne possédait la distinction de François, cette politesse aisée, cette perfection de manières, qui le faisait définir ainsi par l'ancrède : « Un peu prince, et pourtant si simple ! »

M. de Gerlande laissait parler son gendre. Il rappelait, par son air d'affectueuse fierté, les pères, non mobilisables pendant la guerre, devant leur fils sous-lieutenant.

L'abbé Mourroux se demandait, confondu, comment tout Pontalric, sans excepter Mgr Clovis Bannelier, pouvait admettre cette histoire, qu'il y avait du froid chez les Gerlande.

Migueline survint au moment où l'abbé contemplait le portrait de son ami, sans pouvoir se défendre de joindre à son admiration une pointe d'envie.

M. de Montbrul écoutait les phrases enthousiastes du visiteur avec un air de politesse ennuyée. Il n'aimait pas les louanges excessives, et Dieu sait si le

vocabulaire de l'abbé Mourroux était riche en fait d'épithètes laudatives !

Migueline, entendant son père se mettre de la partie, s'écria dans un joli rire clair, musical :

— Je vous en prie, ne faites plus de compliments à François ! Il déteste ça, et, quand on l'agace, il devient comme un crin. Je n'ose plus l'approcher !

L'abbé Mourroux fit une volte subite qui le mit en face de la jeune femme. Elle était debout à côté du fauteuil de son mari. M. de Montbrul renversa la tête pour mieux voir sa femme. Il interrogea, avec une ombre de sourire :

— Vous n'osez pas m'approcher ?

M. de Gerlande haussa les épaules en affirmant à l'abbé :

— Elle le dit !... C'est curieux ce besoin qu'ont les femmes de mentir !

L'abbé Mourroux abandonna la toile pour étudier Migueline à la dérobée. Il y avait en elle un mystérieux changement ; il n'aurait su dire lequel au juste. Peut-être cela venait-il de la façon dont elle regardait son mari. A chaque instant, elle levait les yeux sur lui. Ils étaient caressants, ces yeux, autrefois si hautains qu'ils devenaient facilement durs.

M. de Montbrul ne semblait pas s'apercevoir qu'il était l'objet de semblable attention. Pour satisfaire un désir du comte, il montrait à l'abbé une série d'aquarelles du vieux Pontalric. L'archiviste bénévole, qui était fou de sa ville natale, admirait sans réserve. François acheva de le conquérir en manifestant l'intention de le prendre à son tour pour modèle. Il lui trouvait, et le dit de façon fort aimable, une tête à caractère, un type intéressant.

Ces mots plongèrent l'ami des familles dans une satisfaction inexprimable. M. de Gerlande, par contre, ne fut pas très content. Quelle étrange idée avait François de choisir pour modèles de vieux bonshommes, au lieu de peindre sa femme ?

Il le fit remarquer, en ayant l'air de plaisanter. Migueline attendit le premier mot de son mari, en

faisant tous ses efforts pour avoir l'air de n'y attacher aucune importance.

M. de Montbrul resta trois secondes sans répondre, ce qu'il faisait parfois quand une question le contrariait, et ce silence était horriblement désagréable pour l'interlocuteur. Après, il laissa tomber du bout des lèvres :

— Migueline n'a pas l'habitude de rester tranquille chez elle. Il est fort ennuyeux d'être immobilisée quand on a envie de remuer.

M. de Gerlande, voyant sa fille devenir pourpre, se hâta d'aiguiller la conversation sur un autre sujet. L'abbé Mourroux y aida. Il exultait à l'idée d'avoir son portrait et de le montrer à Mgr Clôvis Bannelier. Ce futur membre de l'Institut possédait son buste, œuvre d'un jeune sculpteur dont l'abbé dit avec dédain : « C'est un illustre inconnu ! » Une toile signée Gerlande-Montbrul serait bien autre chose !

Migueline l'écoutait en souriant avec un mélange de consternation et de défi. Elle comprenait pourquoi François agissait de la sorte et pensait : « Il le fait exprès. J'aurais mieux fait de céder. » Elle voyait trop tard qu'on ne pouvait agir avec lui comme avec son père.

L'abbé Mourroux rentra chez lui radieux. Tout le long du chemin, il se répétait avec complaisance :

— J'ai un type intéressant... Quel charmant jeune homme !...

A part soi, M. de Gerlande sentait sa félicité décroître. Que François ait tenu à fixer son visage à lui, c'était explicable : il voulait continuer la galerie familiale, et puis c'était gentil de sa part. Mais l'abbé Mourroux, à présent !

Ce garçon ne faisait rien comme les autres. Tout le monde s'étonnerait, car, normalement, un jeune mari très épris et peintre de talent devrait commencer par retracer les traits de sa femme... M. de Gerlande redoutait par-dessus tout les commérages et ne voulait point laisser aux mille voix anonymes

de Pontalrie l'occasion de porter un jugement, certainement peu bienveillant, sur sa fille et son gendre.

Si François ne voulait pas demander à sa femme de poser, ce n'était point dans le but de lui éviter une corvée, mais dans celui de montrer qu'il n'était pas très satisfait de voir Migueline afficher une désinvolture peu propre à lui plaire. Migueline avait tort, son père le reconnaissait; mais il fallait cependant décider François à faire son portrait..., ne fût-ce que pour muscler toutes les bavardes de la ville.

Plus le comte préparait son entrée en matière, moins il osait aborder le sujet. François était de société fort agréable, mais il était facile de s'apercevoir qu'on ne lui faisait pas faire ce qu'on voulait. A vrai dire, c'était plutôt lui qui le faisait faire aux autres.

M^{me} de Montbrul, du fait de l'humeur laborieuse de son mari, jouissait de cette liberté qu'elle aimait tant. Elle aurait dû être ravie de n'être contrecarrée en rien. Pour un empire, elle n'eût avoué qu'elle s'ennuyait à mourir, en disant qu'elle s'amusait beaucoup.

M^{lles} de Landraguet, dont l'intelligence n'était pas des plus vives, voyant leur amie aller et venir à sa guise, continuer à mener avec elles une existence de jeune fille avec le prestige du mariage, l'enviaient férocelement et répétaient à tous les échos :

— A-t-elle une veine, Migueline!...

En effet, M^{me} de Montbrul, si jalouse de son indépendance, pouvait se considérer comme servie! Son mari lui laissait tant de liberté qu'elle eût, finalement, préféré en avoir un peu moins.

Elle s'appliquait à montrer dans le monde et même devant son père une figure de créature heureuse entre toutes. C'était facile, car la courtoisie raffinée de François pouvait le faire croire aux pieds de sa femme. Depuis son mariage, Migueline avait encore gagné physiquement. Sa beauté devenait radieuse. Elle semblait avancer dans la vie en triomphatrice. Ceux qui voyaient cette superbe jeune femme, comblée de tous les dons, se disaient,

comme les amies envieuses de son bonheur conjugal :

— A-t-elle de la chance !

C'était vrai, et pourtant Migueline ne s'en rendait pas compte. Surtout, elle n'appréciait point à sa juste valeur la grâce inestimable que la Providence lui avait accordée en lui donnant un mari pour lequel la foi jurée au jour des épousailles n'était pas une vaine formule. C'est cependant un bien appréciable, n'étant point très commun.

A l'exemple de beaucoup de jeunes filles,* elle n'avait pas su voir, dès les fiançailles, que l'amour d'un honnête homme est chose si précieuse qu'il ne faudrait point risquer de le perdre par ignorance ou maladresse. Il lui avait paru tout simple d'exiger de François marié la soumission à ses fantaisies consentie par François fiancé. Elle supportait à présent le contre-coup de cette incompréhension du caractère masculin et ne savait comment s'y prendre pour empêcher son mari de lui tenir rigueur..., sans pour cela s'incliner devant sa volonté.

Migueline ne pouvait dire : « Je retourne chez mon père ! » puisqu'elle avait mis pour condition à son mariage de vivre chez ce père, et, pour comble d'infortune, le comte, enjôlé par son gendre, eût manifesté une aimable incrédulité si sa fille était venue pleurer dans ses bras en se plaignant de la froideur de François.

Et puis, on a beau chérir son père, il y a des griefs que l'on garde pour soi.

Le vicomte de Monthrul — pendant que la vicomtesse faisait semblant de beaucoup se récréer sans lui — achevait le portrait de l'abbé Mourroux. Le modèle était ravi. Si Migueline avait confié à ce vieil ami que son bonheur n'était point sans nuages, le chapelain des familles eût fait comme le comte, il l'eût pris pour une charmante plaisanterie : M. de Monthrul, tout Pontalric le savait, adorait sa femme.

Avec une impatience grandissante, Migueline attendait le moment où, l'œuvre étant dûment achevée, François consentirait à prendre sa part des

distractions mondaines. L'indépendance est une belle chose, mais se la voir accordée aussi largement lui enlève beaucoup d'attrait.

Et puis c'était trop ennuyeux de ne plus avoir son mari tout à elle. Heureusement, François peignait très vite : il aurait bientôt fini.

La jeune femme, escomptant cette minute, décidait en elle-même :

« Après, il peindra mon portrait, et puis aucun autre. C'est trop affreux de le voir ne pas faire attention à moi ! »

M. de Montbrul paraissait se complaire à perfectionner l'image de l'abbé Mourroux. Celui-ci était presque aussi impatient que Migueline de voir la signature tracée au bas de la toile, tant il avait hâte de la montrer à Mgr Clovis Bannelier, si fier de son buste.

M. de Gerlande continuait à se féliciter d'avoir réuni par un mariage les deux branches de la famille. On le complimentait sur son gendre de tous les côtés. Son amour-propre, si agréablement flatté qu'il fût, ne le rendait pas ingrat. Tancrède s'était multiplié pour aboutir au résultat présent. On lui devait de ne point le laisser tomber dans l'oubli, une fois le succès obtenu.

Le comte, montrant par là une délicatesse et une générosité que l'on ne saurait trop engager les oncles à imiter, écrivit à son neveu de venir le voir sans tarder. Il termina sa lettre par cette brève phrase, dont tous les neveux eussent apprécié les termes : « J'ai l'intention de t'offrir, en cadeau de noces anticipé, une automobile. Viens la choisir. »

Avec sa signature au-dessous, cela valait bien, pour le style, en beaucoup plus gai, la célèbre épître de M^{me} de Sévigné sur la mort de Turenne.

Tancrède répondit télégraphiquement qu'il arrivait.

IV

Tancrède, après avoir exécuté un virage savant et des essais de marche arrière devant le perron de l'hôtel de Gerlande, s'arrêta et, sautant à terre, regarda sa jolie machine, toute luisante et bien astiquée, d'un œil positivement amoureux.

François de Montbrul, appuyé à la balustrade de l'escalier, surveillait les évolutions du jeune chauffeur. Amusé par l'expression irradiée de son camarade, il interrogea :

— Ça tourne rond ?

Tancrède condensa toutes ses pensées en un seul mot :

— Epatant !

Après, il ajouta :

— Quand je te disais qu'il faudrait encadrer mon oncle !

M. de Montbrul acquiesça, non moins sincère. Il possédait personnellement plusieurs oncles. Aucun n'aurait jamais l'idée de sortir vingt-cinq billets de son portefeuille pour faire plaisir à son neveu.

— Pour en trouver un autre pareil, on peut toujours courir ! poursuivit Tancrède avec chaleur. Riquette sera contente en voyant ce beau joujou. J'irai chez le général cet après-midi !

Sa main claqua le capot, amicalement, comme il l'eût fait de l'encolure d'un cheval.

— Enfin, tu es content ? dit François, se mettant à rire.

Il ajoutait à part lui : « Quel gosse !... Et il veut se marier ! »

— Oh ! fit simplement le petit baron. Dis donc, mon vieux, si vous veniez, Migneline et toi, chez

le général, pour achever d'essayer la machine?... Faites donc ça, ce serait gentil!

François devinait l'immense fierté qu'avait Tancredi à posséder enfin son auto à lui. Il répliqua, toujours souriant :

— Demande à Migueline si ce projet lui convient.

— Tu ne peux pas le faire, toi? s'écria Tancredi, ouvrant des yeux ronds.

— Je le pourrais, naturellement, répondit le vicomte; mais je ne veux pas avoir l'air de lui imposer mon propre goût, si le sien est différent.

Stupéfait, Tancredi se dit :

« Ça, c'est très chic! A la première occasion, je le répéterai à Riquette, comme venant de moi... Mais il faut qu'il soit joliment pris par sa femme, François! Elle le fait passer par le trou d'une aiguille! Je n'aurais pas cru ça de lui. Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener ici. Migueline n'en méritait pas tant! »

Il est vrai que, s'il n'avait pas présenté Montbrul aux Gerlande, il n'aurait point actuellement de 6 C. V. *Renault*. Donc il ne fallait pas regretter d'avoir aidé au bonheur de sa cousine... Car elle devait nager dans la félicité, Migueline! Le comte n'aurait pas offert une conduite intérieure « modèle de luxe » à son neveu, si le mari de sa fille s'était montré décevant.

« François est un type hors concours, soliloquait Tancredi, en recommençant à décrire des ronds entre les caisses d'orangers. Il a conquis l'oncle Léonce, et j'ai une auto. C'est un cher vieux garçon; si jamais je peux lui être utile, il n'aura qu'à me le dire! »

Peu après, Migueline vint rejoindre son mari. Elle dit avec une gaîté un peu dédaigneuse :

— Vous regardez jouer l'enfant?

Le jeune homme se mit à rire :

— Vous n'êtes pas très bonne, mais c'est bien ça : « l'enfant ». Il a l'air d'un collégien, ce pauvre Tancredi. Il me semble le voir avec sa petite femme, dans son petit carrosse. Ils auront l'air échappés

d'une féerie!... Mes neveux ont un jouet dont ils raffolent : deux bonshommes de bois, fabriqués par le vieux berger de Serre-de-Claux ; ils les appellent, je ne sais pourquoi : « les petits Lustucrus ». Quand je vois Tancrède et Riquette, je pense qu'ils sont, eux aussi, des petits Lustucrus.

Le rire de Migueline résonna comme les vibrations d'une cloche d'argent :

— Vous êtes effrayant ! Je ne vous savais pas mauvais comme cela !

— C'est un défaut de plus ; j'en ai tant d'autres ! dit-il légèrement.

Il appuya sa main sur celle de sa femme. Migueline rougit un peu.

— Vous êtes très méchant, dit-elle.

Il sourit encore :

— C'est bien possible, ma chère ; l'homme, par essence, ne vaut rien. Je dis l'homme, pas la femme, remarquez-le. Si je suis méchant, je tiens du moins à être poli.

— Pourquoi avez-vous fait le portrait de papa ? interrogea brusquement Migueline.

— Pour lui faire plaisir, naturellement.

— Et l'abbé Mourroux?... Est-ce encore pour la même raison ? Oh ! c'est le pire, cela, Frankie ! jeta la jeune femme, essayant de rire pour ne pas pleurer. Vous l'avez fait exprès. Avouez-le !

Il laissa passer une seconde avant de répondre d'un ton mesuré, très doux :

— Ma petite amie, je fais ce que je veux, comme vous-même faites ce que vous voulez. Le meilleur moyen pour rester unis. Je répète vos propres paroles. Vous tenez à votre liberté : je vous la laisse ; mais je réserve la mienne. Cela va de soi.

A cette minute, Tancrède revenait vers eux. Les voyant si près l'un de l'autre, il cria, la figure épanouie :

— Eh bien ! mon vieux, tu as enlevé le morceau ? Migueline consent à me confier sa précieuse personne et la tienne, dont la valeur est presque aussi grande ? Vous venez avec moi ?

— Où ça? interrogea Migueline, avec un effort pour retrouver son accent habituel.

— Tu ne l'as pas dit à ta femme, François? Mais alors, de quoi lui parles-tu? s'écria le petit baron avec une naïveté parfaite.

— Oh! d'un tas de choses! répondit M. de Montbrul, amusé.

Tancrède, dont le cerveau ne contenait plus que deux idées bloquées en une seule: Riquette et l'auto, expliqua son désir: Il serait enchanté de faire à ses cousins les honneurs de sa nouvelle voiture.

La réponse le plongea dans un ahurissement véritable. Migueline dit, embarrassée:

— Je ne sais pas si François voudra.

Elle subordonnait son acceptation à celle de son mari! Tancrède ouvrit des yeux comme des lanternes chinoises. Il émit, gouailleur:

— Tu te soucies de l'opinion d'une tierce personne, toi! Toi, la reine!... Oh!!! Laisse-moi m'asseoir!

Il vit François se mordre les lèvres pour retenir un sourire. Il ne semblait pas fâché du tout. Migueline, par contre, eut l'air d'être prête à pleurer.

Alors personne ne sut quoi dire, et, finalement, Tancrède alla tout seul présenter la *Renault* à sa fiancée.

En revenant chez son oncle, après avoir passé la journée avec M^{lle} Riquette, Tancrède trouva dans le vestibule son cousin faisant les cent pas, de cet air résigné des maris auxquels on vient d'assurer: « J'en ai pour cinq minutes! »

Il est nécessaire, dans ce cas, de savoir multiplier par dix.

— Que fais-tu là? interrogea Puyméran, surpris.

— Ce que tu feras toi-même quand tu seras en puissance de femme! répondit M. de Montbrul, agacé. J'attends Migueline; cela doit se voir!

— En effet. Tu commences à montrer un air très... conjugal: sourcils froncés, bouche sévère:

tout prêt à dire : « Savez-vous quelle heure il est, chère amie ? » — Est-ce que ça s'emploie toujours, « chère amie » ?... Renseigne-moi. Je vais être bientôt appelé à figurer dans ce rôle.

François lui répondit tout net qu'il l'ennuyait, en se servant d'un autre verbe. Tancrède le regarda curieusement :

— Tu ne parais pas très content d'aller danser chez cet excellent M. Le Hellec, ancien conservateur des Eaux et Forêts. Je te croyais sociable. Comme on se trompe !

François répliqua, sérieux :

— Je n'ai pas encore atteint l'âge de la retraite. J'apprécie la société de mes semblables ; mais cette bande d'amuseurs qui tournent en rond, comme des écureuils dans une cage, cherchant le matin comment ils pourront tuer le temps jusqu'au soir, avec la perspective de « remettre ça » le lendemain, vraiment, si je les aimais, je choisirais bien mal mes amis !... Je suis toujours surpris de voir Migneline se complaire dans cet entourage. Elle est intelligente, cependant.

— Oui, mais il doit lui être assez agréable de faire constater sa supériorité physique et intellectuelle, glissa Tancrède d'un accent détaché. Elle aime régner de toutes façons.

— Si elle prend du plaisir à régner sur un troupeau d'imbéciles, elle a bien tort ! N'importe quelle intelligence s'atrophie au contact permanent d'esprits étroits ; et comment peut-on être satisfait d'imposer sa supériorité à des médiocres ?

Tancrède écoutait avec presque du respect. Il répliqua modestement :

— Oh ! moi, je ne sais pas. Comme je ne possède aucune partie remarquable, je ne cherche point à m'imposer... Mais, si ça t'embête d'aller dans le monde, pourquoi le fais-tu ?

— Parce que je ne veux pas contrarier ma femme.

Tancrède, entendant ces mots, fut désolé. Certainement, Migneline ne tenait aucun compte des goûts

de son mari. Elle ne le rendait pas heureux, et cela lui était bien égal, pourvu qu'elle soit heureuse, elle !... Comment François pouvait-il se laisser asservir de la sorte ?

Soudain très rouge, le petit baron commença, en hésitant un peu :

— Ecoute, mon vieux, je... voilà, je ne sais pas très bien te dire... Comme c'est par moi que tu as connu Migueline, j'ai un scrupule. Si tu étais malheureux, ce serait ma faute...

Monthrul, stupéfié, demeura la bouche ouverte ; ensuite, il se mit à rire :

— Mais tu es une mère pour moi, Tancredé !... Est-ce que tu me trouves la tête d'un monsieur à plaindre ?

— Oh ! non. Seulement..., si tu me permettais un conseil...

— Comment donc ! dit François, prodigieusement divertí. Donne le conseil, je le recueillerai avec le plus grand soin.

Tancredé se tortilla comme une anguille dans la poêle ; il allait dire : « Ne te laisse pas manœuvrer », lorsque Migueline apparut au sommet de l'escalier.

Elle était merveilleusement belle. Sa robe de satin blanc, très longue, ajustée comme un véritable fourreau, était si parfaitement coupée qu'elle semblait collée sur elle, dessinant les lignes impeccables de son corps. La traîne s'étalait sur le tapis. A l'exception de sa bague de fiançailles, un gros brillant carré, elle ne portait aucun bijou.

— Je vous ai fait attendre ? Je suis confuse, dit la vicomtesse, souriant à son mari d'une façon câline. Bonsoir, Tancredé. Dites-moi tous les deux comment vous trouvez ma robe. Il me semble être en travesti.

Elle avança et tourna lentement. La ligne nacrée du dos apparut dans le corsage fendu jusqu'à la ceinture.

Personne encore, dans le petit cercle élégant de Pontalric, n'avait arboré ce genre de toilette. Tan-

crède demeura pétrifié de surprise devant sa cousine. Il se demandait ce qu'en pensait François. Celui-ci donna son avis sans attendre.

— Vous n'avez jamais eu de robe aussi jolie, dit-il, très calme; mais, s'il était un peu moins tard, je vous prierais de vouloir bien en changer. Ce décolleté du dos est de ceux que l'on nomme charitables. Je ne pousse pas l'altruisme aussi loin... Voudrez-vous être assez aimable pour faire arranger cela le plus rapidement possible? Dites à Sylvie de mettre du tulle, de la dentelle, n'importe quoi!... Mais je ne veux pas vous voir sortir ainsi.

Il avait une façon d'articuler ceci toute particulière. C'était courtois, mais net et ferme. Tancrède, ébahi, n'en croyant pas ses yeux, vit Migueline se diriger docilement vers sa chambre, sans une protestation.

Alors le vicomte de Montbrul se tourna vers son camarade et dit, changeant de ton :

— Tu devais me donner un conseil? Je l'attends.

— Oui..., balbutia Tancrède, interdit. Je... — il tourna court — j'ai oublié.

Migueline revint presque aussitôt. Les rectifications indiquées par son mari avaient été promptement faites. François l'enveloppa d'un regard investigateur; il dit seulement :

— Je vous remercie.

Après cela, par exemple, il prit des mains de la camériste le grand manteau bordé de renard blanc, pour en revêtir lui-même sa femme.

Tancrède ne sut que penser. Les manières de François avec Migueline le déroutaient. Il ne devait point être faible comme son cousin l'avait cru un instant; d'autre part...

« Ma foi! c'est son affaire! conclut Tancrède en lui-même. Il doit bien savoir ce qu'il veut. Moi, je sais que j'ai une 6 C. V. *Renault* : c'est l'essentiel. »

Cette réflexion, lui mettant le nom du donateur à l'esprit, l'amena chez son oncle, car, en bon garçon, le fils de la baronne songea :

« L'oncle Léonce doit s'ennuyer tout seul... Moi aussi, du reste ; allons lui tenir compagnie. »

M. de Gerlande fit un accueil empressé à son neveu. Tancrède lui disait à tout propos : « Vous êtes le dernier oncle digne de ce nom. Après vous, il n'en existera plus. » On a beau faire la part de l'exagération, ces sortes de choses vous sont très douces.

Selon sa coutume, Tancrède mit l'entretien sur son automobile et sa fiancée. Il avait fait, dans l'après-midi, une longue promenade avec Riquette, dans la *Renault*. Cette machine possédait, si l'on en croyait le propriétaire, des qualités presque humaines. Évidemment, il chérissait Riquette par-dessus tout, mais sa voiture venait immédiatement après dans ses affections. — Ceci parce qu'il était encore vieux jeu : un garçon vraiment à la page préfère son auto à n'importe quoi.

— Je suis content d'avoir deviné ce qui pouvait te faire le plus de plaisir, dit le comte, profitant du moment où son neveu s'arrêtait pour reprendre haleine. A ton tour, voudrais-tu me rendre un petit service ?

Un petit service, c'est très gros, beaucoup plus qu'un grand. Tancrède pensait à son moteur qui tournait bien rond, à sa Riquette tant aimée... Il répondit avec élan :

— Allez-y !... Pour vous, je me jetterais dans le feu !

— Ne le fais pas, dit l'oncle : ta mère ne me pardonnerait jamais. Voici : nous allons recevoir à la maison... Il faut bien s'y résoudre.

— Mais vous ne faites que ça ! remarqua Tancrède.

— J'entends par là, non une réunion intime, mais un bal, pour lequel les invitations seront plus nombreuses. Je me suis aperçu d'une chose : François n'aime pas le monde.

— Je sais. Il m'a expliqué tout à l'heure pourquoi. C'était très bien..., du moins je crois que c'est

très bien. Les danseurs de Migueline déplaisent à François...

— Il est jaloux?

— Non. Mais, d'après ce que j'ai compris, il aimerait bien être un peu tranquille. En se mariant, il souhaitait un foyer, mais, là, un foyer de style classique : un vrai feu et une vraie femme.

— Il a raison, soupira le comte. C'est le seul moyen d'empêcher l'effritement de la famille. On n'y songe plus, à la famille! C'est démodé!... Elle avait cependant bien des avantages.

— François est très chic, poursuivit Tancrède. Il ne veut pas empêcher Migueline de s'amuser... A mon avis, mieux vaudrait ne pas lui demander d'être patient trop longtemps.

M. de Gerlande parut fort ennuyé :

— Je pense de même. Migueline agit comme une enfant gâtée, elle ne comprend pas. Mais je ne puis m'immiscer dans des questions qui doivent rester strictement personnelles. Dans un jeune ménage, l'intervention d'un tiers, fût-il animé des meilleures intentions, est presque toujours néfaste. — Il s'agita sur son fauteuil. — Et, d'autre part, je suis obligé de donner ce bal!

— Donnez-le, mon oncle.

— Mais je ne sais pas si François voudra, dit le beau-père, très déconfit.

Cette phrase s'employait décidément beaucoup, à l'hôtel de Gerlande.

— Il me serait désagréable de le contrarier, poursuivit le comte. Parle-lui-en, tu me feras plaisir.

— Volontiers, fit Tancrède. Comme service, c'est tout petit, en effet.

M. de Gerlande se mit à étudier la garniture de cheminée d'un air profond :

— Tu pourrais aussi lui dire... hum!... lui faire comprendre qu'il serait poli... ou convenable... de...

Tancrède parut estomaqué :

— Il n'est pas poli, François?... Oh! ça m'étonne!

— Il est charmant, affirma le comte, d'une voix triste. Je l'aime comme un véritable fils; mais

voilà... : il a fait mon portrait, ensuite celui de l'abbé Mourroux. Je ne puis m'expliquer pourquoi... Il a peut-être cru me faire plaisir.

— Ça ne vous a pas fait plaisir ? interrogea Tancrède, candide.

— Voyons ! fit le comte, il aurait dû commencer par celui de Migueline ! Tout le monde s'étonne, et ta cousine est peinée. Il suffit de bien peu pour mettre du froid dans un ménage.

— Dites-le à François, mon oncle, émit Tancrède, à part soi très diverti.

M. de Gerlande fit la tête du monsieur convié à manier des serpents cobras :

— Non ! non !... Il me croirait disposé à me fourrer là où je n'ai que faire !... Mais, toi, mon petit, explique-lui tout ceci, n'est-ce pas ?

— Il m'enverra au bout du quai ! objecta Tancrède, refroidi dans son obligeance. Oh ! pardon !... J'oublie toujours que ce n'est pas le français du moyen âge ! Je voulais dire : François me priera de m'occuper de mes affaires.

Il se remémora la promenade dans la *Renault*, la joie de Riquette, et conclut :

— Enfin, ça ne fait rien ! Je le lui dirai. Mais pourquoi Migueline ne le demande-t-elle pas elle-même ? Ce serait beaucoup plus simple.

— Elle n'ose pas, répondit M. de Gerlande.

— Non ? s'écria Tancrède, abasourdi. Alors... qui gouverne, ici ? Ce n'est pas elle ?

— Je crois que c'est lui, avoua le comte.

Très vite, il ajouta :

— Et je n'en suis pas fâché !

V

— L'un de vous pourrait-il m'expliquer la signification de ce télégramme?

M. de Gerlande entraînait dans l'atelier de son gendre, un papier à la main. Il avait l'air ahuri et pas content du tout.

François, qui dessinait le profil de Tancrède, vit son modèle se lever d'un bond, en devenant tout pâle. Le comte, ajustant son lorgnon, lisait dans un silence complet :

— *Reçu lettre Tancrède. Arrêtez tous événements, par tous moyens. Arriverai ce soir. Madeleine.*

« Qu'est-ce que cela signifie : tous événements et tous moyens? Sans être trop curieux, je voudrais pourtant bien savoir ce qui se passe chez moi! »

Son accent n'avait rien d'absolument aimable. Son déplaisir de voir bientôt la baronne se doublait du fait que, à présent, François imaginait de reproduire les traits de son cousin... Voilà comment ce petit hurluberlu de Tancrède avait rempli sa mission!... Fiez-vous à vos neveux!

Tancrède s'assit net, les jambes coupées. Montbrul lui adressa un regard de sympathie, dont il faut dire qu'elle était très narquoise.

— Voilà, fit le petit baron, ennuyé : j'avais une auto..., alors j'ai eu encore plus envie d'avoir une femme. Me promener tout seul, cela ne me disait rien. J'ai donc écrit à ma mère une lettre très bien. Je lui ai expliqué comment je m'étais engagé sans le lui dire.

— Elle doit être furieuse! remarqua son cousin, plutôt gai.

— Naturellement! Elle choisit mes costumes;

apprendre que j'ai choisi sa belle-fille tout seul lui est demeuré en travers du gosier. Enfin, ça y est ! Le plus dur est fait ! Maintenant, je laisse le reste au grand cœur et à la finesse de mon oncle, et je prends le large. Les Frayol-Laguèze m'hospitaliseront bien pendant un jour ou deux.

— Mais voyons, Tancredè, c'est fou ! commença Monthrul. Tu aimes ta fiancée, et tu fuis devant ta mère ? Tu n'as pas le courage de...

— J'en ai, mais maman en a encore plus que moi ; je la connais. Mon absence simplifiera les choses. Avec mon oncle, tout se passera très bien.

— Mais je ne veux pas !... tenta de placer le comte, effrayé à l'idée de se mesurer avec cette mère en furie.

— Moi, je file ! répéta Tancredè, qui avait de la suite dans les idées.

Tous les arguments vinrent se briser contre sa résolution. A tout ce que son oncle et son cousin lui dirent, il répondit :

— C'est très juste, je partage entièrement votre avis ; mais je préfère m'en aller.

Le comte, au désespoir, relut encore son télégramme, espérant, à force de recherches, lui trouver un sens différent. Hélas ! la terminaison était claire : M^{me} de Puyméran serait à Pontalric le soir même.

M. de Gerlande eut alors une inspiration de génie. Il se tourna vers son gendre et proposa :

— A votre avis, François, ne serait-il pas mieux que je m'en aille, moi aussi, en vous laissant le soin de recevoir votre tante ?

M. de Monthrul parvint à ne pas rire ; pourtant il en avait bien envie.

— Si vous le préférez, c'est facile (lui n'était pas effrayé à l'idée de se mesurer avec la baronne) ; mais je la connais très peu. Indiquez-moi son point sensible. Quelle corde devrai-je faire vibrer, pour l'amener à donner un consentement suffisamment gracieux ?

— Gracieux ou non, fit Tancredè, convaincu,

attrape au vol ce qu'elle te donnera, mon vieux !... Je le prendrai en disant merci !

M. de Gerlande avoua son ignorance. Peut-être quelques louanges seraient-elles d'un heureux effet.

— Tu pourrais proposer à ma mère de faire son portrait ? suggéra Tancrède. Elle serait flattée et lâcherait son saphir avec son consentement.

M. de Gerlande eut un haut-le-corps.

— Tu n'y songes pas ! dit-il promptement. Ta mère a très grand air..., oui, très grand air — il était content de sa phrase, — mais elle n'est plus jeune. François peut trouver un autre modèle féminin — il regarda par la fenêtre — plus joli... Après l'abbé et moi, il finirait par ne plus savoir faire que des ancêtres !

M. de Montbrul sourit sans mot dire. Le comte jugea ceci un peu court, mais il lui parut préférable de ne point le montrer : son gendre voulait bien accepter la corvée de recevoir Madeleine, tandis que lui-même trait entendre une très intéressante conférence de Mgr Bannelier sur les fouilles d'Alexandrie.

... M. de Gerlande mit dans son mouvement de retraite une grande dignité, mais Tancrède ne chercha point à dissimuler qu'il fuyait. Il le dit crument à Migueline, lorsque celle-ci le croisa dans l'escalier, suivi par le valet de chambre portant une mallette.

— Tu pars ? interrogea sa cousine, surprise.

Le voyant si défait, elle croyait à une rupture avec Riquette.

— Oui. Maman arrive. Elle vient réclamer ma tête. J'ai choisi François comme avocat. Vous me télégraphierez des nouvelles chez les Frayol-Laguèze... Mes hommages, Migueline. A bientôt, si je peux.

A la dernière minute, il s'arrêta pour crier :

— Recommande à ton mari de ne pas oublier le saphir !...

M^{me} de Montbrul retint seulement les deux premiers mots : « Maman arrive. » Elle accourut chez

François. Celui-ci, extrêmement amusé, surveillait, de la fenêtre, la fuite du fiancé de Riquette.

Il se retourna vers la jeune femme et dit gaîment :

— Cet animal de gosse s'est fourré dans un guêpier ! Sa mère arrive comme l'ange vengeur...

— C'est donc vrai ? s'écria Migueline, l'accent presque tragique. Oh ! Frankie, ça m'ennuie trop ; je veux m'en aller !

Il se mit à rire :

— Ma chère enfant, je vous en supplie, joignez-vous à moi pour sauver l'honneur de la famille ! Si vous partez, cela fera trois. Votre père et Tancrède ont préféré me confier le soin de recevoir le premier choc et de régler les questions pendantes. Je dois obtenir le consentement de votre tante au mariage de son fils, plus me faire remettre un saphir destiné à M^{lle} Riquette.

Migueline se représenta son mari aux prises avec la verbeuse baronne :

— Tante Madeleine lâchant un bijou !... Si vous réussissez, j'en serai surprise !

— Vraiment ? Savez-vous que j'ai d'autant plus envie d'arracher à la fois une bague et sa bénédiction à cette terrible mère ? Je serais le plus fort, il me semble, si je voulais bien.

— Vous êtes toujours le plus fort, dit Migueline involontairement. Je ne sais comment vous faites...

Elle s'arrêta, confuse, et se mordit les lèvres.

— C'est un reproche ? demanda le jeune homme, très doucement.

Au lieu de répondre, elle chuchota, pressée contre lui :

— Frankie, allons-nous-en !

Il répliqua, sans chercher à dissimuler un regret :

— Vous voyez bien que ce n'est pas possible.

.....

M^{me} de Puyméran n'avait pas coutume de montrer un visage gracieux aux passants : la conformation de ses traits s'y opposait ; mais, ce soir, en

pénétrant dans la maison de son beau-frère, son expression était si menaçante que le concierge lui-même, ancien sous-officier de l'armée du Rhin, en fut épouvanté.

Migueline avait abandonné à son mari le soin d'accueillir la baronne; elle commençait à se demander s'il n'allait pas la faire prier de descendre, lorsque le jeune homme entra vivement. Il avait l'air satisfait et très amusé.

— Que vous a-t-elle dit? interrogea Migueline, curieuse. Avez-vous pu lui parler? A-t-elle été très désagréable?

Il rit :

— Pas du tout. Elle est presque amoureuse de moi. Mais ne craignez rien, je ne vous empoisonnerai pas pour avoir le droit de succéder à M. de Puyméran ! Le pauvre diable !... Il a dû s'amuser !

— Il voyageait beaucoup, dit Migueline. Mais expliquez-moi comment vous l'avez avertie que Tancrède était parti?

— D'une façon très simple. Je lui ai dit : « Tancrède est chez le général Frayol-Laguèze. » Cela ne souffrait pas de difficulté. Après une heure de controverse, je l'ai amenée à considérer comme possible d'accepter M^{lle} Riquette pour belle-fille.

Migueline regarda son mari avec admiration :

— Comment avez-vous pu lui faire avaler cette couleuvre? Je n'aurais pas voulu m'en charger !... Elle doit être furieuse?

— Contre son fils? évidemment; mais elle me trouve charmant et se prépare à vous dire que vous avez bien de la chance... Je dois ajouter que je lui ai adressé le premier une foule de compliments, et ceci lui a beaucoup plu. Elle a bien voulu me parler de ses malheurs conjugaux et tracer, entre votre oncle et moi, un parallèle tout à mon avantage. J'ai mis à profit ces bonnes dispositions pour faire amnistier Tancrède et parler du saphir.

— Vous avez aussi obtenu le saphir? s'écria Migueline. C'est sérieux?

Il sourit; ses yeux gais se fixèrent sur sa femme :

— Vous m'avez dit vous-même que je suis toujours le plus fort. Je n'allais pas vous infliger un démenti... Voici ma mission terminée, mais cela ne signifie pas la fin de nos épreuves. Votre tante va s'incruster ici jusqu'au moment de retourner chez elle pour essayer ses robes de gala. Préparez-vous à la voir assister au bal travesti que votre père veut, hélas ! donner en notre honneur.

Migueline commença, embarrassée, presque timide :

— Cela vous ennuie ? Pourtant nous sommes obligés de rendre les invitations...

— Je sais, dit-il légèrement : ce sont les travaux de plaisir forcé à perpétuité. Un jour, je m'évaderai : prenez-y garde ! Je gagnerai le maquis.

— J'irai avec vous !

Il eut un petit rire condescendant :

— Comment ferez-vous, ma chère, pour vous coiffer sans femme de chambre ? Je ne pourrais vous offrir de la remplacer. Vous m'accuseriez de vous arracher les cheveux.

— Je les ferai couper !

— Ah ! ça, par exemple, dit-il, cessant de plaisanter, je vous le défends !

Ce terme, qu'il n'employait jamais, provoqua un réflexe inattendu. Migueline lui mit aussitôt un bras autour du cou et murmura, très douce :

— Tu es gentil de tenir à mes cheveux !

M^{me} de Puyméran trouvait, cependant, que sa nièce ne mettait guère d'empressement à venir la saluer.

VI

Personne ne sut exactement de quelle façon Tancrede fut accueilli par sa mère. On ne chercha point à le savoir. Lui-même se borna, en remerciant François, à dire, assez gêné :

— Je ne m'attendais pas à de l'enthousiasme. le saphir, c'est l'essentiel.

M^{me} de Puyméran remplit tous ses devoirs maternels : elle écrivit au général Frayol-Laguèze pour lui demander la main de sa fille. Après cela, elle dit d'un air tragique :

— Je suis crucifiée !

M. de Gerlande aurait bien voulu l'engager à se faire martyriser ailleurs. Il eut encore une fois recours à son gendre et l'adjura de trouver un biais pour le débarrasser de Madeleine, car cette crucifixion morale ne l'empêchait point de parler, et lui était certain d'y succomber.

M. de Montbrul ne vit qu'un moyen pour réduire la baronne au silence : faire son portrait. De cette façon, il aurait le droit de lui interdire d'ouvrir la bouche.

Le comte fut aux cent coups ! Qu'allait dire Migueline ? Il alléguait, d'un air de bonhomie, le manque de fraîcheur du modèle. Ne serait-il pas plus heureux de reproduire les traits ingénus de M^{lle} Riquette ?

François vit la ruse et répondit avec douceur :

— C'est une cruche. Je n'apprécie pas les natures mortes.

M. de Gerlande oublia qu'il n'aurait encore pas le portrait de sa fille. Il rit à se pâmer et regretta de ne pouvoir répéter le mot comme venant de lui.

M^{me} de Puyméran, charmée par la politesse de son neveu, bloqua Migueline dans les coins pour lui faire l'éloge de François. Elle débute toujours ainsi : « Tu as un mari, ma chère !... » Suivait un hochement de tête dont la signification était : « Tu ne méritais certes pas autant de bonheur ! »

Migueline éprouvait une grande fierté à voir François supérieur aux autres, mais la ritournelle de la baronne l'excédait. Elle coupa un jour, brusquement, agacée :

— Oui, ma tante, j'ai un mari. Personne ne

l'ignore, et je le sais mieux que personne, naturellement.

M^{me} de Puyméran, interloquée par l'apostrophe, mit un moment pour se ressaisir. Après elle articula, très aigre :

— Un mari, mon enfant, peut se perdre par imprévoyance. Tu es orgueilleuse de ton bonheur, comme tu l'es de ta beauté. Tu es jolie, c'est vrai (mon Dieu ! comme elle en était fâchée !), mais c'est là un don fragile, et le bonheur tout autant. Si François t'aime pour ta figure, dis-toi bien que ce n'est pas grand'chose !

— S'il me dit, lui, que c'est beaucoup, je le croirai de préférence à vous, ma tante ! répliqua Migueline.

— Retenir un homme est difficile, continua M^{me} de Puyméran, saisissant l'occasion de prêcher. Si l'on me demandait un conseil..., eh bien !... je n'en donnerais pas !

— Vous en donnez seulement quand on s'abstient de vous en prier ? termina Migueline, imitant inconsciemment l'accent de François.

— Si on ennuie un mari, il s'en va, ma chère, fit M^{me} de Puyméran, vexée.

— Mon oncle avait visité un certain nombre de pays étrangers, en effet, riposta la jeune femme du tac au tac. François est las de voyages ; mais, s'il voulait recommencer à parcourir l'Europe, ce serait avec moi.

— Bien sûr ! interjeta la baronne, sarcastique. De tout jeunes époux ne se quittent point. Pourtant vous n'êtes pas souvent ensemble.

Migueline redressa la tête avec hauteur :

— Mon mari est bien libre d'avoir des goûts différents des miens.

— Ne pourrais-tu modeler les tiens sur les siens ?... Ce serait, crois-le, infiniment plus sage. Il est imprudent d'habituer François à se passer de toi. Ne t'imagines pas que ta beauté le retiendra longtemps, si tu ne fais rien qu'être jolie pour lui plaire. Une femme laide pourra réussir là où tu

auras échoué... Méfie-toi des femmes laides, mon enfant; je parle ici par expérience.

Cette assertion pouvait paraître surprenante. Si les femmes dépourvues d'attraits physiques inspirent la constance, M. de Puyméran aurait dû se montrer le meilleur des maris. — La baronne termina très vite :

— Mais chacun agit à sa guise! Je n'insiste pas.

Elle fit, sur ces mots, une sortie majestueuse, laissant sa nièce outrée.

Tout d'abord, Migueline se répéta, stupéfaite : « Mais qu'elle est méchante! » Et, se voyant dans la glace, éclatante de fraîcheur et de jeunesse, sourit : Venir lui insinuer cela!... François pouvant se détacher d'elle!... On ne voyait donc pas à quel point il était épris?...

La lueur orgueilleuse s'éteignit soudain dans les prunelles claires de la jeune femme.

Oui, François savait être magnifiquement amoureux, tendre et délicat au delà de toute expression; mais comme il savait aussi lui faire sentir par sa froideur, lorsqu'elle l'avait peiné, qu'il ne fallait point jouer avec un cœur d'homme!

Alors, c'était vrai? Ce merveilleux amour pourrait finir? Ce bonheur être ébranlé?...

Migueline se précipita chez son mari, avec l'intention de se jeter dans ses bras en lui disant que la baronne était haïssable.

La pièce était vide. Le valet de chambre entra presque aussitôt, apportant le courrier. Aux questions de la vicomtesse, il répondit que M. le vicomte était sorti à cheval. Il n'avait pas dit quand il rentrerait.

Jusqu'à ce jour, Migueline n'aurait pas eu l'idée d'attacher une importance quelconque à ce fait insignifiant; mais les paroles de sa tante lui revenaient à l'esprit, obsédantes, tenaces : « Il est imprudent d'habituer ton mari à se passer de toi... »

Pour affirmer son indépendance, elle avait dû entasser maladresses sur maladresses, puisque la

baronne, tout de suite, avait eu la prescience d'un désaccord possible entre eux?

Migueline se rappela un mot de François, avant la surprise-partie à *Clairlieu* : « Les responsabilités vous appartiendront. » Comme il était sérieux, disant cela !... Elle s'était entêtée à ne pas vouloir lui faire affectueusement le sacrifice de cette fantaisie, en songeant : « Si je cède une fois, il se croira le maître absolu. » Très peu d'heures après, elle voyait le résultat de son absurde bravade.

Depuis cet incident, les manières de François avaient changé. En apparence, c'était toujours la lune de miel, mais en réalité...

... Tancrède, surgissant à la même seconde, vit sa cousine enfoncée dans les coussins du divan qu'elle arrosait de ses larmes.

Voir pleurer la fière Migueline stupéfia Tancrède au point que, sans réfléchir, il lui demanda ce qu'elle avait. S'il eût pris le temps de la réflexion, il eût gagné la porte.

Migueline, montrant bien par là un désarroi complet, n'invita point le jeune homme à quitter la place. Elle balbutia, encore haletante :

— Je suis très malheureuse...

— Toi ? fit le bon garçon, abasourdi. C'est une blague ?

— Ma tante m'a dit..., commença la vicomtesse de Montbrul, essayant d'étancher ses pleurs au moyen d'un carré de linon de la taille de sa main.

— Allons, bon ! gémit Tancrède. Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?... Je t'en prie, ne te formalise pas, jusqu'à mon mariage ! Je te le demande comme un service d'ami.

— Elle m'a donné à comprendre, poursuivit Migueline, que François n'est pas heureux avec moi... qu'il se lassera de moi !... Je devrais prendre tous ses goûts, et non lui imposer les miens... Dis-moi que ce n'est pas vrai !... J'ai tant de peine !

— Dame ! fit Tancrède, embarrassé, ce serait peut-être gentil de chercher à lui faire plaisir... Pour conseiller, je ne suis pas très fort, mais tu me

demandes mon avis, je te le donne. Tu dois savoir mieux que personne si François est heureux avec toi... Ne pleure pas, Migueline, je t'en prie! Ça m'est horrible d'être en face d'une femme en larmes!... Maman t'a dit ça comme autre chose; elle adore prophétiser. Puisque ton mari déteste le monde, ne lui demande plus sans cesse de t'y mener, c'est très simple. Il voulait avoir un véritable intérieur : ne lui offre pas une salle de bal. Il n'a pas cherché en toi Miss Univers, mais une véritable femme : sers-le à son goût. Ça ne doit pas être bien difficile!

« Je suis très content de pouvoir te le dire. Je l'aurais fait depuis longtemps si j'avais osé. François n'est pas comme mon oncle; entre un père et un mari, il y a une différence. Il est patient, mais, tu sais, une fois que tu l'auras déçu à fond, ce sera fini. Ça se mène avec précaution, les hommes! »

A peine eut-il articulé ces derniers mots, abasourdi par son audace, il pensa :

« Mais... comment ai-je eu l'aplomb de lui lâcher tout ça?... Ma foi! tant pis! Il fallait qu'elle l'entende! »

Migueline, à l'ordinaire si méprisante pour son cousin, recueillait ses paroles comme autant d'oracles. Tancrède, sans le savoir, lui faisait toucher du doigt la maladresse de sa conduite avec François. Il ne s'inclinait point, lui, devant les caprices de l'enfant gâtée, ainsi que le faisait le comte. L'amour paternel est fait de dévouement : il n'attend rien; mais le mari, se voyant aimé d'orgueil — si l'on peut dire — et non d'amour, avait su faire comprendre sa volonté de prouver sa tendresse dans la mesure où la jeune femme s'en montrerait digne.

Tancrède, voyant la désolation de Migueline, n'en croyait pas ses yeux. Qu'étaient donc devenues sa hauteur, son assurance, sa confiance en soi?...

Il se disait, intrigué :

« Mon oncle avait raison : ce n'est pas elle qui gouverne. Mais comment François a-t-il pu s'y prendre pour la faire plier au premier coup? Il

n'étade jamais son autorité; pourtant, elle est domptée, Migueline! Ça ne fait pas de doute! »

Le petit baron de Puyméran était sensible; il se retira tout chaviré. Un instant, il eut le projet de trahir la confiance de sa cousine au profit de son cousin. Ensuite il se dit que Migueline préférerait certainement refaire les mêmes aveux à son mari. Les choses s'arrangeraient beaucoup plus vite.

M^{me} de Puyméran, ayant jeté l'alarme dans le cœur de sa nièce, ne pensait plus depuis longtemps à ses prophéties. Elle était bien trop occupée à chercher noise à la future famille de son fils, au sujet du contrat, et à surveiller les préparatifs du bal travesti qu'allait donner son beau-frère.

Cette fête devenait le cauchemar de Migueline. Elle aurait donné cher afin de pouvoir la supprimer. A chaque instant, M. de Gerlande venait déranger son gendre pour lui soumettre ses inspirations. M. de Montbrul ne pouvait plus travailler, et sa femme le sentait à bout de patience.

François dit un jour, avec une sécheresse inaccoutumée :

— Si ces fêtes perpétuelles doivent se prolonger, je pars pour Serre-de-Claux! Il est impossible de faire quoi que ce soit de sérieux, ici. Je ne veux pas grossir d'une unité cette foule d'inutiles et de médiocres. J'ai un but. Je veux devenir un vrai peintre; rien ne me coûtera pour y parvenir!

Jamais encore il n'avait parlé ainsi. Migueline n'osa rien répondre. Elle s'en fut trouver son père et lui dit, sans hésiter :

— Il faut décommander le bal. Cela ennuie François.

M. de Gerlande leva les bras au ciel.

Décommander le bal, à l'heure où toutes les invitations étaient parties, où les travestis étaient prêts! Mais c'était impossible! Il prit à témoin son neveu qui musait par là. Tancrède jeta des cris d'orfraie. Supprimer le bal! Et Riquette, dont le costume d'accordée de village serait une merveille?

Il n'avait que le mot Riquette à la bouche. Mi-

gueline jugea les siens des prodiges d'égoïsme. Elle ne voulut jamais répondre aux questions de son père, dont la surprise, bien explicable, n'était point calmée. Pour un empire, elle n'eût avoué sa frayeur atroce de voir François s'éloigner d'elle.

M. de Montbrul apprit le dernier que sa femme ne voulait plus recevoir, et cela de la bouche de Tancrède. Celui-ci, bien certain que sa Riquette pourrait se vêtir en *accordée de village*, ne vit aucun inconvénient à révéler à son cousin comment Migueline espérait lui être agréable en « refoulant ses invités », phraséologie toute personnelle.

Le vicomte, incrédule, pria Tancrède de ne pas raconter d'absurdités semblables. Migueline renonçant à donner une fête dont elle voulait faire un triomphe ? Allons donc !... Elle était fantasque, mais à ce point-là... !

— C'est exact, elle est fantasque, concéda Tancrède, mais cette fois, certainement, elle croyait te faire plaisir. Comme tu grinches quand il faut la conduire au bal...

— Je grinche, moi ? répéta Montbrul, stupéfié. Elle te l'a dit ?

— Non, je le supposais. Depuis une partie à *Clairlieu*, où elle s'est rendue sans toi, Migueline te trouve tout changé... Oh ! je ne veux pas me mêler de tes affaires, tu sais ! dit le jeune homme promptement.

— Pensée très sage ! Je ne supporte pas que l'on se mêle de mes affaires, même toi, dont je devine l'excellente intention. Maintenant, afin de ne pas te laisser dans l'erreur de croire que je cède à toutes les fantaisies de Migueline après avoir dit : non, comme le faisait jadis mon excellent beau-père, je vais te confier ceci, en te priant de le garder pour toi :

« J'ai laissé ma femme aller à *Clairlieu*, le soir de cette surprise-partie, parce que je savais que la bande Landraguet se heurterait à une porte close. La veille, le lieutenant de Clairlieu m'avait révélé son intention de faire à M^{lle} Gilberte une surprise...

en sens inverse. Il connaît les manières de cette jeune personne et s'est dérobé par la fuite. Le classique appel d'urgence au Ministère ! Les officiers en jouent beaucoup, du Ministère !

« Migueline est revenue extrêmement confuse ; la leçon n'a pas été perdue. Depuis ce temps, elle n'a plus recommencé à décider sans mon assentiment. »

— C'est formidable ! déclara Tancrède qui écoutait d'un air quasi respectueux. Je me disais : « Comment a-t-il pu la faire plier au premier coup?... Il faut avoir un ascendant extraordinaire sur une femme... » Pourquoi ris-tu ?

Montbrul voila son visage derrière la fumée de sa cigarette :

— Il faut surtout avoir la chance de rencontrer une femme intuitive et très amoureuse. Ne prends point ceci pour de la fatuité. Il est nécessaire aussi de se rappeler que les jeunes filles, au jour du mariage, ne sont pas préparées à vivre quotidiennement avec un homme qui n'est pas toujours un vilain monsieur, mais jamais un saint. Ce garçon — toi ou moi — doit montrer beaucoup de patience, mais tout autant de fermeté. Cela ne signifie point qu'il faille répéter sans cesse : « Je ne veux pas ! » ou : « Je défends ! »

— Ah !... On n'a plus le droit de dire : « Je veux » ? interrogea Tancrède, désorienté et visiblement déçu.

— Légalement, si ; mais la loi permet d'accomplir un certain nombre de sottises. Il existe d'autres moyens d'établir une... supériorité.

— Lesquels ? s'écria Tancrède, avec une ardeur de disciple devant le maître.

Montbrul se mit à rire.

— Mon petit, je ne vais pas te faire un cours sur l'art de vivre en bonne intelligence avec sa femme ! Tâche d'éviter les gaffes au début, c'est tout ce que je puis te dire.

Tancrède avança les lèvres. On l'eût cru prêt à pleurer.

— Mais je croyais... Ecoute, mon vieux..., c'est affolant ! Je n'avais jamais réfléchi à tant de choses. Je pensais seulement combien je serais heureux chez moi, avec Riquette, libéré de la tyrannie de maman. Comment faire, alors ? C'est difficile à manier, les femmes ?

De nouveau, François sourit :

— Il n'y a pas de règles fixes applicables à n'importe quel cas. Je puis seulement te dire : si nombre d'hommes qui auraient pu être heureux ne le sont pas, ils doivent s'en prendre à eux-mêmes, à leur propre maladresse.

« Si, de parti pris, j'empêchais Migueline d'aller dans le monde, sous prétexte que c'est pour moi une corvée, je serais d'abord très égoïste, et ensuite idiot. Il ne faut pas heurter une femme en lui montrant sans cesse qu'elle a perdu son indépendance ; mais, s'il est nécessaire, il faut faire sentir le pouvoir et surtout la volonté ferme qui ne varie pas. »

— Tu es épatant ! admira l'ancrède, qui enregistrait les paroles de son ami pour les répéter à Riquette.

— Je n'en sais rien. Je crois être dans le vrai en souhaitant avoir une femme toute à moi. Pour cela, il me paraît sage de ne pas la contrecarrer pour des choses peu graves. Lorsqu'elle aura compris que je voyais juste en préférant un foyer à ce feu d'artifice dont elle raffole, comme elle est très droite, j'en suis certain, elle me dira : « Vous avez raison. »

— Si tu le lui expliquais, cela vaudrait peut-être encore mieux ? suggéra l'ancrède.

— Non. Migueline est excessivement orgueilleuse et fière ; elle croirait au désir d'annihiler sa personnalité, pour lui imposer mes propres goûts, et se cabrerait. Je veux qu'elle y vienne d'elle-même... et elle y viendra. Alors ce sera solide et durable.

— Elle le fera, tu crois ? dit l'ancrède, presque timide, tant il était impressionné. Avec les femmes, il est tellement difficile de savoir...

François répondit simplement :

— Je le suppose. — Il sourit, puis ses yeux s'assombrirent. — Si je me trompais, je... oui... je serais très malheureux.

VII

Le jour du bal était venu.

Migueline, à laquelle, très obligeamment, sa tante avait prédit qu'elle ne pourrait certainement pas conserver bien longtemps l'amour de son mari, s'habillait avec l'impression atroce que, ce soir, François allait se détacher d'elle.

Elle regarda sans joie la silhouette blanche reflétée par la psyché. Une superbe silhouette qui amènerait tout à l'heure, aux lèvres des vieux messieurs, la classique comparaison de Diane chasseresse. Ce costume Directoire, très simple, avait été choisi pour s'harmoniser avec le travesti de François, malgré les protestations de M. de Gerlande. Celui-ci aurait voulu voir sa fille et son gendre s'inspirer des portraits de la Renaissance.

Pensivement, la belle vicomtesse de Monthbrul fixait son image, et nul sentiment de vanité ne l'animait, chose assez surprenante. Elle se répétait les paroles de sa tante : « Sauras-tu mieux qu'une autre le garder ? » — C'était vrai : elle connaissait des ménages d'abord unis, où l'épouse admirée de tous avait vu sombrer son bonheur, à la stupéfaction générale.

Migueline avait peur. Elle se répétait : « Je suis absurde ! » Et tout de suite après : « Si cela m'arrivait, à moi aussi ?... »

... M^{lle} Riquette se montra, un peu gauche et délicate avec son petit bonnet. Cette jeune personne, assimilée par M. de Monthbrul à une cruche, venait voir si sa future cousine était prête à descendre.

Elle-même n'osait s'aventurer seule dans les salons où rôdait l'omnipotente baronne.

Comme elles allaient sortir toutes deux, François entra. Il portait l'habit « à l'anglaise » de la fin du XVIII^e siècle, le célèbre costume de Werther : frac bleu à parements jaunes. Ainsi vêtu, il paraissait encore plus mince et plus jeune.

Il s'approcha. Migueline aurait souhaité l'*accordée de village* à mille lieues. M^{lle} Riquette ne bougeait non plus qu'un Terme. Elle admirait la désinvolture du jeune homme, la façon dont il baisa la main de sa femme, en disant avec gaîté :

— Vous êtes une Charlotte admirable, ma chère !... J'ai envie de traduire pour vous des vers d'Ossian ; par contre, je ne vous demanderai pas les pistolets de votre mari, car j'ai la chance d'être justement ce mari... Si vous êtes prête, descendons. Votre père est tout seul en bas.

Il ne montrait point de déplaisir en trouvant ici la fiancée de Tancrède. Migueline sourit d'un air contraint. S'il avait eu seulement l'idée de l'embrasser entre deux portes !...

Au premier étage, on recueillit encore Tancrède. Cela faisait un personnage encombrant de plus. Les pauvres petits fiancés avaient si peur de rencontrer seuls la baronne qu'ils se collaient à leurs cousins comme des hébés. On ne pourrait les semer que dans la foule.

... Les deux grands salons et la galerie ruisselaient de lumières et de fleurs ; toute la décoration était en roses rouges et blanches ; les jardins, illuminés par des guirlandes électriques teintées, prenaient cet aspect irréel et charmant des paysages vus en rêve. Dans peu d'instant, lorsque tous les invités seraient assemblés, on pourrait se croire dans une féerie.

Les entrées se succédaient sans interruption. Ce flot sans cesse accru ravissait M. de Gerlande. Il éprouvait une jouissance indicible à voir défiler devant lui ces fantômes du passé ressuscité pour un soir.

M. de Clairlieu, un superbe hussard de Lassalle, tint à exprimer à M^{me} de Montbrul mille regrets de n'avoir pas été chez lui lorsqu'elle lui avait fait l'honneur d'y venir avec ses amies.

Migueline n'osa point regarder François et se sentit devenir écarlate.

M^{lle} de Landraguet, changée temporairement en paysanne roumaine, errait par là. M. de Clairlieu invita sur-le-champ M^{me} de Montbrul à danser. Il redoutait extrêmement une offensive Landraguet, ce cavalier léger !... La robe blanche et la pelisse écarlate attiraient tous les regards. M. de Montbrul, à l'autre bout du salon, causait avec une jeune femme en costume Louis XIII. Lorsque Migueline, en dansant, passait devant son mari, elle le voyait toujours absorbé dans sa conversation, et ceci, secrètement, l'agaçait un peu.

Elle cherchait à se remémorer le nom de cette inconnue : Une amie amenée par M^{me} Le Hellec..., une jeune veuve. Oui, c'était bien ça... Comment s'appelait-elle ?

Clairlieu, interrogé sur ce point, répondit avec empressement :

— M^{me} d'Ambel. Comment la trouvez-vous ? Pas jolie, n'est-ce pas ? mais très attirante.

— Pas jolie ? répéta Migueline, étudiant M^{me} d'Ambel avec attention. Dites : presque laide.

— Oui ; pourtant, vous le voyez, elle a tous les hommes autour d'elle. — Il rit. — La mode est à la laideur !

Migueline ressentit un petit choc. Ces mots lui parurent d'autant plus malencontreux qu'à cette minute le vicomte et M^{me} d'Ambel se levèrent pour danser. Le cercle formé autour de la jeune femme se disloqua. Migueline ne pouvait s'empêcher de chercher des yeux la haute silhouette de son mari. M^{me} d'Ambel était de taille très moyenne, sa petite tête frisée atteignait à peine l'épaule de François.

C'était désagréable de voir cette petite tête frisée contre l'épaule de François !

Les accordés de village, qui passèrent en lui

souriant, n'obtinrent pas un regard de leur cousine.

... Toute cette élégante assemblée ne montrait que des visages heureux. On s'amusait beaucoup. C'était une fête réussie. M^{me} de Monthrul était peut-être seule à souhaiter d'être plus vieille de quelques heures, et ce qu'elle le désirait !... Ah ! n'être plus obligée de sourire, de causer, d'avoir de l'esprit, d'entendre les mêmes phrases, les mêmes compliments sans cesse répétés ; être délivrée de l'ennui mortel de montrer une figure joyeuse, quand elle éprouvait si peu de joie !...

Les salons, peu à peu, se vidaient. Les invités s'égrenaient dans le jardin ; Migueline vint à son tour sur la terrasse. Le spectacle était ravissant. Sous les arbres illuminés, de jeunes couples erraient lentement ; les sons de l'orchestre arrivaient un peu affaiblis par la distance. M. de Gerlande n'avait pas voulu entendre parler de jazz ; des instruments à cordes chantaient dans le lointain. C'était joli, tendre et nostalgique. Un soir sentimental.

Migueline distingua, dans un entourage de cavaliers en costumes d'après Van Dyck, la robe gris argent à col de dentelle et la petite tête laide et spirituelle de M^{me} d'Ambel. Elle eut horriblement peur de reconnaître aussi l'habit bleu de ce Werther qu'était son mari. — C'était absurde, elle le savait, d'être jalouse avec aussi peu de raison, mais c'était plus fort que tout.

La jeune femme sursauta en entendant soudain la voix de François articuler tout près d'elle :

— Vous n'êtes pas trop fatiguée, chérie ?

Ces deux syllabes parurent à la vicomtesse une musique divine. Elle aurait voulu être seule avec son mari pendant trois minutes, le temps de lui dire qu'elle l'adorait et ne voulait pas qu'il regardât M^{me} d'Ambel.

A cette seconde précise, M^{me} de Puyméran, avec le tact qui la caractérisait, jugea convenable d'apparaître. Elle dit tout naturellement : « Je vous dérange ? » ce qui était vraiment oiseux, et, s'étant bien convaincue qu'elle le dérangeait, en effet,

demeura sur place pour jouir du coup d'œil, en daignant remarquer :

— C'est vraiment très bien, cette fête, très bien. Je vous fais tous mes compliments.

Elle ne comprit point pourquoi son neveu et sa nièce furent assez peu polis pour se retirer, sans même lui dire qu'elle était très bonne.

VIII

Les lendemains de fête sont généralement tristes. La maison est en désordre, les femmes enlaidies, les hommes moroses, parce qu'ils pensent aux chèques qu'il a fallu signer.

Le bal de l'hôtel de Gerlande n'amena point de modifications sensibles dans l'humeur habituelle de ses habitants. Le comte était harassé, car les veilles prolongées commençaient à n'être plus de son âge ; mais, comme, d'autre part, M^{me} de Puyméran lui avait obligeamment dit qu'il avait une mine de déterrée, il s'efforçait de montrer qu'on ne l'enterrerait pas encore.

Tancrède vivait sur les souvenirs très doux de cette soirée, il ne demandait rien à personne. Son excellente mère l'arracha inopinément à cet état de quiétude en retournant chez elle, au moment où son beau-frère se demandait si Madeleine espérait se décharger sur lui du soin de donner une soirée de contrat, pour éviter tous nouveaux incidents avec les Frayol-Laguèze.

Il redoutait cette éventualité, car son gendre ne cachait pas son désir de connaître enfin une ère de paix, favorable à l'étude. Migueline le voyait mieux encore ; elle était extrêmement inquiète. Pour satisfaire François, suffirait-il de refuser toutes les invi-

tations prévues? Elle devinait qu'il ne trouvait pas chez lui ce qu'il avait souhaité. Alors... ferait-il un parallèle entre sa femme et d'autres femmes plus habiles à rendre leur intérieur agréable?... M^{me} d'Ambel avait dit incidemment qu'elle aimait son home.

En réfléchissant, elle pâlisait. Ne serait-il pas déjà déçu à fond, comme le disait Tancrède, qui avait ajouté : « ce sera fini »?

Ce mot bref résonnait encore aux oreilles de la jeune femme. Elle se répétait sans trêve les moindres paroles un peu sèches de son mari, et les transformait en reproches nettement formulés; ensuite elle remarquait — et c'était le pire — que François ne semblait prêter aucune attention à ses faits et gestes. Cette insouciance ne pouvait être que l'expression du détachement total.

Il se déprenait. Mais pourquoi?... Il fallait bien, pour être franche avec soi-même, reconnaître :

« Qu'ai-je fait, sinon tout exiger sans jamais rendre? Et pourtant je l'aime uniquement. »

Cet état de choses se prolongea quelques jours. François ne s'en apercevait pas. Il était lui-même préoccupé et, contrairement à son habitude, oubliant son égalité d'humeur coutumière, se montrait nerveux avec sa femme.

Ceci dura jusqu'à la visite d'un sculpteur très connu, intimement lié avec M. de Monthrul. L'artiste, au hasard d'un déplacement, se trouvant tout près de Pontalric, vint passer une fin de semaine chez son ami. M^{me} de Monthrul se montra fort aimable et gracieuse. Le voyageur, charmé, ne cachait point son admiration.

François, très heureux de voir son ami, de pouvoir parler avec lui des choses qui les intéressaient tous deux, reprenait son équilibre. La réunion eût été agréable, mais le sculpteur questionna Monthrul sur ses travaux et ses projets pour le prochain Salon, s'étonnant qu'il n'eût rien exposé cette année. Alors François s'assombrit aussitôt.

La façon agacée dont il répondit : « Je n'ai rien

pu faire depuis six mois ! » arrêta net le visiteur et consterna Migueline.

Elle vit que l'amour n'est pas tout pour un homme : il lui faut, en plus, l'ambition satisfaite. François l'aimait ; ceci ne l'empêchait point de souhaiter ardemment parvenir à la gloire. Il voulait bien faire plaisir à sa femme, mais il n'entendait pas renoncer au travail.

... Après le départ du sculpteur, Migueline évita de pénétrer dans l'atelier de son mari. Elle avait l'impression d'être de trop. François voulait rester un peu seul avec lui-même. Comme il avait eu l'air désolé, en répondant à son camarade : « Je n'ai pu exposer ce printemps » ! Migueline ne s'était point doutée, alors, que ce fût pour lui un sacrifice.

François tenait à quelque chose de plus qu'elle-même ! Elle avait beaucoup de peine à ne pas pleurer, mais il fallait montrer à son mari qu'elle le chérissait trop pour ne pas le faire passer avant tout..., oui, tout : avant elle, avant son orgueil.

Le vicomte vint la retrouver. Il était plus grave que de coutume, mais aussi maître de lui. Elle le regarda longuement, pensivement, et dit la première :

— Vous avez quelque chose, François. Parlez-moi, je vous en supplie ! Je suis trop inquiète de vous sentir ennuyé et de ne savoir pourquoi.

Il hésita un peu avant de répondre :

— Oui. Depuis longtemps je... Écoutez, Migueline, il faut absolument que j'aille à Serre-de-Claux. Là seulement je pourrai travailler, et je ne peux plus me passer de travailler ! Continuer cette existence vide est au-dessus de mes forces... Je sais bien, vous ne comprenez pas. Vous ne pouvez vous expliquer ceci : que je puisse désirer autre chose à côté de vous. Je vous fais de la peine, et ça m'est horrible !...

Il s'arrêta. Migueline dit avec douceur :

— Non. C'est moi qui vous en fais. J'aurais dû comprendre plus vite. Vous avez raison — elle appuya : — vous avez toujours eu raison. Il faut

aller à Serre-de-Claux..., il le *faut*, vous entendez, François? C'est moi qui vous le demande, qui vous en prie! Moi, je veux aller chez mon mari, dans sa maison. — Elle se pressait contre lui, d'un geste éperdu. — Je veux être avec toi!... rien que toi!..

Sous l'excès de la surprise, le jeune homme demeura muet, détournant la tête pour cacher son émotion.

Migueline attendait un geste, une exclamation de joie. Elle devint pâle et gémit, désolée :

— Oh! tu ne me crois plus?... Tu ne vois pas que je veux devenir ta vraie femme?...

Il ne répondit rien encore, mais l'enveloppa de ses bras, la serra sur sa poitrine, si fort qu'elle eut presque mal. Il dit enfin, la voix toute changée, basse, frémissante :

— Si tu savais quel bonheur tu viens de me donner!...

... Ils partirent le lendemain, à la stupeur de M. de Gerlande qui, ne comprenant rien du tout à ce brusque départ, répétait, ahuri :

— Quelle étrange idée! C'est insensé! Vous manquez la soirée des Bavas et le bal des Landraguet..., et, dans quelques jours, vous serez obligés de revenir pour le mariage de Tancrède!

Il le dit, jusqu'au moment où l'abbé Mourroux répliqua sans ambages :

— Votre fille s'est décidée à voir ce qu'il fallait faire? Eh bien! mon cher, ce n'est pas trop tôt!



Il va sans dire que le mariage de Tancrède faillit rompre entièrement deux jours avant la signature du contrat, grâce au zèle qu'apporta M^{me} de Puyméran à se rendre insupportable. Mais enfin, par une faveur insigne de la Providence, la pièce, dûment établie par le notaire, put être enrichie des noms et prénoms du baron Tancrède de Puyméran et de M^{lle} Henriette Trayol-Laguèze, et le jour des noces

se leva. — Ceci montre bien qu'il ne faut jamais perdre courage.

En prenant la direction de la maison nuptiale, M. de Gerlande dit à ses enfants :

— Tancrède aura une fière chance, s'il parvient à se marier aujourd'hui !

Migueline, dont le visage respirait un bonheur radieux, répliqua vivement :

— Oh ! mais, qu'il n'aille pas nous faire faux-bond !... Nous avons quitté notre montagne pour reprendre la vie des gens civilisés ; je me suis mise en grand harnois ; si ce devait être pour rien, je ne lui pardonnerais jamais !

M. de Gerlande se mit à rire :

— Sois assurée que ton cousin souhaite comme toi faire servir toutes ces splendeurs à quelque chose !... Enfin, ils sont déjà liés par le maire. Madeleine ne fera pas un ultime effort pour les amener à divorcer avant la messe !

... Chez le général et M^{me} Frayol-Laguèze, tout le monde était rassemblé. C'était très élégant, très fleuri. Six demoiselles d'honneur, semblables à des bouquets, entouraient la fiancée qui avait l'air d'une véritable poupée costumée en mariée.

L'entrée des Montbrul produisit un petit remous. On s'empressa beaucoup autour de Migueline. Personne ne l'avait vue depuis le brusque départ pour Serre-de-Claux. Les esprits chagrins supposaient cette décision due à un accès de jalousie du vicomte, et l'on se préparait à prendre des airs apitoyés. On vit promptement que la compassion n'était point utile : jamais François et Migueline n'avaient paru plus heureux.

Un des fils du général vint prévenir son père que M. de Puyméran n'arrivait toujours pas, et le public eut réellement peur qu'il ne vînt pas du tout. On l'attendait depuis une heure.

La générale essayait de sourire en complimentant M^{me} de Montbrul sur son chapeau ; ce sourire était un peu tendu, car elle pensait à M^{me} de Puyméran

Ces deux belles-mères se haïssaient, mais le contraire eût été surprenant.

M. de Gerlande songeait, consterné :

« Madeleine est un fléau ! une plaie d'Égypte !... Je l'avais dit à l'abbé Mourroux ! »

Il y eut un certain brouhaha dans le vestibule, et chacun reprit courage. Ce n'était point encore le marié, mais un enfant de chœur, envoyé en estafette par le curé. — M. l'abbé Mourroux, ami des familles, chargé d'unir les deux conjoints, faisait demander s'il faudrait attendre encore longtemps.

M. de Gerlande devina l'âpreté de l'accent de son ami, en entendant le gamin réciter cette simple phrase.

On avait de plus en plus peur. Quelqu'un parla de panne possible. Alors un garçon d'honneur se dévoua et partit pour secourir Tancrède.

La prévision était juste : le baron de Puyméran, jouant de malheur, avait vu toutes les catastrophes s'abattre sur lui. Le chauffeur se désespérait devant la magnéto grillée, tandis qu'un très vieux et très riche cousin, appelé, de par sa vieillesse et sa fortune, à tenir l'emploi de témoin, célébrait d'un ton pointu le bon temps des diligences. Il croyait à un manque d'égards voulu de son jeune parent ; cela le rendait fort âpre.

M^{me} de Puyméran ne restait point inactive. Debout, sa traîne relevée sur le bras, elle prophétisait, telle Cassandre, et, comme elle était chaussée de souliers plus petits que ses pieds, son débit devenait d'une acidité supérieure à celle du cousin, qui n'était cependant pas aimable. Pour Tancrède, il était sur le point de pleurer.

L'apparition du jeune homme secourable produisit, sur tous ces gens affolés, un effet contradictoire. Les uns étaient prêts à l'embrasser ; les autres eussent tenu à lui expliquer leurs malheurs.

On prit la route. Brusquement, le moteur cala. Cette fois, c'était la panne d'essence. Il fallait que l'un des gentlemen se dévouât et retournât vers la voiture de Tancrède, pour se ravitailler. A moins de

gagner le village le plus proche : huit kilomètres à pied, c'est un peu long.

Le cousin riche fit un couplet sur ses chevaux défunts et sa jeunesse. Tancrede entendit comme dans un songe sa mère lui rappeler « qu'il pouvait encore rompre, n'étant point lié devant Dieu ». Par bonheur, l'un des frères de Riquette vint voir ce qui se passait. Il trouva le petit baron si défait qu'il regretta de n'avoir point de cordial à lui offrir.

Ce fut le dernier épisode fâcheux. Le marié et son escorte rallièrent sans autre incident le point de rendez-vous. Il était temps.

Après, ce fut très beau. L'abbé Mourroux prononça un superbe discours, dont Tancrede ne comprit pas un mot, tant il était affolé par la crainte d'avoir perdu les alliances sur la route, et ceci en les touchant dans la poche de son gilet. Ce morceau oratoire contenait, entre quelques sages conseils, une partie de la généalogie des Puyméran et des Frayol-Laguèze, sans oublier un rappel de toutes les vertus des deux mères, qui, aussitôt, se mesurèrent de l'œil avec défi. Pour feu M. de Puyméran, sa veuve avait défendu d'en parler. Alors on ne dit rien des étoiles du général, auquel ce silence fut nettement désagréable.

Sans doute dans le but prudent d'éviter les conflits de préséance, question terrible qui risque d'ensanglanter les familles, le classique « grand déjeuner », encore pratiqué en province aux jours d'épousailles, avait été remplacé par un lunch debout.

Le côté Puyméran montra sans tarder qu'il réprouvait cette innovation purement Frayol-Laguèze.

... Le décor était réussi, mais on ne se restaure pas simplement par la vue. Comme toujours en pareil cas, les femmes les plus jeunes et les plus jolies se trouvèrent les mieux installées, du fait du zèle de leurs flirts. L'équipe Landraguet se fit remarquer par sa méthode et son activité. Ces garçons débrouillards eurent promptement repéré le coin le plus tranquille et vinrent y luncher avec leurs

amies, alors que les vieux parents, chargés d'escorter les tantes et cousines âgées, n'osaient bousculer personne pour attraper le moindre sandwich. Ils dirent avec amertume qu'autrefois on n'était pas obligé de faire le coup de poing, un jour de fête de famille.

M. de Gerlande, malgré son penchant à l'indulgence, était tout prêt à se joindre aux protestataires. En dépit de son titre d'oncle faisant fonction de père, il n'avait pu saisir qu'un bol de consommé et deux petites meringues. Non loin, cependant, les six demoiselles d'honneur et leurs compagnons mangeaient comme des loups et buvaient individuellement comme quatre.

M. de Gerlande jugea inutile de pousser plus loin l'accomplissement de ses devoirs sociaux. Il vint trouver sa fille et son gendre et leur dit, mi-plaisant, mi-bourru :

— Avez-vous l'intention de rester là jusqu'à la nuit? Moi, j'en ai assez : je m'en vais. Bonsoir !... Ne faites pas trop de bruit quand vous rentrerez.

C'était la formule chère à M^{me} de Landraguet. Elle passait en proverbe dans le monde pontalricien.

— Vous ne nous entendrez pas, je vous le certifie, assura Migueline en riant, parce que nous allons retourner chez nous.

Le comte s'arrêta :

— C'est sérieux?... Vous repartez pour Serre-de-Claux?

— Migueline le veut, répondit le vicomte, en regardant tendrement sa femme.

— Je veux ce que vous voulez ! rectifia Migueline avec son beau sourire.

François dit gaîment, soulignant le mot :

— *Yo la reyna?*...

Les yeux brillants de la jeune femme devinrent plus doux encore, en se posant sur son mari. Elle répliqua :

— Non. C'est fini : il n'y a plus de reine. Il y a un roi !...

.

A l'instant où François et Migueline prenaient la route de Serre-de-Claux, le baron et la baronne Tancrède de Puyméran, échappés aux ultimes embrassades familiales, regardaient les poteaux télégraphiques défilér de chaque côté de leur wagon.

Ils étaient probablement très heureux et non moins intimidés. Alors ils paraissaient, mon Dieu ! très gauches !

M^{me} Riquette fixait sa jolie mallette toute neuve, timbrée de ses nouvelles initiales et de son récent tortil. En dessous de la mallette, M. de Puyméran s'exhortait à la finesse et au tact, en même temps qu'à l'éloquence. Il essayait de se remémorer les conseils arrachés à son cousin. François était parvenu à faire accepter à Migueline l'idée qu'elle ne commanderait pas et devrait même être enchantée de lui obéir. Par malheur, il n'avait pas voulu expliquer comment on peut transformer une femme altière en femme docile. Cette phrase surnageait seule dans l'esprit de Tancrède : « Tâche d'éviter les gaffes, au début. » Il avait dit aussi une foule de choses sensées et raisonnables. Tancrède, naturellement, se rappelait surtout celle qui lui paraissait le mieux convenir à ses aptitudes. François conseillait la fermeté?... Mais il mettait aussi la patience sur un très bon pied. — La patience, c'était dans les cordes de Tancrède. Sa mère l'avait entraîné.

« Comment François a-t-il pu obtenir de Migueline qu'elle veuille tout ce que lui-même désire ? » soliloquait le baron de Puyméran, assis en face de la baronne. — Il faut éviter la brutalité morale, ne pas heurter sa femme sans raison. — Comme si j'avais envie de heurter Riquette !... Amour, va !... Je suis sûr qu'elle n'aura pas d'autre volonté que la mienne ! »

Il se passa un peu de temps. Après, comme M. de Puyméran tenait M^{me} de Puyméran dans ses bras, il dit, choisissant tout ce qui lui semblait le plus remarquable dans les avis de son cousin :

— Chérie, je serai votre esclave... Je serai toujours à vos pieds. Quand vous voudrez quelque

chose, dites-le-moi : je vous le donnerai. Vous verrez quel bonheur nous aurons ! D'abord, je ferai tout ce que vous voudrez !

C'est ce qui s'appelle exposer son programme. M^{me} Riquette répondit aussitôt par le sien et le fit très simplement, avec un délicieux sourire.

— Mais, dit-elle en ouvrant tout grands ses yeux candides, j'y compte bien. J'ai toujours pensé que ce serait comme cela !

— Chérie ! s'écria encore Tancrède, transporté, car ces vues politiques paraissaient s'accorder à merveille avec les siennes propres.

Il passa son bras autour de la taille de la baronne et murmura :

— Nous serons si heureux... Dites que vous m'aimez !

M^{me} Riquette le lui dit, et très bien. Tancrède insista pour l'entendre une fois encore. Il fut enchanté, au point d'oublier sa déclaration précédente ; il articula dans l'oreille de sa femme :

— Vous ferez tout ce que je voudrai, n'est-ce pas ?

M^{me} de Puyméran répliqua très gentiment :

— Quand cela me plaira, oui, je vous le promets.

Tancrède lui baisa la main. C'était une acceptation tacite du programme conjugal..., et la baronne lui sourit avec tant de grâce qu'il vit bien par là à quel point il lui plairait d'être embrassée.

A partir de cet instant, les poteaux télégraphiques eurent beau faire ce qu'ils purent, on ne leur accorda plus aucune attention.

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 8. *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{4}$.

ALBUM N° 10. *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 mod., 100 p. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

TOUT EN LAINE (Album n° 1 de la Collection Aurore).
36 pages, 31 modèles. Format 37×25 .
3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Editions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

